



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

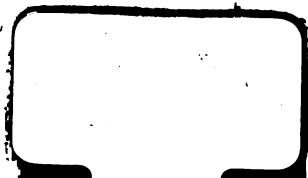
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

n

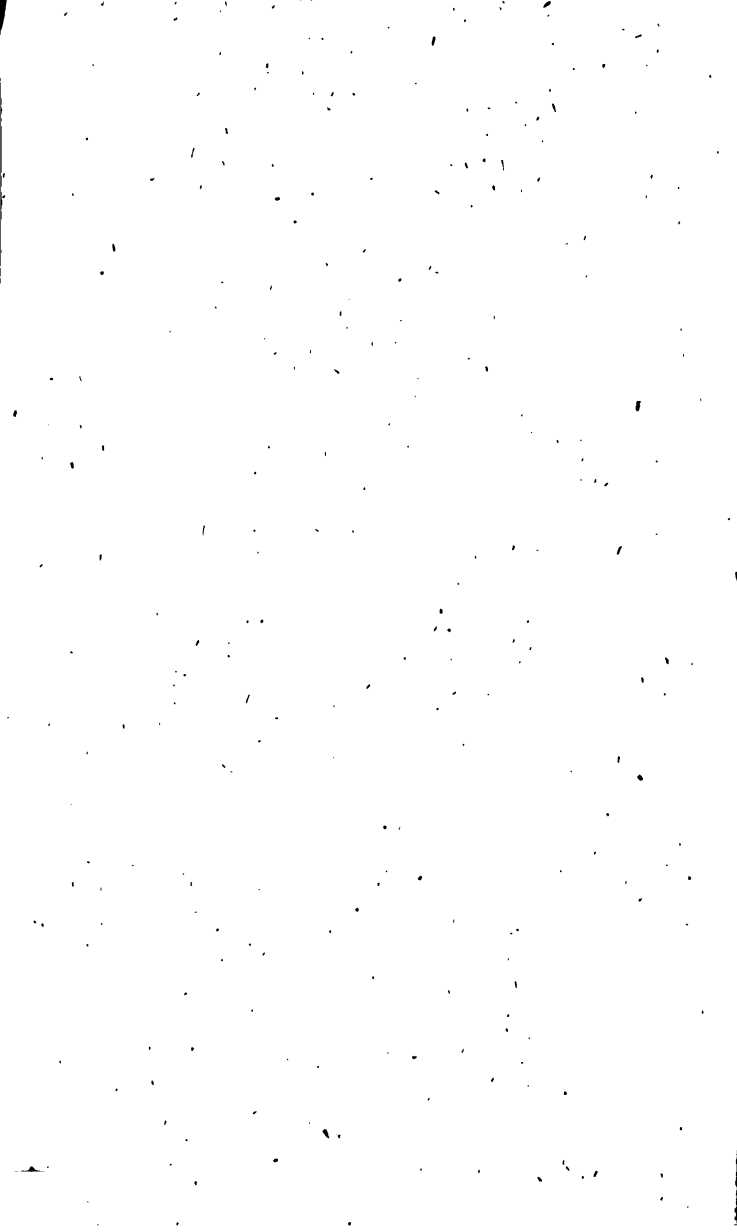
624

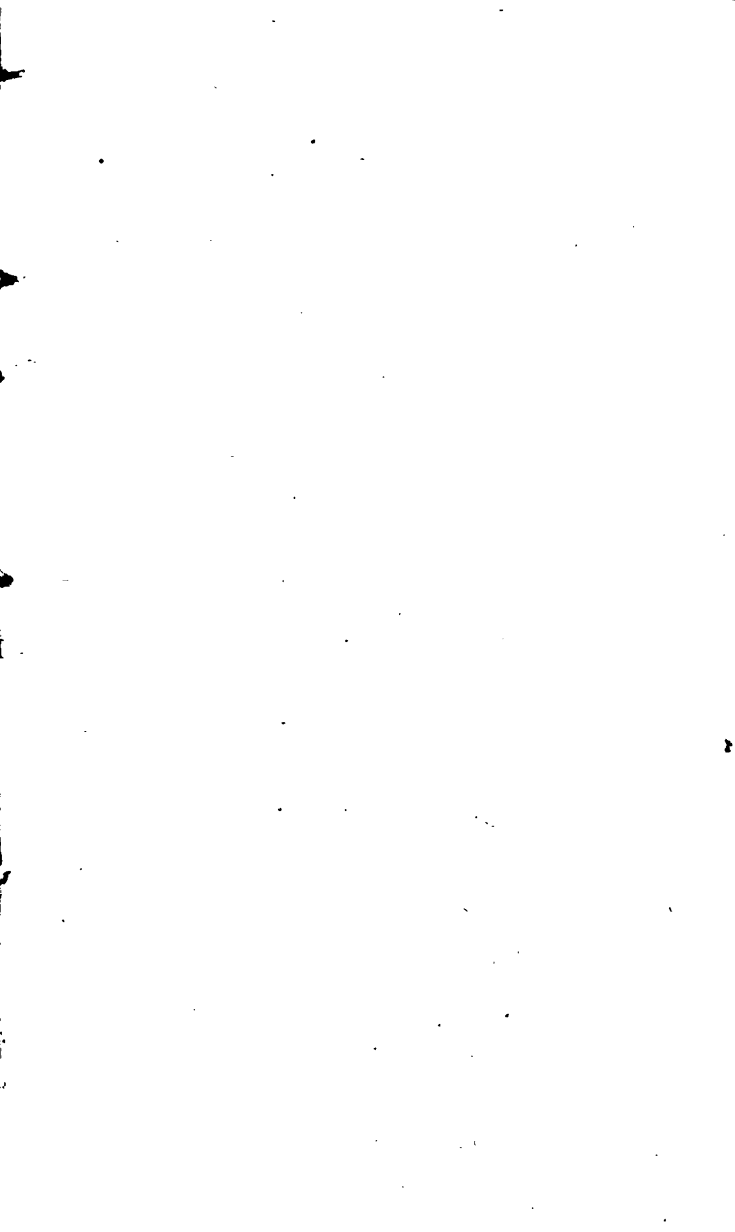


Vet. Fr. III. A 397











Dessiné par J. Pilon.

Gravé par Ad. Caron.

MADAME COTTIN.

NOTICE
SUR LA VIE ET LES ÉCRITS
DE
MADAME COTTIN,
SUIVIE
D'UNE INTRODUCTION NOUVELLE
AU ROMAN DE MATHILDE.

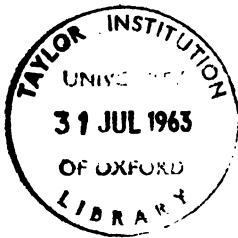
RECUEIL

Orné de cinq Gravures et du Portrait de cet Auteur ; le tout extrait de l'Édition de ses Œuvres Complètes , publiées pour la première fois en un seul corps d'ouvrage, et destiné à compléter les anciennes Éditions des ŒUVRES DE MADAME COTTIN.

PRIX : 6 FRANCS.



PARIS,
FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DES NOYERS, N° 37.
1818.



NOTICE

SUR LA VIE ET SUR LES OUVRAGES

DE M.^{ME} COTTIN.

MADAME Sophie Ristaud Cottin n'a éprouvé ni les grandes passions qu'elle a peintes avec autant d'énergie que de vérité, ni les agitations qui en sont la suite nécessaire ; sa vie n'a été troublée par aucun de ces événemens qui s'écartent du cours ordinaire des choses. Cette notice n'offrira donc que le tableau de ses études, de ses travaux et de ses vertus.

Née à Tonneins en 1773, elle fut élevée à Bordeaux, sous les yeux d'une mère dont elle étoit tendrement aimée, et qui, n'étant étrangère ni aux arts, ni aux lettres, pouvoit diriger et surveiller elle-même son éducation. La jeune Sophie annonçoit dès son enfance un caractère sérieux et réfléchi ; elle montrait plus d'éloignement que de goût pour les plaisirs bruyans de son âge ; elle étudioit avec docilité et sans répugnance ; elle profitoit des leçons qu'on lui donnoit, mais rien ne faisoit soupçonner en elle cette imagination brillante, qui, plus tard, a créé des ouvrages

si séduisans. On la maria, en 1790, à M. Cottin, riche banquier de Paris, et elle fut obligée de quitter la solitude, qui faisoit son bonheur, pour venir habiter l'un des plus beaux hôtels de la capitale; elle ne fut point séduite par le tourbillon du monde, au milieu duquel elle se trouvoit tout-à-coup jetée, et qui d'ordinaire a tant d'attraits pour une femme de dix-sept ans: elle vit la société sans en être éblouie, et sans y chercher les succès que son esprit pouvoit lui procurer; elle conserva ses goûts simples et modestes: malgré sa jeunesse, elle apprécia bientôt à sa juste valeur cette agitation que l'on nomme plaisir, et qui n'est trop souvent qu'une fatigue insipide; et elle sut trouver en elle-même des jouissances plus vraies et plus solides. Une fortune considérable lui permettoit de satisfaire son penchant à la bienfaisance, et les secours qu'elle prodiguoit aux malheureux, lui faisoient oublier la contrainte à laquelle elle se voyoit condamnée. Son temps étoit partagé entre l'étude et les devoirs de la société, qu'elle ne se dispensoit jamais de remplir, parce qu'elle savoit sacrifier ses goûts à ses devoirs.

Telle étoit la position de madame Cottin, qui, au milieu du fracas dont elle étoit entourée, s'étoit créé des plaisirs qu'elle devoit croire à l'abri des coups du sort, lorsqu'un événement fatal vint détruire son bonheur; la mort lui enleva un

époux qu'elle chérissait; cette perte étoit d'autant plus cruelle, qu'à cette désastreuse époque (c'étoit en 1793) les malheurs publics faisoient plus vivement sentir le besoin des affections de famille, qui seules pouvoient offrir quelques consolations. La mort de son mari l'avoit plongée dans une affliction profonde; les crimes de la révolution augmentoient son éloignement pour le monde qu'elle n'avoit jamais aimé; son caractère naturellement triste prit alors une teinte plus mélancolique; et à peine âgée de vingt ans elle ne chercha plus, au sein de la retraite qu'elle s'étoit choisie, d'autres distractions à ses chagrins que dans l'étude et dans l'amitié. Des circonstances, dont il est inutile de donner le détail, venoient de détruire presque entièrement sa fortune; elle supporta ce nouveau malheur avec courage, on pourroit même dire avec indifférence; un revenu modique suffisoit à ses goûts; et si elle regretta ses richesses, ce fut moins pour elle que pour les infortunés dont elle ne pouvoit plus être l'appui.

Madame Cottin étoit loin de penser, lorsque dans sa solitude elle jetoit alors sur le papier quelques idées éparses, ou lorsqu'elle s'essayoît sur divers sujets en vers ou en prose, que jamais elle dût rien livrer au public. Ses amis, sa famille même n'étoient point dans la confiance de ses travaux; non-seulement elle les enveloppoit

de l'ombre du mystère, mais elle ne cherchoit point à briller dans la conversation la plus intime; elle parloit peu, et se faisoit plutôt remarquer par la solidité de son jugement que par des traits et des saillies; aussi ne la considéroit-on guère que comme une femme simple et sensée, et l'on étoit loin de deviner que, sous cette simplicité apparente, se cachoit le germe d'un beau talent. L'arrivée d'une de ses cousines dévoila le secret de son mérite; madame Cottin entretenoit avec elle depuis long-temps une correspondance suivie, dans laquelle, en laissant courir sa plume, elle déployoit cette richesse d'imagination, cette sensibilité vive et profonde qui a fait le succès de ses ouvrages: la cousine de madame Cottin ne pouvoit se lasser d'admirer les lettres de sa jeune parente. Quelle fut sa surprise en arrivant, lorsqu'elle vit que personne ne connoissoit, ne soupçonnoit même le mérite d'une femme qui annonçoit de si rares dispositions. Elle n'eut pas de peine à prouver que son admiration étoit fondée, et madame Cottin fut alors dans l'impossibilité de refuser à ses amis la lecture de quelques-uns de ses essais. Chacun fut frappé de la facilité avec laquelle elle rendoit ses idées, du charme de ses descriptions, et de la grâce dont elle savoit embellir les moindres détails; on regretta de voir un talent si remarquable, disséminé, et perdu dans des fragmens informes; on

désira qu'elle composât un ouvrage, mais sa modestie craignoit les regards du public; elle n'ambitionnoit pas d'autres suffrages que ceux de ses amis; satisfaite de leur plaisir, de contribuer à leur amusement, elle paroissoit décidée à ne travailler que pour eux seuls.

Il étoit difficile néanmoins qu'elle résistât longtemps à leurs sollicitations pressantes, et à l'impulsion plus pressante encore de son imagination qui avoit besoin de s'épancher. Voici comment elle explique elle-même la circonstance qui la porta à écrire son premier ouvrage : « Le dé-
» goût, le danger ou l'effroi du monde, ayant
» fait naître en moi le besoin de me retirer dans
» un monde idéal, déjà j'embrassois un vaste
» plan qui devoit m'y retenir long-temps, lors-
» qu'une circonstance imprévue m'arracha à ma
» solitude, et à mes amis, me transporta sur les
» bords de la Seine, aux environs de Rouen, dans
» une superbe campagne, au milieu d'une société
» nombreuse. Ce n'est pas là que je pouvois tra-
» vailler, je le savois : aussi avois-je laissé derrière
» moi tous mes essais. Cependant la beauté de
» l'habitation, le charme puissant des bois et des
» eaux, éveillèrent mon imagination et remuèrent
» mon cœur : il ne me falloit qu'un mot pour
» tracer un plan, ce mot fut dit par une per-
» sonne de la société, etc. »

Ayant une fois fait les premiers pas dans la car-

rière, elle ne devoit plus s'arrêter, aussi dans la Préface de Claire d'Albe, annonce-t-elle un nouvel ouvrage dont elle médite déjà le plan.

Mais avant d'examiner les productions littéraires de madame Cottin, les idées se portent naturellement sur cette question si souvent débattue : est-il convenable qu'une femme se livre au jugement du public en faisant imprimer ses ouvrages ? On a beaucoup écrit pour et contre, en vers et en prose ; et suivant l'usage, chacun est resté dans son opinion. Plusieurs femmes ont continué d'écrire, et le public qui, lorsqu'il lit un livre nouveau, ne cherche que son amusement, sans trop s'embarrasser du sexe de l'auteur, a traité les femmes à peu près comme il traite les hommes : il a sifflé ce qui étoit mauvais et applaudi ce qui étoit bon. Je n'ai pas l'intention de reproduire ici cette inutile discussion, mais je pense que le lecteur doit être curieux de connoître l'opinion de madame Cottin dans une question qui ne pouvoit manquer de l'intéresser essentiellement.

Dès sa première jeunesse, il paroît qu'elle sentoit ce qu'il y avoit d'étrange dans la position d'une femme auteur : excitée d'un côté par le sentiment intérieur et irrésistible qui force le talent à se produire, elle étoit en même temps retenue par sa modestie, et par son aversion pour tout ce qui pouvoit attirer l'attention sur elle. On voit dans la Préface de Claire d'Albe, combien elle a

combattu avant de rien livrer au public, avant même de s'exposer à la tentation en mettant la dernière main à un ouvrage. Elle avoit fait quelques esquisses, mais elle n'avoit rien terminé. Enfin le sujet de Claire d'Albe se présente, la séduit et l'entraîne; elle se décide : mais elle ne peut dissimuler l'inquiétude qui l'agite; elle se borne, dit-elle, à écrire le récit fait par une personne de sa société; elle l'écrit avec rapidité, sans se donner la peine ni le temps de le revoir. « Je sais bien, ajoute-t-elle, que pour le public » le temps ne fait rien à l'affaire; aussi fera-t-il » bien de dire du mal de mon ouvrage s'il l'en- » nuie; mais s'il m'ennuyoit encore plus de le » corriger, j'ai bien fait de le laisser tel qu'il est ». Une fois son parti pris, elle semble craindre de se laisser le temps de la réflexion.

Mais dès son deuxième ouvrage elle ne peut s'empêcher d'aborder la question des femmes auteurs, et elle la traite avec autant de franchise que de modestie; peut-être même beaucoup de personnes y trouveront-elles trop de sévérité. Madame Cottin ayant supprimé tout ce passage dans la deuxième édition de *Malvina*, on a respecté ses intentions et on ne l'a pas rétabli dans le roman. Mais pour ne pas priver entièrement le lecteur des sages réflexions d'une femme aussi éclairée et aussi raisonnable, sur une matière dont elle avoit fait l'objet de ses méditations, on

citera ici quelques fragmens du chapitre supprimé.

Mistriss Clare n'ayant pas une fortune considérable, et se trouvant obligée de pourvoir secrètement aux besoins d'une sœur, malheureuse victime de la séduction, a cherché des ressources dans la publication de quelques romans. On la blâme : une femme, dit-on, qui se jette dans cette carrière, ne sera jamais qu'une pédante ou un bel esprit ; le temps qu'elle donne au public est pris aux dépens de ses devoirs ; lors même qu'une mère ne s'instruiroit que pour ses enfans, la science la plus utile ne remplacera jamais le mal que leur fait son absence : pendant qu'elle écrit sur l'éducation, elle livre ses enfans à des mains mercenaires, et tandis qu'elle disserte sur l'importance de ses devoirs, c'est un autre qui remplit les siens. Mistriss Clare, qui n'ignore point les jugemens que l'on porte sur elle, et qui tient à se justifier aux yeux de Malvina, lui explique sa conduite, sa position et ses motifs.

« Si je vous entretiens de moi, dit-elle, c'est uniquement pour me justifier d'un tort que vous connoissez déjà, et que les circonstances qui m'y ont entraînée excuseront peut-être à vos yeux.

» Vous voyez que dans cette retraite je dois avoir beaucoup de loisir. Sans enfans, sans liens, ne paroissant tenir dans le monde qu'à mon père, peu de devoirs m'assujettissent ; dégoûtée

du monde et de ses plaisirs, jamais ils n'occupent un seul de mes momens, et ma solitude, ouverte à peu d'amis, n'est jamais troublée par aucun importun : il a donc fallu me suffire à moi-même, et trouver le moyen d'abrèger, par diverses occupations, des journées dont l'oisiveté m'eût fait un fardeau. Passant alternativement des arts aux soins domestiques, des plaisirs champêtres aux lectures sérieuses, je n'ai pas cru plus mal faire en écrivant quelques pages qui plaisoient à mon imagination, qu'en chantant quelques ariettes, ou en peignant quelques tableaux. Je vous l'avoue, d'ailleurs, ce nouveau genre d'occupation m'a séduite ; il m'étoit doux de retrouver sous ma plume les chimères dont j'avois en vain cherché la réalité dans le monde, et si je me suis livrée à mon goût, c'est en me rendant le témoignage qu'en le satisfaisant je ne nuisois à personne. En effet, qu'une femme écrive un roman, apprenne une science, ou travaille à l'aiguille, cela est fort égal, pourvu qu'elle reste dans son obscurité ; ce n'est pas le genre de ses occupations, mais l'usage qu'elle en fait, qu'on doit censurer : qu'elle amuse ses amis d'une historiette sortie en jouant de sa plume, personne n'a rien à lui dire si elle en reste là ; mais en la faisant imprimer, elle semble avouer le prix qu'elle y attache, et de ce moment la critique doit s'attacher avec sévérité à ce que l'amitié eût traité avec indul-

gence : d'ailleurs, en se livrant ainsi au public, ce n'est pas seulement le livre, mais l'auteur qu'on lui soumet. Si une femme dit les foiblesses de son sexe, on les lui attribuera ; si elle en peint les vertus, on la taxera d'orgueil ; on croira toujours qu'elle puise le développement des passions dans son cœur, et celui des situations dans sa mémoire. Combien une femme court de risques dans cette carrière, et qu'il lui faut de témérité pour oser s'y hasarder ! — Ah ! mon Dieu ! s'écria Malvina, vous paraissez si bien en sentir tous les dangers, que je ne vous demande plus la cause qui a dû vous y entraîner ; elle doit être si puissante, que je croirois commettre une indiscretion en vous demandant de me la révéler. — Je vous sais bon gré de votre réserve, reprit mistriss Clare ; elle me met à mon aise, car je vois que je m'étois trop avancée, en m'engageant à expliquer le motif de ma conduite ; il tient à un secret si essentiel, si important, que le monde entier, que mon père même l'ignore..... — Hé bien, qu'il n'en soit plus question, chère mistriss Clare, interrompit Malvina, et dites-moi seulement pourquoi, au lieu de vous borner aux romans, vous n'exercez pas votre plume sur des sujets plus utiles ? — Celui-là seul convient à mon esprit, répliqua mistriss Clare ; je n'ai point ce qu'il faut pour aller au-delà : d'ailleurs, je crois que les romans sont le domaine des femmes ; elles

commencent à les lire à quinze ans, elles les réalisent à vingt, et n'ont rien de mieux à faire que d'en écrire à trente : de plus, je crois qu'à l'exception de quelques grands écrivains qui se sont distingués dans ce genre, elles y sont plus propres que personne; car, sans doute, c'est à elles qu'appartient de saisir toutes les nuances d'un sentiment qui est l'histoire de leur vie, tandis qu'il est à peine l'épisode de celle des hommes. — Ainsi, reprit Malvina, vous bornez nos talens à savoir peindre la tendresse, et vous ne nous croyez pas faites pour aller plus loin? — Peut-être pourra-t-il y avoir des exceptions un jour, reprit mistriss Clare; il seroit téméraire de poser des bornes à notre intelligence, mais, jusqu'à présent, je n'en ai connu aucune (1). Les femmes

(1) « Non, aucune, pas même cette Sapho toujours citée par les défenseurs de la gloire littéraire de notre sexe; car, lors même qu'elle ne devoit pas sa célébrité autant aux malheurs de sa passion qu'à l'éclat de ses talens, il n'en résulteroit pas moins que ses talens se sont bornés à peindre avec chaleur ce qu'elle éprouvoit, et certes, je suis loin de refuser celui-là aux femmes; mais qu'on m'en cite une qui ait tracé un ouvrage philosophique, une pièce de théâtre, enfin, une de ces productions vastes qui demandent une méditation longue et réfléchie, et qui puisse se mettre au niveau de celles de nos littérateurs de la seconde classe? je me tairai, et je conviendrai que cette femme peut ressembler aux hommes; et j'en serai bien fâchée pour elle, parce que, selon moi, elle aura beaucoup perdu; car il m'a toujours semblé que l'équitable nature, en dispensant ses dons entre les deux sexes, avoit tout fait pour l'esprit de l'un, et tout pour le cœur de l'autre; c'est à savoir lequel des deux lots

n'ayant ni profondeur dans leurs aperçus, ni suite dans leurs idées, ne peuvent avoir de génie. On a beau rejeter cette vérité démontrée par les faits, sur le genre de leur éducation, on a tort; car, combien n'a-t-on pas vu d'hommes nés de parens misérables, de la plus basse extraction, entourés de préjugés, sans ressources, sans moyens, plus ignorans que la plupart des femmes, s'élever eux-mêmes, par la force de leur génie, du sein de l'obscurité jusqu'à la palme de la gloire, éclairer leur siècle, et percer jusque dans l'immense avenir : nulle femme, que je sache, n'a encore fait ce chemin. — Mais, reprit Malvina, du moment que les femmes ne peuvent prendre la plume que pour montrer leur insuffisance, ne vaudroit-il pas mieux qu'elles ne s'en servissent jamais, et qu'elles se consacraient uniquement aux soins et aux devoirs de leur sexe ? — Assurément, répliqua mistriss Clare; mais prenez bien garde que je ne permets d'écrire qu'à celles qui se trouvent dans ma situation, et c'est le très-petit nombre. Les épouses, les mères de famille composent la plus grande partie de notre sexe; l'importance de leurs devoirs ne leur laisse pas le

vaut le mieux; pour moi, je pense que les femmes peuvent se contenter du leur; aussi Champfort a-t-il dit quelque part : « Qu'il semble que, dans le partage des deux sexes, les femmes eurent une case de moins dans la tête, et une fibre de plus dans le cœur ». (*Note de madame Cottin.*)

temps de s'occuper des ouvrages d'imagination ; tout entières au soin de former des hommes, elles doivent laisser à d'autres celui de les amuser, et sentir que la même main qui jette une statue de bronze, ne doit pas jouer avec des pompons ».

Il est aisé de reconnoître que mistriss Clare n'est là que l'interprète des sentimens de madame Cottin, qui a voulu peindre sa propre situation, sauf les différences que le rang qu'elle occupoit dans le monde mettoient entre elle et ce personnage de roman. Je dois même faire remarquer un point de ressemblance, trop honorable à madame Cottin, pour être passé sous silence. Mistriss Clare publioit ses ouvrages pour soutenir sa sœur ; madame Cottin, quoiqu'elle eût perdu la presque totalité de son immense fortune, jouissoit d'un revenu suffisant vu la simplicité de ses goûts. Mais il ne lui étoit plus possible, comme auparavant, de venir au secours des malheureux, et elle se trouvoit ainsi privée de l'une de ses plus douces jouissances. Le produit de ses ouvrages y suppléoit : il étoit entièrement consacré à des actes de bienfaisance ; le prix même qu'elle reçut de Malvina, fut employé à sauver un de ses amis qui venoit d'être proscrit et qui manquoit d'argent pour sortir de France. Ainsi, ce qu'elle présentoit comme un devoir de famille chez mistriss Clare, étoit chez elle un besoin de charité et de bienfaisance, et sa modestie ne vouloit pas même

laisser soupçonner le secret de ses vertus. Quel plus noble emploi d'un beau talent!

Si quelques personnes s'obstinoient à ne voir dans les discours de mistriss Clare qu'un jeu d'esprit, qu'une de ces déclamations vagues que souvent un auteur met sans intention marquée dans la bouche de ses personnages, il suffiroit, pour lever tous les doutes, de citer le commencement de la Préface d'Amélie Mansfield, le premier roman publié après Malvina. « J'ai dit dans » Malvina qu'une femme étoit répréhensible lorsqu'elle faisoit imprimer ses productions. Quelques personnes ont censuré cette observation; elles ont eu raison, non parce que mon observation étoit fausse, mais parce qu'il étoit déplacé de l'établir dans un ouvrage que je livrois au public. Je contrariois le précepte par l'exemple ».

Maintenant donc que nous sommes bien certains de connoître l'opinion de madame Cottin sur le genre de composition qu'une femme peut se permettre, lorsqu'elle n'est pas d'ailleurs retenue par ses devoirs comme mère de famille, maintenant qu'elle nous a découvert sa manière de voir et de présenter les choses, jetons un coup d'œil sur ses romans.

L'action de *Claire d'Albe* est tellement simple, tellement dégagée d'événemens accessoires et de personnages épisodiques, qu'un auteur ordinaire

y auroit à peine trouvé le sujet d'une nouvelle. Au moment où le roman commence, Claire qui, à l'âge de quinze ans, a épousé un homme de soixante, est mère de deux enfans; un jeune parent de son mari est admis dans sa maison, devient amoureux d'elle; elle partage ses sentimens, oublie tous ses devoirs et meurt de chagrin. Les caractères à la première vue ne semblent guère plus susceptibles de développement que l'action principale. Claire, modeste et vertueuse, réunit les qualités du cœur à celles qui peuvent faire briller dans le monde, mais elle vit à la campagne, dans la retraite la plus absolue. On ne remarque dans son mari qu'une extrême bonté et une confiance sans bornes. Frédéric a la franchise, la brusquerie, l'impétuosité d'un jeune homme dont la société n'a point encore poli les mœurs; il ignore ou dédaigne les convenances, et ne sait pas dissimuler ses impressions. Madame Cottin s'étoit donc privée des ressources que pouvoient lui offrir la coquetterie et la séduction; elle n'a eu à peindre que la naissance et les progrès involontaires d'une passion funeste et criminelle dans deux jeunes cœurs qui sembloient nés pour la vertu. Mais quel parti elle a su tirer d'une combinaison qui paroissoit d'abord si peu féconde!

Elle débute par faire le tableau le plus gracieux des occupations paisibles et des innocentes

jouissances de Claire avant l'arrivée de Frédéric. Lorsque M. d'Albe annonce le projet de faire venir le jeune homme, auquel il tient lieu de père, sa jeune épouse commence à sentir l'isolement de son cœur; elle est tourmentée par ces idées vagues qui presque toujours précèdent les grandes passions, et qui montrent qu'une ame est susceptible de les éprouver. Ainsi dès l'exposition on entrevoit les combats que la vertu de Claire aura à soutenir.

Il seroit difficile de mieux peindre les premiers mois du séjour de Frédéric chez M. d'Albe. Claire s'amuse de sa franchise, qui tient un peu de la rudesse: elle provoque ses brusqueries; Frédéric ne cherche point à lui plaire, mais il se sent entraîné près d'elle par un attrait irrésistible; ils s'aiment tous les deux, et Claire croit à peine avoir de l'amitié pour lui; Frédéric ne voit en elle qu'un être parfait, tous ses désirs se bornent à trouver une femme qui lui ressemble. Cette situation, prolongée et variée dans ses gradations, est traitée avec goût et délicatesse; elle est embellie par des détails charmans.

Mais il falloit déchirer le voile. Claire est si loin de penser qu'elle aime Frédéric, qu'elle propose elle-même à M. d'Albe de le marier. On fait rencontrer le jeune homme avec une demoiselle dont l'esprit, les grâces et la beauté séduisent à la première vue, mais qui ne possède que des

qualités extérieures ; il croit d'abord voir cette autre Claire qui seule peut faire son bonheur ; il lui adresse ses vœux en présence de madame d'Albe. Celle-ci, sans se rendre compte de ce qu'elle éprouve, tombe dans un abattement qui altère sa santé. Cependant elle repousse jusqu'à l'idée d'une passion qu'elle n'oseroit s'avouer à elle-même. Quant à Frédéric, il s'aperçoit bientôt de son erreur ; c'est madame d'Albe, c'est la femme de son protecteur qu'il aime ; l'honneur, les droits de l'hospitalité, la reconnaissance, ne peuvent plus l'arrêter ; il s'abandonne à son amour avec toute l'ardeur, toute l'impétuosité de son caractère.

Cette nouvelle situation, beaucoup plus forte que la première, n'est pas traitée avec moins de talent. Rien de plus énergique et de plus passionné que les aveux de Frédéric ; Claire n'y répond pas, mais elle s'attendrit malgré elle ; elle croit encore ne pas aimer, mais elle n'ose plus voir ce jeune homme. On lui écrit, elle ne répond pas ; on la menace de se tuer, un demi-aveu lui échappe. C'est ici que se trouvent les scènes les plus fortes de l'ouvrage, celles qui prouvent une plus profonde connoissance du cœur humain. Claire, honteuse d'avoir laissé entrevoir sa faiblesse à Frédéric, lui écrit une lettre froide et laconique : elle le rappelle à ses devoirs et le menace de sa haine et de son mépris s'il ne part

sur-le-champ. Satisfaite de la victoire qu'elle vient de remporter sur elle-même; réconciliée avec sa conscience, elle descend au salon afin de confirmer par sa présence tout ce qu'elle a écrit. Elle entre, elle voit Frédéric pâle, abattu, désespéré; toutes ses résolutions sont oubliées. M. d'Albe est obligé de sortir; Claire réunit tout ce qui lui reste de force et de vertu pour le suivre; Frédéric la retient; elle ne peut plus dissimuler son amour, se montre aussi passionnée que son amant, et n'arrête ses transports qu'en implorant sa pitié.

N'ayant pas l'intention de faire une analyse de l'ouvrage, mais seulement d'examiner les situations, je passe sur les remords qui suivent cette foiblesse de Claire, et sur le départ de Frédéric dont elle exige l'éloignement. Ils gémissent séparés l'un de l'autre, et l'on essaie de les guérir d'une passion funeste en leur persuadant mutuellement qu'ils s'oublient. Cette combinaison amène des développemens nouveaux. En voyant la sombre résignation de Frédéric, la douleur plus calme et non moins profonde de Claire, on ne peut s'empêcher de plaindre ces deux victimes d'un amour criminel à la vérité, mais contre lequel ils ont lutté en vain.

Après avoir admiré avec franchise le talent remarquable que l'auteur a déployé dans ce charmant ouvrage, j'éprouve quelque regret à parler

d'une circonstance qui gâte le dénouement. Que madame Cottin ait cru devoir rendre Claire coupable, peut-être cette combinaison entroit-elle nécessairement dans le plan qu'elle avoit conçu; peut-être étoit-il bon de montrer que la vertu ne suffit pas toujours pour échapper au danger, qu'il ne faut pas avoir trop de confiance dans ses propres forces, et que l'on n'est plus maître de soi, si l'on ne résiste pas aux premières impressions. Tel paroît avoir été le but moral de l'auteur. Claire joue, pour ainsi dire, avec la passion naissante de Frédéric, quand elle en aperçoit les premiers symptômes; elle est certaine de ne jamais la partager, elle ne se met point en garde contre sa propre foiblesse; elle cherche à s'abuser sur la nature des sentimens qu'elle éprouve; et, lorsque descendant enfin dans son cœur, elle y trouve une passion que la vertu condamne, elle se croit assez de force pour la vaincre. Mais il n'est plus temps, son bonheur est détruit pour toujours, elle est entraînée malgré elle; toutes ses précautions sont vaines, elle finit par succomber.

Mais ne pouvoit-on choisir un autre lieu que le tombeau de son père pour la rendre coupable? Comment madame Cottin, qui possédoit à un si haut degré le sentiment des convenances, n'a-t-elle pas repoussé une pareille idée? Je sais qu'elle étoit fort jeune quand elle composa ce premier

ouvrage ; il est probable qu'elle a cherché tous les moyens possibles d'augmenter l'effet d'une scène déjà très-forte par elle-même, et qu'elle s'est livrée sans examen à la fougue de son imagination. Dans le feu d'une première composition on se laisse facilement entraîner au-delà des bornes ; mais la scène dont il s'agit se retrouve dans toutes les éditions. On a donc lieu d'être étonné que l'auteur n'ait pas senti plus tard ce qu'elle avoit de révoltant, et que ses amis, parmi lesquels on comptoit des hommes aussi recommandables par leurs lumières que par la pureté de leur goût, n'aient pas exigé la suppression d'une circonstance d'ailleurs inutile.

Cette critique est la seule à laquelle le joli roman de Claire d'Albe paroisse pouvoir donner lieu ; tout le reste ne mérite que de justes éloges. L'action est bien conduite, les situations se lient entre elles sans gêne et sans effort ; elles sont habilement graduées : mais la partie essentielle, la partie la plus estimable de l'ouvrage, est le tableau des progrès successifs de cette passion qui s'empare de Claire et de Frédéric, qui les subjugue et qui finit par les perdre tous deux. Ce tableau, tracé de main de maître, est d'une effrayante vérité. Madame Cottin a su se préserver d'un écueil que peu d'auteurs auroient évité. Il étoit difficile de sauver M. d'Albe du ridicule ; elle est parvenue à le rendre intéres-

sant par sa bonté, par sa confiance, par la nature même de son attachement pour sa femme.

Si l'on réfléchit que ce roman a été écrit en quinze jours, que l'imagination seule en a fait tous les frais, on admirera la prodigieuse facilité de l'auteur, et l'on présagera ses nouveaux succès, lorsque traitant un sujet plus riche avec une plume plus exercée, elle ne se trouvera plus resserrée dans des bornes aussi étroites.

En effet, deux ans après, madame Cottin fit paroître le roman de Malvina, qui, conçu sur un plan beaucoup plus vaste, lui avoit permis de donner plus d'essor à son talent. Dans son premier ouvrage, elle avoit peint l'amour coupable d'un jeune homme et d'une femme mariée; cet amour devoit nécessairement les conduire à leur perte; du moment où ils avoient mis le pied sur le bord de l'abîme, ils devoient y être précipités. Ici l'auteur apporte à l'union des deux amans un obstacle présenté d'abord comme insurmontable, mais que l'on prévoit néanmoins pouvoir céder aux efforts de l'amour. Cette combinaison, en laissant le lecteur incertain sur le dénouement, paroît être plus favorable pour soutenir l'intérêt.

Malvina est parvenue à l'âge de vingt-quatre ans sans avoir aimé; sa jeunesse a été abreuvée d'amertume, elle n'a trouvé de consolations que dans l'amitié, et la mort vient de lui enlever son amie. Elle est convaincue que l'amour ne sauroit

avoir prise sur un cœur flétri par le chagrin ; elle est veuve, libre, mais elle a juré entre les mains de son amie mourante, qu'elle serviroit de mère à sa fille, qu'elle lui consacreroit sa vie entière, et que jamais elle ne contracteroit de nouveaux liens. Combien cet engagement lui paroît doux et facile à remplir ! Préférant la solitude au monde, elle va se réfugier au fond de l'Ecosse, chez une parente dont on lui a vanté les vertus et la sensibilité. Elle est bien décidée à ne jamais quitter cette retraite, et à ne s'occuper que de l'éducation de sa fille adoptive. Un an s'est à peine écoulé, et elle a éprouvé toutes les agitations, tous les tourmens de l'amour ; la jalousie a aliéné sa raison, dont elle ne retrouve l'usage que peu d'instans avant de mourir. Quel est donc le mortel si parfait, qui, en si peu de temps, a subjugué ce cœur que l'on devoit croire à l'abri des passions, qui a rompu tant de résolutions irrévocables ? C'est sir Edmond, le jeune homme le plus libertin de l'Ecosse. Malvina ignoroit donc les déréglemens de ce jeune homme ? Tout ce qui l'entouroit élevoit la voix pour l'en instruire. Edmond avoit donc changé de conduite ? Non. Tout en adressant ses premiers hommages à Malvina, il consommoit sous ses yeux la séduction d'une jeune fille. Comment donc expliquer cet amour ? Écoutez madame Cottin elle-même : « Si on accuse Malvina, dit-elle, d'avoir été trop

» promptement entraînée par un penchant que
» la raison condamnoit, je répondrai que sans
» en excepter Clarisse, on a toujours remarqué
» dans les femmes de la vertu la plus sévère, une
» sorte de prédilection envers les hommes de
» caractère ardent et passionné, quoique de
» mœurs relâchées ; soit qu'elles espèrent, en les
» arrachant à leurs erreurs, faire tourner au
» profit de la vertu, toute l'activité de leurs pas-
» sions ; soit que l'équité de la nature veuille
» rapprocher les extrêmes, pour qu'il n'y ait
» nulle part, ni mal sans ressource, ni bien sans
» mélange : telle est la marche du cœur humain.
» Celui de Malvina suivit la règle générale. Sans
» doute la terre offroit peu de femmes qu'on pût
» lui comparer ; mais enfin elle étoit sur la terre ».

Si, après avoir cité cette explication donnée par madame Cottin, qui connoissoit si bien le cœur des femmes, il étoit permis de hasarder une observation, je dirois que le désir d'enchaîner un homme que tant d'autres n'ont pu fixer, entre peut-être aussi pour quelque chose dans cette prédilection, que les femmes même les plus vertueuses ont, tranchons le mot, pour les mauvais sujets.

Quoi qu'il en soit, Malvina, loin de défendre son cœur contre les entreprises de sir Edmond, pense involontairement à ce jeune homme, même avant de l'avoir vu, et pourtant elle n'en a entendu

parler que comme d'un franc libertin. Elle le voit : « C'étoit, dit l'auteur une de ces figures » qu'il ne faut pas regarder deux fois quand on » veut conserver sa tranquillité » ; et Malvina prend plaisir à le regarder. Bientôt elle ne cherche plus à lui cacher ses sentimens. La jalousie ridicule de sir Edmond, ses caprices, ses emportemens, ses infidélités, les obstacles multipliés qui s'opposent à leur union, l'exemple même des femmes dont il a causé la perte, rien ne peut arrêter les progrès d'une passion qui devient une espèce de frénésie. Les amis de Malvina lui représentent-ils qu'elle sera malheureuse : « Eh ! » que me fait d'être malheureuse, pourvu qu'il » m'aime » ! répond cette femme passionnée.

Sir Edmond méritoit-il cet excès d'amour ? aimoit-il réellement Malvina ? Aimable, spirituel, plein d'honneur et de bravoure, il étoit susceptible des mouvemens les plus nobles et les plus généreux : il auroit donné sa vie pour épargner le plus léger chagrin à Malvina ; mais n'ayant jamais connu que des femmes fausses et volages, il la jugeoit d'après elles, l'outrageoit par d'indignes soupçons, s'irritoit des moindres apparences, et se livroit à toute la violence de son caractère. Il l'adoroit ; mais se trouvoit-il éloigné d'elle, son imagination ardente, le goût et l'habitude des plaisirs le faisoient retomber dans ses anciennes erreurs. Sans donc parler des incidens
que

que l'auteur a ménagés, et qui viennent traverser la passion des deux amans, on voit combien le développement de pareils caractères doit fournir de situations fortes et variées.

Parmi ces situations, qui sont toutes traitées avec un rare talent, il en est particulièrement une dans laquelle madame Cottin s'est surpassée elle-même. Sir Edmond croit Malvina infidèle; il la fuit, il ne veut plus la revoir, il la hait, ou plutôt il s'efforce en vain de la haïr, car jamais elle ne lui fut plus chère. Tourmenté par d'incroyables agitations, son sang s'enflamme, il est attaqué d'une fièvre putride accompagnée des symptômes les plus effrayans. Ses jours sont en danger. La pauvre Malvina ne peut même approcher de sir Edmond, tout accès dans la maison lui est interdit par la famille. Elle apprend que l'on cherche une femme pour seconder la garde malade, elle se déguise, se fait présenter, elle est admise. Elle voit sir Edmond pâle, inanimé, sans connoissance, elle frissonne malgré elle. « Eh quoi ! lui dit froidement la garde ma- » lade, qu'avez-vous ? on diroit que vous n'avez » jamais vu mourir personne ». Elle doit veiller seule la nuit auprès du malade. Quelle nuit ! Elle étouffe ses soupirs, *renfonce* ses larmes, elle se condamne à ne pas se plaindre, dans la crainte de se trahir. Que de vérité dans la visite du médecin qui, avant d'approcher du lit d'un mourant, fait, avec

indifférence de fades complimens à la jeune garde malade, qu'il est étonné de rencontrer pour la première fois ! Ce n'est qu'avec peine que Malvina obtient qu'il remplisse l'objet de sa visite. Que va-t-il dire ? il ne pourra prononcer que le neuvième jour. Cependant Edmond qui croit sa fin prochaine veut écrire ses dernières volontés à Malvina, et c'est Malvina qui écrit sous sa dictée. Elle s'entend maudire par les gens de la maison, comme ayant causé la mort de ce jeune homme. N'importe, elle trouve des forces pour soutenir les horribles angoisses auxquelles elle est en proie. Le neuvième jour arrive ; le médecin déclare que la crise approche, et que si dans six heures Edmond vit encore il est sauvé. Il sort, et Malvina reste seule auprès du lit. Il faut la plume de madame Cottin pour décrire ces six mortelles heures. Enfin, sir Edmond revient à lui, il prononce d'une voix foible le nom de Malvina, il croit la reconnoître, il croit la retrouver dans un autre monde, il ne peut réunir ses idées, il retombe dans son accablement.

Le médecin reparoit. « Comment va le malade ? dit-il. — Il dort, répond Malvina. — En êtes-vous bien sûre ? s'il en est ainsi, c'est un homme sauvé ». Malvina lui demande en tremblant si une émotion forte peut être funeste au malade ; il répond affirmativement, et l'infortunée quitte la maison sans avoir pu même se

justifier auprès de l'homme pour lequel elle se sacrifioit. Je ne crois pas qu'aucun roman offre une situation plus forte et plus vraie dans tous ses détails.

Les personnages secondaires sont tous bien liés à l'action principale, et leurs caractères forment d'heureux contrastes qui mettent en jeu les différentes passions.

Mistriss Birton, cette parente chez laquelle Malvina s'est réfugiée, a tous les dehors de la vertu, de la bonté et de la bienfaisance, mais elle n'est que froide et égoïste; elle ôte tout le prix d'un service par la manière dont elle le rend. Elle a établi des ateliers et des hôpitaux, mais elle s'embarrasse fort peu que ses ouvriers et ses malades manquent ou non du nécessaire, et elle trouve mauvais qu'un étranger les soulage. Absolue dans ses volontés, elle se porte à toutes les extrémités si on lui résiste. Sir Edmond est son neveu, elle a l'intention de lui faire épouser une riche héritière. Aussitôt qu'elle découvre qu'Edmond et Malvina s'aiment, elle fait tout pour traverser cette passion; elle a recours aux mensonges, à la calomnie; elle emploie tous les moyens les plus odieux; et ne pouvant empêcher leur union, elle s'acharne à les perdre tous deux plutôt que de renoncer à ses projets.

Mistriss Melmor, veuve ruinée, a trouvé un

asile chez mistress Birton ; elle est réduite à payer l'hospitalité qu'elle reçoit , par une complaisance servile et par une admiration aveugle pour tout ce que fait sa protectrice : elle ne voit que par ses yeux , ne pense que par elle ; elle n'ose ouvrir la bouche que pour applaudir à ce qu'a dit mistress Birton. Kitti sa fille a été soumise aux mêmes complaisances ; mais elle se croit aimée de sir Edmond , aux séductions duquel elle a cédé ; elle espère l'épouser , et elle fait succéder l'insolence à la bassesse aussitôt qu'elle entrevoit la possibilité d'échapper aux bienfaits de sa protectrice ; mais , ses espérances étant déçues , elle devient l'ennemie implacable de Malvina , et se réunit à mistress Birton pour la persécuter. Ayant abjuré toute pudeur , elle se livre au dernier degré d'avilissement pour assouvir sa vengeance.

M. Prior , prêtre catholique , issu d'une famille noble mais sans fortune , a également trouvé un asile chez la cousine de Malvina : il est le chapelain du château. Ce personnage offre d'abord une originalité piquante qui ne s'éloigne pas de cette vérité de convention que l'on exige dans les romans. Sa roideur et ses citations font sourire sans le rendre ridicule. Ses mœurs sont pures ; il remplit scrupuleusement tous les devoirs de son état. Lorsque Malvina arrive au château ; il a pitié de ses malheurs , il lui offre de bonne foi les consolations de la religion. Plein

d'admiration pour le mérite et les vertus de cette jeune femme, il a pour elle une sorte d'amitié qui ressemble à de l'amour. Il n'examine pas ce qui se passe dans son cœur; il n'a point la pensée d'adresser des vœux indiscrets à Malvina, mais il ne voudroit pas qu'elle reçût ceux d'un autre. Il voudroit n'être que son ami, mais son seul ami. D'après son plan, l'auteur avoit besoin de ce personnage pour exciter et entretenir la jalousie d'Edmond. M. Prior paroît toujours à point nommé pour brouiller les amans, au moment où l'on croit qu'ils vont se réunir; et mistriss Birton sait tirer parti des circonstances, soit que le hasard seul les ait fait naître, soit qu'elle les ait ménagées elle-même. Cette conception a l'avantage de produire l'effet voulu, sans que le lecteur puisse élever aucun soupçon sur la vertu de l'héroïne. Les mœurs et le caractère du prétendu rival ne le permettroient pas. Mais l'auteur, pour obtenir des scènes à effet, a été souvent beaucoup trop loin. Que dire du mariage de Malvina que M. Prior est obligé de bénir le pistolet sous la gorge? que dire surtout du duel de cet abbé avec sir Edmond? en général, le personnage de M. Prior qui étoit bien annoncé, ne se soutient pas; et de naturel qu'il étoit, il devient choquant et invraisemblable. Madame Cottin avoit été élevée dans la religion prétendue réformée, et dès-lors il est moins étonnant qu'elle

se soit involontairement écartée de la vérité et même des convenances ; en mettant en scène un prêtre catholique. Mais je dois ajouter qu'elle n'a nullement eu l'intention de jeter du ridicule ou de la défaveur sur une religion qui n'étoit pas la sienne. Dans tous ses ouvrages, elle montre non-seulement beaucoup de respect mais même une forte prédilection pour la religion catholique. J'aurai l'occasion de revenir sur cet objet dans le cours de cette notice. Il est donc certain qu'en faisant faire des folies ou des sottises à l'abbé Prior, elle n'a eu d'autre but que de compliquer l'intrigue de son roman, et malheureusement elle s'est trompée sur l'effet de ce personnage.

Madame Cottin, qui dans le roman de Claire d'Albe, s'étoit exclusivement bornée à décrire les progrès d'une passion funeste, et qui n'y avoit fait entrer aucuns détails de mœurs, a fort bien peint dans Malvina la vie de château. Cette peinture plaira d'autant plus qu'elle est mise en action. Cependant, sans être trop rigoriste, il est difficile d'approuver les détails d'une espèce d'orgie qui a lieu dans le château de milady Dorset ; il falloit, je le sais, employer des moyens extraordinaires pour retenir sir Edmond, qui, revenu de ses erreurs, les détestoit sincèrement, et vouloit consacrer le reste de sa vie à les faire oublier. Madame Cottin se trouvoit néanmoins forcée de le rendre encore infidèle pour amener le dénoue-

ment. La scène est voluptueuse plutôt que repoussante, et par cela même, elle n'est pas sans danger pour de jeunes lecteurs. L'auteur, dans les dernières éditions, en a beaucoup adouci les traits, abrégé les détails, mais telle qu'elle est aujourd'hui, on ne peut guère se dispenser de la blâmer encore. C'est, du reste, le seul tableau de ce genre que l'on trouve dans les OEuvres de madame Cottin, qui se respectoit trop elle-même pour avoir recours à de pareils moyens de succès.

Le troisième roman de madame Cottin se distingue par des conceptions plus fortes, par des caractères plus prononcés; c'est encore l'amour qui en fait presque tous les frais, mais les personnages se trouvent placés dans des situations absolument neuves et qui commandent un vif intérêt. Deux enfans sont, presque en naissant, destinés par leurs familles à s'épouser; on les fait élever ensemble, mais au lieu de s'aimer ils se prennent en aversion. Les circonstances les séparent pendant une quinzaine d'années; ils se retrouvent et deviennent amoureux l'un de l'autre, lorsque leur union est devenue à peu près impossible. Voyons comment l'auteur a construit son plan sur cette idée première. Le jeune comte Ernest, issu de l'une des plus grandes familles de l'Allemagne, annonçoit, étant encore enfant, un caractère dur, violent et dominateur, et vouloit se faire obéir de la jeune Amélie, sa cousine,

qu'il considérait déjà comme devant lui être soumise ; il l'a même frappée dans un mouvement de colère. Celle-ci, malgré sa jeunesse, ne lui pardonne pas cette violence ; elle jure de ne jamais être à lui. Ernest part pour voyager : Amélie craint tellement de l'épouser, que son cœur va au-devant des séductions d'un musicien nommé Mansfield, dont elle ne peut devenir la femme qu'en rompant irrévocablement avec toute la famille d'Ernest. Après trois ans de mariage, après avoir éprouvé tous les chagrins qu'entraînent ordinairement les unions mal assorties, elle devient veuve, et vit retirée en Suisse, chez un parent de son mari. L'amour l'a rendue si malheureuse, qu'elle s'est bien promis de ne plus aimer ; cependant elle est, comme Claire d'Albe, tourmentée par des idées vagues, et comme Malvina, elle est, sans le savoir, destinée à oublier bientôt toutes ses résolutions. Un voyageur inconnu, égaré dans les montagnes, reçoit l'hospitalité au château : il est jeune, beau, aimable, il paroît sensible ; une certaine originalité qui perce dans toutes ses actions, rend plus piquante la passion qu'il éprouve et dont il semble se défendre. Le profond mystère dans lequel il s'enveloppe, ses hésitations, ses bizarreries n'empêchent point Amélie de partager son amour, et cet amour est bientôt porté à un tel excès, qu'elle se livre entièrement à l'inconnu, qui part sans qu'elle sache même le

nom de celui auquel elle vient de sacrifier son honneur. Cet inconnu est Ernest. Avant de terminer ses voyages, il avoit résolu de voir Amélie sans se faire connoître, de lui inspirer de l'amour, et de se venger d'elle en s'éloignant après lui avoir témoigné tout son mépris. Mais en voulant la séduire, il s'est trouvé séduit lui-même, et il aime éperduement la femme qui étoit naguère l'objet de sa haine et de ses dédains. La position des deux amans est également cruelle. Madame la baronne de Woldemar, mère d'Ernest et tante d'Amélie, est la femme la plus fière et la plus entêtée de sa noblesse, de toute l'Allemagne; plus elle a aimé autrefois sa nièce, qui devoit être sa belle-fille, plus elle la déteste depuis son mariage avec le musicien Mansfield, qui a dérangé tous ses projets, et porté le déshonneur dans sa famille. Elle ne peut entendre prononcer son nom sans entrer dans des convulsions de colère; elle l'a poursuivie avec acharnement jusqu'au moment où elle a quitté l'Allemagne. Le caractère de la baronne est ferme et entier, elle ne revient point sur ses résolutions. Amélie le sait, et ainsi Ernest n'a pu se nommer sans la plonger dans le désespoir. Il est parti pour tenter de fléchir sa mère.

Dans le tableau délicieux des amours d'Ernest et d'Amélie, madame Cottin avoit déployé tout ce que son talent a de grâce et de charme; soudain elle rembrunit ses couleurs pour décrire des

scènes pathétiques et déchirantes; et ces deux parties si différentes de l'ouvrage, donnent une nouvelle preuve de l'heureuse fécondité de son imagination. Elle arrache des larmes en peignant la situation d'Amélie après le départ d'Ernest; ses espérances lorsqu'elle reçoit des lettres de lui; ses craintes lorsqu'elle reconnoît qu'elles sont écrites sous un nom supposé; ses anxietés quand elle ne peut plus cacher les suites de sa foiblesse; la résolution qu'elle prend de partir seule pour Vienne, afin de savoir la vérité qu'elle tremble de découvrir; son désespoir lorsqu'elle retrouve Ernest et qu'elle le croit infidèle. Madame Cottin sait également nous émouvoir quand elle peint les efforts d'Ernest auprès de sa mère, et l'inflexibilité de la baronne. Tous les moyens possibles sont employés de la part d'Ernest, pour attendre madame de Woldemar, et de la part de celle-ci pour résister. La baronne aime tendrement son fils, mais en consentant à son mariage avec Amélie, elle croiroit mettre le comble au déshonneur de sa famille, et aucune autre considération ne peut balancer celle-là. Des scènes plus pathétiques encore succèdent à celles que je viens d'indiquer. Amélie mourante est transportée chez la baronne. Sa résignation lorsqu'elle supporte sans se plaindre toutes les humiliations dont on l'abreuve, les emportemens d'Ernest, qui, n'écoutant plus que sa passion, ne voit dans

sa mère qu'un tyran cruel et implacable, la mort d'Amélie, celle d'Ernest, qui ne peut lui survivre, le repentir tardif de madame de Woldemar, terminent le roman, et laissent dans l'ame du lecteur attendri une haute idée du talent de l'auteur.

L'attention qui pourroit être fatiguée par les agitations auxquelles sont en proie Ernest et Amélie, se repose avec plaisir sur les amours tranquilles d'Albert et de Blanche. Ces amours, qui ne sont troublés que par quelques scènes de coquetterie, forment un heureux contraste avec les passions effrénées des principaux personnages.

Un autre contraste plus heureusement imaginé encore, est le personnage d'Adolphe, fils naturel d'une femme qui a trahi ses devoirs pendant son mariage. Ce jeune homme a calculé qu'une vertu sévère et même sauvage peut seule lui donner la considération dont il est privé par sa naissance. Il est l'ami d'Ernest, et c'est l'unique sentiment tendre qu'il permette à son ame. Il est impassible sur tout le reste ; rien ne peut le faire dévier de la ligne qu'il s'est tracée : il n'est effrayé ni par les menaces de la baronne, ni séduit par ses promesses, ni ébranlé par les emportemens d'Ernest. Au milieu des cris des passions, il fait entendre la voix d'une raison froide et sévère, et après la catastrophe, il va s'ense-

velir dans la partie la plus solitaire des Alpes. Sa mère, qui ne joue qu'un rôle épisodique dans l'ouvrage, offre une grande et utile leçon. Elle a passé sa jeunesse dans le dérèglement ; loin de rougir de ses erreurs, elle s'applaudit des désordres de sa vie, et sans remords sur le passé, elle est sans inquiétude sur l'avenir. Elle a un fils qui fera la consolation de ses vieux jours et qui lui fermera les yeux. Adolphe, qui avoit accompagné Ernest dans ses voyages, revient avec lui ; il étoit parti presque enfant, il revient homme ; sa mère l'attend avec une vive impatience ; il ne lui témoigne qu'un froid mépris, et refuse de se fixer près d'elle. Alors toute illusion est détruite ; l'infortunée ouvre les yeux sur sa position, sa vieillesse est condamnée à l'abandon le plus absolu, elle voit approcher avec effroi la fin d'une vie qui lui est à charge.

C'est ainsi que l'auteur, qui ne perd jamais de vue le but moral, nous montre tantôt les suites funestes des égaremens de l'amour, tantôt la punition plus lente, mais toujours inévitable des fautes commises volontairement.

Après ces trois romans fondés sur l'amour, il étoit difficile d'espérer que l'auteur trouvât des couleurs nouvelles pour peindre encore la même passion, et pourtant dans Mathilde, non-seulement les tableaux sont entièrement neufs, mais ils ont plus de fraîcheur et d'énergie. Ma-

dame Cottin avoit présenté les effets de l'amour dans les classes moyennes de la société; ici, elle s'élève au genre héroïque, et son imagination, prenant un essor plus étendu, n'est point au-dessous du sujet qu'elle veut traiter. La conception du roman de Mathilde est grande et forte; ce n'est plus une passion ordinaire, traversée par la jalousie ou par des convenances de famille, c'est l'amour le plus pur et le plus ardent, luttant contre toute la puissance de la religion; c'est une vierge consacrée à Dieu, qui cherche en vain à bannir de son cœur l'image d'un ennemi de la foi: et cet ennemi de la foi est le plus noble, le plus généreux, le plus beau, le plus amoureux des hommes. L'action se rattache à l'un des évènements les plus mémorables des annales du monde, à cette croisade à la tête de laquelle se trouvoient Philippe - Auguste et Richard Cœur de Lion, rivaux de gloire et de puissance, suivis de tout ce que la France et l'Angleterre comptoient de plus noble et de plus vaillant. Les Croisés avoient à combattre le fameux Saladin, ennemi digne d'eux par sa bravoure et par sa générosité. De beaux caractères historiques, de hauts faits d'armes, de grandes actions, dont l'éclat est relevé par ces idées chevaleresques toujours si séduisantes; le contraste des mœurs des Chrétiens et des Arabes, le luxe de l'Occident opposé à celui de l'Orient, la pompe de la religion, l'enthous-



siasme qu'elle inspire : tels sont les accessoires dont l'auteur a enrichi son sujet. Voulant faire un roman héroïque et non pas un roman historique, madame Cottin ne s'est servie de l'histoire que comme d'un point d'appui ; elle a profité des beautés qui lui étoient offertes, sans s'astreindre à l'exactitude des faits et des dates.

Les deux principaux personnages pris dans l'histoire où ils ne sont qu'indiqués, laissent à madame Cottin la liberté de leur donner le caractère et le germe des passions qu'elle se proposoit de développer. La physionomie de ces deux personnages est tracée avec une vigueur et une perfection qui honoreroient le talent le plus consommé, et elle les introduit en scène de la manière la plus dramatique.

La jeune Mathilde, sœur de Richard Cœur de Lion, est destinée au cloître ; ses pensées et ses désirs ne se sont jamais élevés au-delà des murs du monastère où elle a passé son enfance, et où elle doit finir ses jours. Au moment de prononcer ses derniers vœux, elle veut visiter les lieux saints que son frère va conquérir ; elle s'embarque. A la vue du port de Ptolémaïs, le vaisseau qui la transporte avec la reine Bérengère, femme de Richard, est attaqué par les Arabes ; Mathilde entend les Chrétiens s'écrier : *rien ne résiste à Malek Adhel!* elle est sa prisonnière. La jeune vierge s'enveloppe dans son

voile, lorsque le chef des Arabes se présente devant elle et devant la reine : elle s'étoit figurée qu'un Sarrazin devoit être la plus hideuse des créatures, et semblable en tout à l'effroyable portrait de Satan dans les Ecritures. Malek s'approche, veut lui prendre la main ; elle se jette en arrière avec effroi ; ses yeux se lèvent sur le jeune guerrier ; elle aperçoit la plus majestueuse figure, un air fier et martial, un regard où la noblesse d'une belle ame se peint toute entière. Etonnée, éperdue, elle ne sait si un prestige infernal la séduit et l'abuse ; elle se précipite aux pieds du vénérable Guillaume, archevêque de Tyr, en cachant sa tête et en s'écriant : O mon père ! ô mon père ! Malek n'est pas moins interdit en voyant Mathilde : le mélange de douceur et de majesté répandu dans toute sa personne ; ses yeux timides attachés à la terre, cet habit de religieuse, dont la simplicité sévère donne à la sœur de Richard un caractère de beauté inconnu dans le climat où vivoit Adhel ; tout se réunit pour l'étonner, le frapper, et pour porter le trouble dans son ame ; et une vierge chrétienne, sans lever les yeux, vient d'enchaîner le frère de Saladin, du souverain de la Syrie, de l'Egypte et des trois Arabies.

Les princesses sont traitées avec les plus grands égards ; Malek leur cède son propre palais, et

s'impose lui-même la loi de ne les voir que lorsque la reine le permettra. Il aime Mathilde ; tout dans ses actions, dans ses gestes, dans ses regards, annonce l'excès de sa passion. Mais Mathilde fuit sa présence, elle le hait comme un ennemi de son Dieu. Par une fatalité singulière, elle entend sans cesse parler de lui et vanter sa vertu et ses qualités brillantes. La reine, l'archevêque de Tyr lui-même, qui est considéré comme l'organe de Dieu par tous les Croisés, reconnoissent de grandes vertus et de grandes qualités dans Malek Adhel. Guillaume l'aime et l'estime ; il avoue que pour être un héros accompli, il ne manqué au jeune prince que d'être Chrétien ; il ajoute que son ame est trop belle pour que Dieu le laisse toujours dans ses erreurs. D'un autre côté, Bérengère ne peut passer un instant sans s'entretenir d'un époux qu'elle aime avec idolâtrie ; sa seule consolation, en déplorant son malheur présent, est de faire devant Mathilde le tableau de la félicité dont elle jouira lorsqu'elle sera réunie à Richard. Ces éloges unanimes, ces discours, ces tableaux, jetoient Mathilde dans un trouble inconnu ; jusqu'alors uniquement occupée de Dieu, elle s'effraie de sentir naître en son cœur des idées nouvelles qu'elle ne sauroit démêler, mais qui la poursuivent jusqu'au pied des autels ; en vain cherche-t-elle des secours

dans la prière, elle ne prie plus avec le même recueillement; il y a quelque chose entre elle et Dieu.

L'archevêque de Tyr, dont les conseils lui deviennent si nécessaires, est éloigné; avant de partir, il lui a ouvert les yeux sur le danger de sa position; mais la haute sagesse, la longue expérience de Guillaume, ne sont plus là pour défendre la jeune vierge contre tous les genres de séduction, et contre son propre cœur. Bérengère, qui, plus éclairée que Mathilde, s'est aperçue dès le principe des sentimens de Malek Adhel, mais qui, toute entière à son amour pour Richard, voit dans la passion du frère de Saladin, un moyen d'obtenir plus tôt sa liberté, craint que la haine trop marquée de Mathilde, ne réduise le prince au désespoir. Elle exige donc que sa sœur cesse de le fuir, qu'elle l'écoute, qu'elle lui parle en sa présence. Elle est trop vertueuse pour favoriser la passion de Malek Adhel, mais elle voudroit en profiter pour rejoindre son époux. Cette nuance délicate est parfaitement saisie.

Dans ses entrevues, le prince n'ose parler de son amour, mais il va au-devant de tous les desirs de Mathilde: il soulage les Chrétiens captifs, rompt les fers de plusieurs d'entre eux, et brave pour elle la colère de Saladin. Que d'amour dans cette conduite, dans ce silence même! Le trouble,

les agitations de la jeune vierge augmentent, elle rejette avec horreur l'idée d'aimer un Sarrazin, et pourtant Malek est toujours présent à sa pensée.

Saladin, dont on avoit demandé les ordres sur le sort destiné aux deux princesses, a décidé que la reine doit rester prisonnière et que Mathilde seule sera rendue à la liberté. Malek est assez maître de lui pour obéir à son frère malgré la violence de son amour; il fait tout préparer pour le départ. Mais Mathilde n'a pu résister aux larmes de Bérengère; elle s'est prêtée à un stratagème et la reine est partie à sa place. Le lendemain du départ Malek vient au palais; Mathilde, sous les habits de la reine, prioit dans un oratoire qui n'étoit éclairé que d'une foible lumière. Le prince avoit épuisé son courage pour exécuter les ordres de son souverain; il laisse éclater son désespoir et donne un libre essor à sa passion. Quel est son étonnement, son bonheur, son délire, lorsqu'il reconnoît Mathilde à ses sanglots! Ainsi l'auteur a su rendre on ne peut plus dramatique cette déclaration d'amour que Mathilde ne peut éviter, et que, dans toute autre position, elle ne pouvoit pas entendre.

La malheureuse vierge ne peut plus douter de la passion de Malek Adhel; elle est en son pouvoir, sans appui, sans secours, sans expérience, sans conseils. Chacune des tentatives qu'elle fait pour se soustraire à l'amour du prince n'est pour

celui-ci qu'une nouvelle occasion de manifester la passion la plus ardente, la délicatesse la plus exquise, le dévouement le plus absolu. La vertu n'a perdu aucun de ses droits sur le cœur de Mathilde, mais son cœur est déchiré; elle lutte contre un sentiment qui la domine malgré elle, qui prend chaque jour de nouvelles forces; elle déteste sa foiblesse, elle veut la renfermer dans son sein, mais il n'est plus en son pouvoir de la détruire. Quelles savantes combinaisons dans ce tableau, dont quelques traits détachés ne sauroient donner qu'une imparfaite idée! que de charmes, et en même temps que de vérité dans les détails! Tout y est conduit avec un talent si profond, l'amour de Mathilde est si habilement préparé, que, quelque extraordinaire qu'il puisse paroître, on est amené à croire que les choses n'auroient pu arriver autrement.

Madame Cottin, ayant ainsi livré l'ame si pure de Mathilde à tous les tourmens d'un amour que sa religion et ses devoirs condamnoient également, n'avoit encore rempli qu'une foible partie de sa tâche. Elle étoit obligée d'inventer des situations assez fortes pour que l'aveu de cette passion terrible sortit de sa bouche sans porter aucune atteinte à la beauté presque idéale de son caractère. L'imagination de l'auteur les a créées.

Mathilde ne trouvant plus de forces pour combattre son amour, s'échappe, traverse à pied le

désert avec quelques Chrétiens, et va implorer les secours d'un pieux solitaire, dont elle espère que les conseils et les prières pourront rétablir le calme dans son cœur. Elle se prosterne à ses pieds, s'humilie en avouant ses coupables feux, invoque les secours du ciel qui seul peut la sauver d'elle-même. Tout-à-coup un cliquetis d'armes se fait entendre. Ce sont les Bédouins qui attaquent les Chrétiens; les malheureux compagnons de Mathilde succombent sous le nombre, quand Malek Adhel paroît. Plus prompt que la foudre, il renverse tout devant lui, arrache Mathilde des mains des brigands, la prend dans ses bras, s'élançe avec elle sur son cheval, et s'éloigne au grand galop de ce lieu de carnage. Il falloit traverser de nouveau ces sables brûlans où la mort est toujours suspendue sur la tête des voyageurs. Les soldats qui avoient accompagné Malek Adhel sont effrayés par des présages sinistres; ils croient que Mahomet va les punir de l'amour de leur maître pour une Chrétienne; ils se mutinent. Ils demandent qu'on leur sacrifie Mathilde, ils veulent l'enlever de force. N'osant souiller leurs mains du sang de leur général, ni braver la colère du prophète en restant avec lui, ils l'abandonnent, et ne lui laissent qu'un peu d'eau et quelques fruits secs.

Mathilde s'est évanouie pendant la sédition, et ne revient à elle que long-temps après le dé-

part des soldats. A peine commence-t-elle à reprendre l'usage de ses sens, qu'elle s'écrie : « Où est-il ? est-il sauvé ? — Il est près de toi ; répond Malek, il y est pour toujours ». La vierge apprend les nouveaux dangers qu'il a bravés et qu'il brave encore pour elle. « O mon Dieu ! dit-elle, regardez ce qu'il fait pour moi : il me donne la vie et vous me défendez de l'aimer ».

Cependant le frère de Saladin et la sœur du roi d'Angleterre sont seuls, abandonnés de l'univers entier ; la mort va bientôt les frapper tous deux. Malek n'est occupé que de son amour ; il mourra satisfait s'il est aimé : la vierge voit s'ouvrir devant elle l'éternité, et Malek n'est pas chrétien ; son amour s'exhale dans ses plaintes et dans ses sanglots ; elle conjure, elle supplie le prince d'embrasser la foi qui bientôt peut les réunir pour toujours. « Ici toute la nature se tait, s'écrie-t-elle, toutes les créatures font silence ; parlez-lui vous seul, ô mon Dieu » ! Malek tressaille : la princesse croit deviner ce qu'il éprouve ; il est digne d'elle ; elle le nomme son époux, elle jure de n'en avoir jamais d'autre que lui. Le prince est accablé d'un inexprimable bonheur et d'un sentiment inconnu. « Mais, ajoute l'auteur, en appelant Dieu dans le désert, en le rendant témoin de leur auguste union ; en le plaçant entre elle et lui, la vierge s'est entourée de tant de majesté, que, devant le respect qu'elle inspire,

» la passion n'ose plus se faire entendre, et que
» les images de volupté et de plaisir s'effacent
» même dans la pensée de Malek Adhel ».

Ils essaient de se remettre en route; le prince sent redoubler ses forces pour sauver celle qui lui a donné le titre de son époux; mais une sueur froide coule de son front; il est couvert de sang: la fatigue, l'agitation, la chaleur ont brisé un vaisseau dans sa poitrine; il chancelle, il tombe. Mathilde, frappée d'effroi, prodigue sans espérance des soins inutiles, et demande à Dieu de ne pas survivre à celui qu'elle aime. Malek veut tenter un nouvel effort: « Non, dit-elle, non, mourons plutôt ici: mourir ensemble, » Adhel, n'est pas le plus grand des malheurs; » ah! si un jour il falloit te quitter, avec quelle » ardeur je demanderois au ciel la mort qui va » nous unir ». Ainsi, ajoute l'auteur, en voyant le tombeau s'ouvrir devant elle, Mathilde trouve encore la force et la volonté de dire combien elle aime, et son tendre cœur se plait dans une mort qui lui permet de montrer tout son amour.

Une seule inquiétude tourmente encore Mathilde: « Malek, dit-elle, cette heure où je » peux t'aimer sans crainte seroit la plus douce » de ma vie, si tu voulois me suivre dans l'éternité. Si tu y consens, dans peu d'instans » Dieu nous recevra tous deux dans son sein ». Le prince presse contre ses lèvres le reliquaire qu'il

a reçu de Mathilde, et répond : « Je veux te suivre partout et me perdre avec toi plutôt que de m'en séparer ». La vierge lève les yeux au ciel avec reconnaissance, pose une main sur son cœur, donne l'autre à son époux et prononce ces mots : « Pour toujours. Pour toujours, répète Malek ». Leurs forces défaillent; ils se regardent et sourient encore; ils fléchissent appuyés l'un sur l'autre. Certains de n'être plus séparés, ils attendent tranquillement la mort. On entend un bruit de chevaux dans le lointain. « Le ciel a pitié de nous, dit Malek, nous sommes sauvés. — Ah! » répond la vierge avec un foible soupir, quelques instans encore et je n'avois plus de malheurs à craindre. » !

Quel art admirable dans cette scène, ou plutôt dans cette suite de scènes mélancoliques, religieuses et passionnées! que d'amour, que de piété, que de dévouement, que de résignation! Ce ne sont pas, comme dans la plupart des romans, des situations bizarres, péniblement calculées pour l'effet, et sans résultat pour la marche de l'action, ni pour le développement des caractères; les scènes du désert amènent naturellement et convenablement l'aveu de Mathilde, aveu qu'il étoit si difficile de concilier avec sa piété et avec la perfection de son caractère. Elles sont si heureusement conçues, si habilement exécutées, que Mathilde,

en laissant éclater tout son amour, n'en est pas moins pure, pas moins exempte de foiblesse. En vain son amant s'est-il sacrifié pour elle, en vain la mort veut-elle les frapper tous deux au milieu du désert, la religion impose silence à l'amour, et la bouche de cette vierge chrétienne se refuse à avouer qu'elle aime un ennemi de son Dieu. Mais Malek cédant à ses larmes, paroît-il ouvrir son cœur à la foi; Mathilde, la pieuse Mathilde, peut enfin laisser parler un amour que le ciel ne condamne plus. La mort n'a plus rien d'effrayant pour elle, elle la désire; celui qu'elle aime, qu'elle vient de conquérir à son Dieu est réuni à elle dans l'éternité.

Pour bien apprécier tout le talent que madame Cottin a déployé, il convient de ne pas perdre de vue les difficultés qu'elle avoit à vaincre, et qu'elle a surmontées. Il ne s'agissoit pas seulement de conserver toute la pureté du caractère de Mathilde, il falloit que le caractère héroïque de Malek Adhel fût également exempt de tache. Ce prince, malgré l'ardeur extrême de son amour, ne pouvoit embrasser la religion chrétienne sans trahir son souverain, son frère et son pays; il ne pouvoit non plus tromper Mathilde par une fausse promesse; la certitude d'une mort prochaine, au milieu d'un désert, pouvoit donc seule lui faire manifester l'intention de mourir dans la religion

religion de Mathilde. L'auteur, qui avoit bien étudié le cœur humain, savoit qu'il est dans notre nature de croire facilement ce que l'on désire, et que cette disposition est plus prononcée, moins réfléchie, quand l'ame est agitée par une grande passion. Ainsi, la simple intention manifestée par Malek, devoit suffire à Mathilde, qui, pleine de confiance dans la bonté céleste, ne pouvoit douter que Dieu n'accomplît la conversion de son amant. Le grand art de madame Cottin est d'avoir conduit les scènes de manière à ce que les scrupules de Mathilde fussent levés sans que Malek perdît rien de la noblesse de son caractère.

La position des deux amans devient plus dramatique encore lorsqu'ils sont sortis du désert. Malek est enivré d'amour, mais l'idée d'une trahison révolte son ame généreuse; il ne quitte point le culte de Mahomet pour embrasser celui des Chrétiens. Mathilde est de nouveau condamnée à combattre une passion qu'elle ne peut vaincre, dont elle a fait l'aveu, et à laquelle elle ne croit plus pouvoir se livrer sans crime. Divers incidens se succèdent, et, par des combinaisons habiles, viennent jeter un nouvel éclat sur les qualités brillantes du frère de Saladin, et sur les vertus plus modestes de Mathilde.

Des jours de bonheur semblent enfin leur être promis. Saladin propose aux Chrétiens un traité, dont une des premières conditions est le mariage

de la sœur de Richard avec Malek, auquel il cède le trône de Jérusalem. La princesse restera chrétienne, elle pourra protéger les adorateurs du Christ qui visiteront les saints lieux. Ces propositions paroissent honorables et avantageuses à la plupart des princes croisés, qui, divisés par des factions, commençoient à se fatiguer d'une guerre dont l'issue devenoit chaque jour plus incertaine. Une trêve est conclue, pendant laquelle les évêques, réunis en conseil, doivent examiner si la princesse peut épouser un musulman. L'amour de Mathilde est donc en quelque sorte justifié à ses propres yeux, puisqu'une partie des Croisés l'approuve, et que les évêques, loin de le condamner sur-le-champ, y voient matière à une longue et sérieuse délibération. Dans cette situation nouvelle, rendue plus difficile par les emportemens du roi d'Angleterre, qui, haïssant Malek, veut forcer sa sœur à recevoir les hommages de Lusignan, la vertu de Mathilde ne se dément pas; elle résiste avec fermeté à son frère, mais elle se soumettra avec résignation au jugement qui sera prononcé; elle sacrifiera son amour, si son devoir et sa religion l'exigent, mais elle ne le sacrifiera qu'à Dieu seul: enfin la décision du conseil des prélats est connue; Malek doit se faire chrétien, s'il veut épouser la princesse. Tout espoir est donc détruit; car d'après les caractères donnés, Malek ne peut pas plus abjurer sa foi que

Mathilde se montrer rebelle au jugement des évêques. Dès-lors l'auteur n'a plus à s'occuper que du dénouement, et son imagination toujours inépuisable, multiplie les scènes les plus touchantes et les plus pathétiques, et termine l'ouvrage par le tableau le plus imposant.

A côté de ces deux caractères si bien dessinés et si bien soutenus, et qui, placés dans le cadre le plus dramatique, excitent un si vif intérêt, viennent se grouper une foule d'illustres personnages, tous bien liés à l'action, et dont les physionomies variées avec art sauvent la monotonie des détails accessoires. Philippe-Auguste, aux qualités brillantes d'un héros, réunit la prudence et la politique d'un grand roi. Richard, jeune, bouillant, impétueux, s'irrite de l'ascendant de Philippe; son indomptable fierté ne souffre point de rivaux; il hait Malek Arbel, dont la renommée le fatigue; sa haine s'accroît quand il apprend que le prince a promis de l'épargner dans les combats; elle devient implacable, lorsque, vaincu et sauvé deux fois par le frère de Saladin, il ne peut plus nier sa supériorité. Le jeune Josselin de Montmorency, offre le modèle des vertus chrétiennes et chevaleresques; il aime Mathilde sans oser laisser paraître son amour, et il n'hésite pas à mourir pour elle, quoiqu'il sache qu'elle en aime un autre.

Mais le caractère le plus fortement tracé est

celui de Guillaume , archevêque de Tyr. Semblable à un rocher battu par les tempêtes, sans en être ébranlé, il resté toujours calme au milieu des passions déchaînées autour de lui. Sa vertu, à la fois indulgente et sévère, compatit aux faiblesses humaines en les réprimant. Il condamne l'amour de Mathilde, fait rejeter le projet de l'union proposée avec Malek; mais après avoir rempli un devoir rigoureux, il prodigue à l'infortunée les plus tendres consolations; sa voix suffit pour rétablir la concorde parmi les Croisés, et pour relever leur courage abattu; il fait taire les ambitions, calme les emportemens, et montre partout l'ascendant que peut obtenir la vertu. Sa charité inépuisable ne connoît point d'obstacles; il traverse seul, à pied, les déserts pour soulager ses frères malheureux. Ses discours pleins de force et d'onction, enrichis des plus beaux passages de l'Écriture, sont comme un baume qui amortit les passions et adoucit les douleurs; et ce caractère, d'une beauté presque idéale, n'a rien d'in vraisemblable, parce qu'il est soutenu de toute la puissance, de toute la majesté de la religion.

Madame Cottin trouvoit dans son propre cœur le germe de toutes les idées nobles et vertueuses; elle les rendoit et les développoit avec une rare facilité, mais elle paroît gênée quand elle veut peindre des personnages méchans et abjects. Je

m'étendrai donc peu sur les caractères de Lusignan et d'Agnès, dans lesquels on ne trouve plus cette touche franche et naturelle qui distingue son talent. Dans l'un et l'autre de ces personnages, elle a eu l'intention de montrer que lorsqu'on s'écarte une fois des chemins de la vertu, on tombe d'égaremens en égaremens jusqu'aux plus détestables excès. Mais Lusignan, auquel on n'a vu dans le cours de l'ouvrage qu'un esprit d'ambition et d'intrigue relevé par une vaillance à toute épreuve; devient tout-à-coup et sans vraisemblance le plus lâche des assassins. Agnès, dans presque toutes les positions où l'auteur la place, repousse et fatigue; et comme ce caractère est forcé, il ne produit d'effet ni lorsque cette femme se livre à la violence de ses passions, ni lorsque la justice divine lui fait subir le juste châtiment de ses crimes.

Mais par combien de beautés du premier ordre ne se trouve pas rachetée la conception moins heureuse de ces deux caractères. On ne dira pas seulement avec Horace :

*Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.*

en lisant Mathilde on sera séduit, entraîné, et le talent admirable de l'auteur ne permettra pas de remarquer quelques taches légères, résultat inévitable de la foiblesse humaine.

Madame Cottin ayant eu la même passion à

peindre dans les quatre romans que l'on vient d'examiner, il n'est peut-être pas sans intérêt de faire quelques rapprochemens entre ces quatre ouvrages, et surtout entre les héroïnes qu'elle a mises en scène. Ce que l'on remarque d'abord, c'est qu'elles ont toutes à peu près le même caractère. On leur trouve un air de famille, et néanmoins certains traits bien prononcés donnent à chacune d'elles une physionomie tout-à-fait différente. Douées d'une sensibilité profonde et vraie, elles cèdent un peu facilement peut-être à l'impression que produit sur elles la première vue de l'homme dont elles doivent être éprises. Leur imagination est subitement frappée; l'amour est toujours spontané; il n'est besoin ni de soins, ni de séductions : un coup d'œil, un instant suffisent pour les enflammer; et l'auteur n'a plus qu'à décrire les progrès et les développemens d'une passion combattue par le devoir, ou traversée par divers incidens. Mais que de variété dans les développemens ! Claire s'abuse et cherche à s'abuser sur son amour; elle succombe parce qu'elle a eu trop de confiance en elle-même. Malvina s'est persuadée que son cœur n'est point fait pour l'amour; elle s'abandonne sans inquiétude et sans réflexion à un sentiment inconnu; et lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle aime, elle aime déjà trop pour pouvoir reprendre sa tranquillité. L'amour d'Amélie pour Ernest est contraire à

l'étiquette des romans, qui veut qu'une héroïne, quelque sensible qu'elle puisse être, n'aime qu'une seule fois dans sa vie; mais l'amour qu'elle a eu pour le musicien Mansfield, étoit une espèce d'engôûment plutôt qu'une passion véritable. Avant l'arrivée d'Ernest, elle sent déjà le besoin d'aimer; il est donc évident qu'elle ne saura point défendre son cœur aussitôt qu'il sera attaqué: aussi Ernest n'a-t-il pas à se plaindre de la résistance qu'on lui oppose. Mathilde est pour ainsi dire envahie par l'amour; les événemens semblent être d'accord avec tout ce qui l'environne, pour livrer son cœur à une passion qu'elle repousse en vain. Ainsi que Claire d'Albe, elle a trop de confiance en ses propres forces; l'amour contre lequel elle lutte, lui fait tellement horreur, qu'elle n'en suppose pas même la possibilité, et elle ne s'aperçoit du danger que lorsque le mal est irréparable.

Toutes ces héroïnes ont une grâce et une amabilité parfaites; ce n'est point précisément par le portrait qu'en fait l'auteur qu'elles plaisent, c'est par leur ensemble, par leur façon d'être; elles ont un charme, un je ne sais quoi, qu'on ne sauroit définir, et qui les rend on ne peut plus séduisantes. On a déjà fait observer qu'elles étoient très-passionnées; madame Cottin les met sans pitié dans des situations où leur vertu a de fort grands risques à courir. Loin d'éviter le dé-

tail de ces scènes brûlantes et par conséquent délicates à traiter, elle se complait à prolonger les situations, à exposer ses héroïnes à toute l'impétuosité d'un amant, à toute l'ardeur de ses désirs, à montrer la résistance pénible d'une femme, qui, consumée d'amour, sur le point de se trahir elle-même, est réduite à implorer la pitié de l'homme qu'elle rend le témoin et le maître de sa foiblesse; elle aime enfin à montrer la pudeur souffrante et en danger. Lorsqu'on voit ces tableaux de l'amour en délire, où l'exaltation des sens vient se joindre à celle des sentimens, on se demande comment ils ont pu être tracés par la femme la plus honnête et la plus calme, et qui a toujours été à l'abri des passions. Je n'adopterai pas, pour répondre à cette question, le jugement un peu sévère de J. J. Rousseau; j'aime mieux classer cette contradiction avec les innombrables contradictions du cœur humain.

Si l'on fait quelques rapprochemens entre Claire d'Albe; Malvina, Amélie et Mathilde, il est difficile de ne pas remarquer le goût particulier que ces quatre héroïnes ont pour les tombeaux. Des scènes de tombeaux se reproduisent dans les quatre ouvrages. J'ai dit plus haut ce que je pensois de celle de Claire d'Albe. Malvina commence par une visite au tombeau de son amie, et dans sa folie, elle se fait élever son propre tombeau, où elle va chaque soir at-

tendre la mort. Amélie va pleurer sur le tombeau de son père, et elle brave tout pour venir le visiter lorsque l'entrée du lieu qui le renferme lui est interdite. Enfin Mathilde choisit le tombeau de Josselin de Montmorency pour y donner deux rendez-vous à Malek Adhel. Ces scènes de tombeaux sont traitées avec beaucoup de talent; elles sont variées dans leurs couleurs; mais on voit trop que tous ces tombeaux ne sont là que pour augmenter l'effet, et ce même moyen, ramené trop souvent, finit par n'avoir d'autre résultat que de faire éprouver un sentiment pénible au lecteur.

L'amour maternel n'occupe qu'une place tout-à-fait secondaire dans les quatre premiers romans de madame Cottin; s'il s'y montre, ce n'est que pour disparaître aussitôt que la passion s'empare du cœur d'une mère. Les enfans qu'elle met en scène ont la grâce et la naïveté de leur âge; ils ajoutent à l'intérêt de plusieurs situations. Claire d'Albe a un fils de quatre ou cinq ans, et une fille qu'elle allaite encore. Elle essaie d'abord de chercher auprès d'eux des forces pour résister à Frédéric; elle veut les mettre entre elle et son amant; mais bientôt leurs douces caresses n'ont plus d'attraits pour elle; l'amour a détruit tout autre sentiment dans son cœur. Il reste à Amélie un fils de son mariage avec Mansfield; cet enfant, dont la vue rappelle sans cesse à

Ernest le souvenir de ce qu'il voudroit pouvoir oublier, donne lieu à plusieurs scènes originales, et qui méritent d'autant plus d'éloges, qu'elles sont puisées dans le sentiment le plus naturel. Au reste, il est assez bizarre que Claire d'Albe et Amélie Mansfield, les deux seules femmes que l'auteur ait présentées comme mères de famille; soient aussi les seules dont la vertu succombe.

Le talent de madame Cottin ne se borne pas à la peinture animée des passions; ses ouvrages se distinguent encore par la richesse des descriptions, qui, tantôt rappellent les tableaux les plus délicieux de Paul et Virginie, tantôt les tableaux plus énergiques, mais non moins séduisants d'Attala. L'auteur sait également bien décrire et les beautés sauvages du désert, et les sites gracieux d'un riant paysage, et les jeux d'un tournoi, et la pompe des cérémonies religieuses, et les horreurs d'un siège ou d'un combat. Ses descriptions sont franches, naturelles, exemptes d'emphase; madame Cottin ne les prodigue pas, elle ne semble pas même les chercher, elle ne s'y livre que lorsqu'elles paissent du sujet ou de la situation.

Tout en reconnoissant qu'il y a un intérêt puissant et soutenu dans ses romans, on ne sauroit cependant dissimuler qu'ils laissent, quant à la conduite, quelquefois prise à la critique. On s'aperçoit, vers la fin surtout, que l'auteur n'a plus une marche aussi assurée que dans les pre-

miers volumes; les événemens s'entassent, ils prennent un caractère plus romanesque, et gênent l'action au lieu de la favoriser; mais si l'esprit n'est pas toujours également satisfait des ressorts que madame Cottin fait mouvoir pour amener des situations, on ne se sent pas le courage de blâmer une faute qui devient presque toujours une source féconde de beautés; car, même lorsqu'elle paroît être le plus embarrassée dans la disposition des incidens, le détail des scènes ne s'en ressent jamais, et le charme des développemens fait bientôt oublier ce qu'il peut y avoir de vicieux dans la conception. On remarquera d'ailleurs que souvent il est impossible d'amener par des moyens ordinaires des situations extraordinaires; et que l'auteur a rempli sa tâche, surtout dans un roman, lorsqu'il parvient à produire de grands effets sans trop choquer la vraisemblance.

Dans les romans, la forme épistolaire doit-elle être employée de préférence à la narration? Madame Cottin, qui avoit bien étudié son art, pensoit que les romans par lettres étoient beaucoup plus favorables à la vraisemblance. « En effet, dit-elle, comment ajouter foi au récit d'un auteur, ou croire qu'un des personnages qui raconte ce que les autres ont fait ou pensé, ne s'est pas trompé; ce n'est que lorsque chacun de ceux qui concourent à l'action, rap-

» porte lui-même les projets qu'il médite, les
» obstacles qu'il éprouve, que le lecteur peut
» accorder sa confiance... ». Mais elle ne se dis-
simule pas l'extrême difficulté de varier son style,
de manière à donner à chaque personnage le
ton et le langage qui lui est propre ; elle fait
observer que Rousseau, malgré son prodigieux
talent, n'a pu éviter l'écueil de l'uniformité ; et
avec cette modestie qui la caractérise, elle ajoute :
« Comment les efforts que j'ai faits pour y par-
» venir seroient-ils apparens ». Outre la difficulté
dont parle madame Cottin, difficulté contre
laquelle, il faut en convenir, son talent et ses
efforts ont échoué, il en est une autre à laquelle
elle n'a peut-être pas assez réfléchi, c'est l'embar-
ras de réunir des personnages qui puissent, sans
invraisemblance, faire ou recevoir certains aveux
que l'on se fait à peine à soi-même. Deux de ses
romans ont la forme épistolaire : Claire d'Albe
écrit à une de ses amies d'enfance, dont elle
n'est séparée que momentanément ; elle est ha-
bituée à n'avoir rien de caché pour elle ; elle
peut donc lui parler de Frédéric, et même de
son amour ; mais lorsqu'elle a trahi ses devoirs,
elle s'aviliroit si elle écrivoit le récit détaillé de
sa faute. Frédéric ne peut non plus confier à
personne un pareil secret : l'auteur est donc ré-
duit à terminer son roman par un chapitre de
conclusion, qui a tous les inconvéniens dont on

a parlé plus haut. Dans Amélie, la principale correspondance a lieu entre le frère et la sœur ; mais quelle que soit l'intimité qu'on suppose entre eux, quelles que soient l'amitié, l'indulgence même d'Albert, il y a certains détails que l'on sent ne pouvoir être confiés à une personne d'un sexe différent. Albert, qui a déjà été le confident du premier amour de sa sœur, qui reçoit la confiance de sa seconde passion, auquel elle ne dissimule ni la foiblesse de son cœur, ni le danger que court sa vertu, remplit un rôle peu convenable, pour ne rien dire de plus. Madame Cottin a si bien reconnu que les aveux d'Amélie à son frère ne pouvoient pas être complets, et qu'ils doivent s'arrêter lorsqu'elle devient coupable, que pour sortir d'embarras, elle fait faire une espèce de journal à la sœur d'Albert.

Les romans par lettres ont sans doute un fort grand avantage ; les personnages se peignent eux-mêmes ; on lit dans leurs cœurs, on connoît leurs plus secrètes pensées, mais il faut que le sujet s'y prête, et que la vraisemblance ne perde pas d'un côté ce qu'elle gagne de l'autre. Quoique madame Cottin ait médité longuement le plan d'Amélie, puisque ce roman, qui devoit paroître avant Malvina, n'a été publié que deux ans plus tard, on aperçoit encore de l'embarras et de la gêne dans la marche de l'ouvrage. Pent-être

les formes de la narration conviendroient-elles mieux au roman d'Amélie. C'est ainsi que sont présentés les romans de Malvina et de Mathilde ; il est heureux que l'auteur ne se soit pas imposé une contrainte inutile , qui auroit pu nous priver de quelques-unes des beautés de ces deux productions.

Madame Cottin a également employé la narration dans Elisabeth, ou les Exilés de Sibérie. Jusqu'alors elle avoit peint les agitations du cœur, les égaremens ou les foiblesses de l'amour ; son but avoit été d'inspirer de l'effroi pour cette passion terrible, qui (suivant ses propres expressions), dans un délire de quelques instans, épuise tellement tout ce que l'ame a de chaleur, qu'il ne reste plus de courage pour ses devoirs, de sensibilité pour les affections douces, et d'attraits pour la vie : elle avoit voulu montrer à quel excès de malheur peut réduire l'amour, même le moins coupable. Ses héroïnes avoient donc dû offrir un mélange de foiblesse et de vertu ; et dans Mathilde même, dans ce caractère presque angélique, l'innocence devoit être passionnée. Dans les Exilés de Sibérie, la vertu la plus pure, la plus héroïque, brille de tout son éclat, et sans aucun mélange. Une jeune fille conçoit le courageux projet d'aller seule, à pied, du fond de la Sibérie à Pétersbourg, pour ob-

téner la grâce de son père ; elle exécute cette incroyable entreprise sans être distraite par aucun sentiment étranger.

Madame Cottin avoit déployé un rare talent dans ses autres ouvrages, mais Elisabeth est incontestablement supérieure à tout ce qu'elle avoit fait. Plus on examine ce chef-d'œuvre, qui est exempt des tâches même les plus légères, et plus on l'admire. Il falloit le talent, il falloit l'ame de madame Cottin, pour trouver la matière d'un volume rempli d'intérêt, dans un récit qui semble ne pouvoir fournir que quelques pages ; car elle a écarté les incidens et les aventures dont un auteur vulgaire n'auroit pas manqué de surcharger le voyage si extraordinaire d'Elisabeth.

Mais de combien de charme n'a-t-elle pas entouré cette jeune fille, qui, sans cesse occupée de son projet, dont elle n'ose encore faire confidence à ses parens, cherche avec la sécurité de l'innocence un appui dans le fils du gouverneur de Tobolsk, qui s'exerce à la fatigue par des courses longues et pénibles ; qui se prive chaque jour d'une partie de sa nourriture, pour s'habituer à supporter la faim, et pour se ménager quelques foibles provisions pendant sa route ? Que sa piété est touchante ! Combien sa confiance entière dans la Providence augmente ses forces et son courage ! Elle ne redoute ni les peines ni les dangers ; sa seule crainte est de ne pas obtenir

de ses parens la permission de faire seule , à pied , un voyage de deux mille quatre cents milles anglais , pour les sauver. Que d'intérêt dans le tableau de cette famille d'exilés , dans le détail de leurs travaux , de leurs jouissances , toujours mêlées d'amertume par le souvenir du passé et par l'inquiétude de l'avenir ! Le père et la mère d'Elisabeth connoissent enfin le généreux projet de leur fille ; le gouverneur de la province , qui en a été informé par son fils , l'approuve tacitement et le favorise. Un vieux missionnaire , qu'il a chargé d'accompagner la jeune fille , arrive chez les exilés. Quelle touche large et ferme dans le caractère de ce père Paul , qui , depuis soixante ans , vit parmi les Barbares , et brave leurs persécutions pour les conquérir à son Dieu ; qui a planté une croix , et répandu des bienfaits jusque dans les contrées où les marchands n'ont osé porter leur or et leurs calculs ; qui a fait sa principale étude d'adoucir les afflictions ; qui a des consolations pour toutes les douleurs ; et pour chaque situation , pour chaque caractère , des paroles qui frappent toujours juste ; qui , rappelé par ses supérieurs , retourne à pied dans l'Espagne ; et qui , ayant encore à traverser la Russie , l'Allemagne et la France , dit que c'est peu de chose.

Il seroit impossible de donner une idée des scènes qui précèdent , accompagnent et suivent

le départ d'Elisabeth. On y retrouve, et à un plus haut degré encore, cette énergie, cette sensibilité vive et profonde que madame Cottin sait déployer quand elle a des situations fortes à traiter. Elle montre un art et un tact extrêmes en laissant ignorer à la mère d'Elisabeth le départ de sa fille, et en lui épargnant des adieux déchirans. Cette malheureuse mère cherche à se tromper elle-même, elle voit que l'instant fatal approche, mais elle ne peut le croire; elle donne des ordres à sa fille pour les jours suivans, et le lendemain sa fille sera éloignée d'elle! Peut-on mieux connoître et mieux peindre le cœur d'une mère?

L'auteur, qui a donné un protecteur et un guide à Elisabeth, la prive bientôt de ce soutien. A peine les voyageurs sont-ils arrivés à la moitié de la route, que le vieux missionnaire, accablé par ses longues fatigues, tombe malade et meurt. Quel tableau noble et touchant de la mort d'un juste! La pauvre Elisabeth, après lui avoir rendu les derniers devoirs, continue seule son chemin, et Dieu qu'elle implore, soutient ses forces et son courage: elle rencontre un infortuné que l'on conduit au lieu de son exil, et qui, faute d'une légère somme, ne peut informer de son sort une fille chérie; elle lui donne sans hésiter le dernier rouble qu'elle possède, et ne lui demande pour toute récompense, que de remettre à son père

une boucle de ses cheveux. Réduite alors à demander l'aumône, elle dit : « Au nom de Dieu, » aidez-moi, je viens de par-delà Tobolsk, je vais » à Pétersbourg demander à l'Empereur la grâce » de mon père, exilé en Sybérie ». Et cette prière si simple, répétée souvent dans l'ouvrage, y produit un effet difficile à exprimer. Elle aperçoit enfin les murs de Moscou ; elle apprend que l'Empereur vient d'y arriver, et qu'il doit y être sacré sous peu de jours. Elle croit être au terme de ses maux ; mais elle avoit encore des épreuves à supporter. Madame Cottin a voulu décrire la situation d'une jeune fille seule, abandonnée, sans ressources au milieu d'une ville immense.

Elisabeth ne trouve pas dans les riches habitans de Moscou la même charité que dans les pauvres villageois. On la repousse, on lui refuse la plus légère aumône, on insulte à sa misère ; elle va périr de faim et de froid. En vain répète-t-elle : « Je viens de par-delà Tobolsk, pour de- » mander à l'Empereur la grâce de mon père, » exilé en Sybérie ; j'ai fait la route à pied ; au » nom de Dieu, ayez pitié de moi ; que je ne » meure pas sans avoir obtenu la grâce de mon » père » ! On traite son histoire d'imposture ; elle est exposée à l'insolence des soldats, lorsqu'un homme compatissant consent à lui donner un asile.

La scène où Elisabeth demande et obtient la

grâce de son père, est doublement dramatique, et par la cérémonie du sacre qu'elle interrompt; et par la rencontre inopinée du fils du gouverneur de Tobolsk. Ce jeune homme n'avoit pu voir Elisabeth sans l'aimer, et son amour s'étoit accru lorsqu'il avoit été instruit du dévouement sublime de la jeune exilée; mais il n'avoit osé faire l'aveu de ses sentimens. Elisabeth, dès la première fois qu'elle l'avoit vu, avoit éprouvé pour lui une sorte de prédilection, qu'elle ne s'expliquoit pas, et qu'elle ne cherchoit point à s'expliquer; mais elle l'avoit jugé digne de toute sa confiance en lui faisant part de son projet, et en lui demandant quelques renseignemens indispensables pour l'exécuter. Toutes ses facultés étoient alors absorbées par la piété filiale, et aucun autre sentiment n'auroit pu trouver place dans son cœur. Ainsi dans ce charmant ouvrage, l'amour est présenté sous une forme nouvelle et vraiment originale; il existe, mais il n'ose paroître, à peine se laisse-t-il entrevoir; il est pur, il est soumis à toute la sévérité des devoirs, à tout ce qu'exigent les convenances et la délicatesse. Et pour peindre par un dernier trait toute la piété filiale d'Elisabeth: lorsque ses parens consentent à son mariage avec celui qu'elle aime, l'auteur ne lui fait dire que ces mots: « Vous promettez de ne les quitter jamais ».

Si quelque chose pouvoit ajouter à l'admira-

tion qu'inspire cette production si parfaite, ce seroit, sans contredit, la modestie de l'auteur, qui, dans sa Préface, au lieu de faire remarquer l'extrême difficulté du sujet, s'excuse de ne l'avoir pas traité avec plus d'étendue, et cherche à fournir des armes à la critique. « La véritable » héroïne, dit madame Cottin, est bien au-dessus » de la mienne, elle a souffert bien davantage ; » en donnant un appui à Elisabeth, en terminant son voyage à Moscou, j'ai beaucoup diminué son danger, et par conséquent son mérite ».

Mais puisqu'il faut prendre ici la défense de madame Cottin contre elle-même, voyons s'il eût été préférable de se rapprocher davantage de l'histoire. La véritable héroïne se nommoit Praskowa Lupolowa ; elle n'appartenoit pas à une famille distinguée, on ignore même la cause de l'exil de son père. Les aïeux d'Elisabeth ont porté le sceptre ; son père a été exilé en Sibérie parce qu'il s'est montré partisan trop zélé de la liberté de la Pologne. La vertu, je le sais, n'est pas moins respectable dans les classes ordinaires que dans les classes les plus élevées, mais le rang y ajoute plus d'éclat. Ici surtout, une jeune fille, issue du sang des rois, qui se résout à faire un aussi long voyage, seule, à pied, en demandant l'aumône, frappe bien autrement l'imagination que si elle étoit née de parens misérables et obs-

eurs. Madame Cottin ne voulant pas gâter la noble simplicité du sujet, par des aventures, se trouvoit réduite à la monotonie fatigante d'un journal de route; il falloit rompre cette monotonie, et de tous les moyens à employer, il n'y en avoit pas de plus naturel et de plus vraisemblable que l'intervention du vieux missionnaire; d'ailleurs l'extrême tendresse du père et de la mère d'Elisabeth pour leur enfant, ne permettoit pas qu'ils la laissassent partir seule sans appui, exposée à tous les dangers que l'imagination peut concevoir; mais cette circonstance ne diminue point le mérite du dévouement de la jeune exilée, dont le projet étoit arrêté depuis long-temps, qui ne fait qu'accepter le secours que le ciel lui envoie, et qui continue sa route après la mort du missionnaire. Le père Paul ajoute donc beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage, au lieu d'y porter atteinte. Madame Cottin a également montré une grande connoissance de son art, en terminant le voyage d'Elisabeth à Moscou; quand elle lui a fait subir toutes les épreuves que la situation comporte, quand elle a prouvé son courage, son dévouement, sa résignation, le cadre est rempli; on ne pourroit que fatiguer l'intérêt en le prolongeant. Il en est de l'arrivée de l'Empereur à Moscou, comme de l'intervention du missionnaire; cette circonstance

abrège les peines d'Elisabeth, mais ne diminue pas son mérite (1).

En examinant les romans de madame Cottin, on a essayé de suivre et d'indiquer la marche progressive de ce beau talent qui s'étoit d'abord annoncé d'une manière si brillante dans *Claire d'Albe*, et qui, loin de rester au-dessous de lui-même, s'est développé avec un nouvel éclat dans *Malvina* et dans *Amélie*, et surtout dans *Mathilde* et dans *Elisabeth*. On n'a donc pas cru devoir interrompre l'examen de ces romans pour parler de *la prise de Jéricho*. Ce petit poème en prose a été publié pour la première fois en 1802, dans les mélanges de M. Suard, mais on ignore l'époque à laquelle il a été composé; quand il a paru, l'auteur avoit déjà donné trois ouvrages dans lesquels on remarque une conception plus forte que dans le poème de *la prise de Jéricho*, qui se distingue par le style et par les détails, mais dont le plan est foiblement tracé et dont les situations principales manquent de vraisemblance. On a fait observer plus haut que madame Cottin, avant d'entreprendre aucune composition

(1) De tous les ouvrages de madame Cottin, *Elisabeth* est celui qui a obtenu le plus de succès à l'étranger. Plusieurs traductions et plusieurs éditions en ont été faites en Angleterre. Tous les journaux anglais se sont réunis pour en faire les plus poignants éloges.

régulière, s'étoit essayée sur divers sujets, et qu'elle avoit plusieurs ébauches en porte-feuille; il y auroit donc lieu de penser que le poème de Jéricho étoit un des essais de sa jeunesse, auquel elle aura mis plus tard la dernière main; elle aura retouché le style, embelli les détails, mais il lui aura été impossible de corriger le vice de la conception première, vice qui d'ailleurs tenoit peut-être au sujet.

Voici le jugement que M. Suard porte de ce poème : « On trouvera dans le premier volume » (des Mélanges), un petit poème en prose, intitulé la prise de Jéricho, écrit par madame Cottin, auteur de Claire d'Albe, de Malvina et d'Amélie Mansfield; le succès général et mérité qu'ont obtenu ces trois romans, rendroit ici superflu l'éloge de l'auteur; j'oserai dire cependant, que la lecture de la prise de Jéricho peut ajouter encore à l'opinion qu'on a dû concevoir de son rare talent. Au mérite d'une action intéressante, de la peinture fidèle et animée des sentimens et des mœurs, ce poème en réunit un autre qui suppose beaucoup de goût : c'est celui d'avoir imité avec vérité, mais sans aucune exagération, le style figuré qu'on appelle oriental, et qui caractérise les écrits qui nous restent du peuple juif ». On est en défiance de ses propres idées lorsqu'on ne partage pas l'opinion de M. Suard, dont

le goût littéraire étoit si pur. On osera néanmoins hasarder quelques observations sur le jugement qui vient d'être cité. Pour qu'une action soit intéressante, il faut qu'elle soit vraisemblable; et presque tout ce que madame Cottin ajoute au récit de la Bible, choque la vraisemblance; qu'elle ait relevé le caractère de la courtisane Rahab, en supposant que les prêtres de Baal ont abusé de son innocence, et qu'elle a honte de l'état abject auquel elle est réduite; c'étoit le seul moyen de mettre en scène ce personnage, et on ne peut que l'approuver. Mais comment admettre cet amour subit de Rahab et d'Issachar, qui occupe les trois quarts du poème, et qui vient changer l'intérêt que l'on faisoit reposer d'abord sur les deux Israélites envoyés à la découverte à Jéricho? il n'est plus question de l'objet de leur mission, dont ils ne rendent pas même compte à Josué. Si l'on passe sur cette invraisemblance, et sur quelques autres, on ne pourra s'empêcher d'admirer des scènes véritablement passionnées, des descriptions fraîches et brillantes, et principalement une imitation très-heureuse de ce que M. Suard appelle le style oriental. N'auroit-il pu nommer la Bible sans compromettre sa dignité philosophique? Le tort de l'auteur est d'avoir introduit l'amour dans un sujet qui ne pouvoit en comporter, ni par la durée prescrite de l'action, ni par la position et le caractère

caractère des personnages. Lorsque, l'expérience ayant mûri son talent, madame Cottin a traité plus tard le sujet d'Elisabeth, elle s'est bien gardée de développer une passion qui auroit nécessairement détruit ou au moins divisé l'intérêt.

Ces six ouvrages, qui forment la collection complète des OEuvres de madame Cottin, ne sont pas moins recherchés aujourd'hui que dans leur nouveauté. Leur succès est indépendant des temps et des circonstances, parce que personne n'a su rendre avec plus d'énergie et de vérité les sentimens divers qui agitent une ame livrée à une grande passion. On trouvera dans ses romans peu de détails de mœurs, peu de portraits; elle ne paroît pas même avoir essayé de peindre la société et ses ridicules. Son talent, quelque flexible qu'il fût, ne s'y seroit peut-être pas prêté. Elle vivoit retirée en elle-même; c'étoit dans son ame qu'elle puisoit les sentimens qu'elle savoit si bien développer; elle redoutoit et fuyoit le monde: elle n'avoit jamais cherché à en étudier les travers. Les ouvrages d'un auteur se ressentent toujours plus ou moins de ses goûts et de son caractère; or les goûts comme le caractère de madame Cottin ne la portoient point à observer ce qui se passoit autour d'elle⁽¹⁾. A l'époque même

(1) Dans un de ses Contes à sa Fille, M. Bouilly juge à propos de conduire au bal madame Cottin, en robe feuille morte, avec un grand chapeau noir rabattu, afin, dit-il, de trou-

où la réputation qu'elle s'étoit acquise par ses ouvrages fixoit sur elle l'attention ; elle prenoit rarement part aux conversations de la société, elle y sembloit presque étrangère ; elle étoit absorbée dans ses méditations, et, à moins qu'elle ne fût tout-à-coup frappée par l'objet dont on s'entretenoit, elle ne se décidoit qu'avec peine à rompre le silence. Mais alors, entraînée malgré elle, elle traitoit, sans s'en apercevoir, la question la plus sérieuse ou la plus délicate, et faisoit admirer la justesse de son esprit et la facilité de son élocution : mais en général, elle méditoit et n'observoit pas. Son talent étoit trop naturel et trop vrai pour qu'elle essayât de peindre ce qu'elle n'avoit pas vu, ou ce qu'elle avoit dédaigné d'approfondir. Aussi n'a-t-elle guère esquissé que la Vie de Château, parce que c'étoit celle qu'elle préféroit, et dont une longue habitude lui avoit fait connoître les détails, sans qu'elle eût eu besoin de les observer.

Les héroïnes de ses romans, aux passions près dont elles sont agitées, portent le cachet de son humeur et de son caractère ; elles sont bonnes, modestes, charitables, mélancoliques ; madame

ver dans le tableau mouvant de la société, quelques esquisses à faire. M. Bouilly, en faisant parler ainsi madame Cottin, prouve non-seulement qu'il n'a pas connu cette femme célèbre, mais qu'il n'a pas lu ses ouvrages, ou qu'il les a lus sans même soupçonner le véritable caractère de son talent.

Cottin leur a donné les sentimens de religion qui étoient profondément gravés dans son propre cœur ; et les idées religieuses qui dominent dans les divers caractères, y ajoutent un nouveau charme. Quoique née dans la religion prétendue réformée, elle s'est pluë à mettre en scène des femmes qui appartenoient à la religion catholique ; c'est dans cette religion qu'elle a trouvé ses deux chefs - d'œuvre, Mathilde et Elisabeth ; elle y a puisé ses situations les plus fortes et les plus touchantes, les mouvemens les plus généreux, les sentimens les plus nobles et les plus purs, les actes de la résignation la plus sublime. Cette religion avoit plus d'attraits pour elle que le culte protestant, qui est dégagé de toutes formes extérieures. Il est aisé de reconnoître combien elle étoit vivement frappée des beautés de la religion catholique, par l'enthousiasme véritable qui l'anime lorsqu'elle décrit la pompe des cérémonies ; et lorsqu'elle trace le tableau de la piété fervente de ses héroïnes. Malgré cette prédilection marquée pour un culte qui n'étoit pas le sien, malgré les dispositions que quelques personnes ont cru apercevoir en elle, elle n'a point quitté la religion dans laquelle elle avoit été élevée ; et peut-être, en peignant les combats intérieurs de Malek Adhel, n'a-t-elle fait que peindre sous certains rapports la situation de son ame. Ce qu'il y a de certain c'est que, quel-

que temps avant de mourir, elle avoit entrepris d'écrire un livre sur la religion chrétienne prouvée par les sentimens, et que le catholicisme devoit, dans un pareil sujet, lui offrir plus de ressources que la réforme.

Madame Cottin vivant isolée, et habituellement plongée dans la méditation, préparoit et mûrissoit les sujets qu'elle se proposoit de traiter. Aussi, lorsqu'elle prenoit la plume, écrivoit-elle avec une prodigieuse facilité, et son travail n'étoit-il jamais arrêté par l'embarras de rendre ses idées. Cette rapidité de composition donnoit de la chaleur et du mouvement à son style, mais ne lui permettoit pas d'y mettre cette pureté et ce fini qui caractérisent nos grands écrivains. On remarque dans ses ouvrages des incorrections, des tournures forcées ; quelquefois l'expression est hasardée et bizarre ; mais on voit que l'auteur ne l'a point cherchée, qu'elle s'est présentée d'elle-même ; et comme elle ajoute presque toujours à l'énergie de la pensée, on la préfère souvent à une expression moins hardie, et par conséquent moins forte.

En parlant de cette facilité de madame Cottin, je suis loin de prétendre que ses ouvrages lui aient coûté peu de travail. Elle les écrivoit avec rapidité, mais c'étoit après les avoir médités longtemps. Le roman de Claire d'Albe, qui a paru en 1798, et que l'on dit avoir été composé en

quinze jours, est un cadre dans lequel elle n'a fait que développer des scènes, des idées et des sentimens sur lesquels elle avoit beaucoup réfléchi à l'avance. Les masses principales, les détails même existoient dans sa tête; il ne s'agissoit plus que de les adapter à un plan donné. Malvina lui a coûté deux ans de travail (1); Amélie Mansfield, sujet plus difficile à traiter, et dont elle s'occupoit depuis plusieurs années, n'a été publiée qu'en 1802; trois ans entiers ont été consacrés à la composition de Mathilde (2), et nous n'avons eu Elisabeth qu'en 1806. On voit donc que madame Cottin, loin d'abuser de son extrême facilité, sacrifioit à ses ouvrages tout le temps nécessaire, et qu'elle ne les livroit au public qu'après avoir fait tout ce qui dépendoit d'elle pour leur perfection.

Ses premiers romans ont été publiés sans nom d'auteur; elle écrivoit pour satisfaire son goût, pour épancher les sentimens qui remplissoient son ame, et non pour obtenir une célébrité que sa modestie redoutoit. Lorsque plusieurs succès eurent trahi l'incognito qu'elle avoit d'abord résolu de garder, elle regrettoit sincèrement le temps où, ignorée du public, son existence se renfermoit dans sa famille et dans le cercle de ses amis. Loin de se montrer rebelle ou sensible

(1) Ce roman a été publié en 1800.

(2) La première édition de Mathilde a paru en 1803.

à la critique, elle étoit toujours disposée à se condamner elle-même, et à approuver les jugemens les plus sévères; elle profitoit des conseils qu'elle trouvoit dans les journaux, ou qu'elle recevoit de ses amis, pour revoir et pour corriger ses ouvrages, dont les dernières éditions offrent toutes des changemens heureux, des additions ou des coupures dictées par le goût, et dont le style est beaucoup plus châtié.

Sa mélancolie, son aversion pour le monde, n'avoient point entaché son caractère de cette misanthropie qui repousse toute affection tendre : elle éprouvoit le besoin d'aimer et d'être aimée ; et comme elle sut toujours se préserver des passions, elle reportoit sur sa famille et sur ses amis toute la sensibilité de son ame. Avec quelle simplicité touchante elle parle elle-même de ses sentimens! « S'il m'a fallu, dit-elle dans la préface d'Elisabeth, aller jusqu'en Sibérie pour trouver le trait principal de cette histoire, je ne puis m'empêcher de dire que pour le caractère, les expressions de la piété filiale, et surtout le cœur d'une bonne mère, je n'ai pas été les chercher si loin ».

Elle peignoit l'amitié comme elle l'éprouvoit, par des actions et non par des protestations frivoles. Dans Mathilde veut-elle donner une idée de l'amitié qui unit Malek Adhel et Kaled, elle ne les compare point à Oreste et à Pilade, elle

met les deux amis en situation de se prouver leur attachement. Malek vient de conduire Mathilde au monastère du Mont-Carmel, qui n'est pas éloigné du camp des Chrétiens : abîmé de douleur, il reste immobile. « Oublie-tu, lui dit Kaled, » que sur la terre où nous sommes chaque instant » qui s'écoule peut nous perdre. — Fuis, Kaled, » ma vie est ici, s'écrie le prince en montrant » le monastère, je ne veux pas quitter ma vie. — » Si tu demeures, reprend froidement Kaled, je » demeure avec toi; si tu pérís, je jure de te » suivre »; et il s'assied tranquillement à côté du prince. Malek le regarde, il voit que son parti est pris; le sien l'est aussi. « Puisqu'elle est en » sûreté, songeons à sauver mon ami ». Il dit, et s'éloigne.

Les amis de madame Cottin trouvoient en elle cette franchise d'attachement qui fait le charme de pareilles liaisons; elle leur lisoit avec complaisance ses ouvrages et même ses essais, et ne voyoit dans leurs éloges comme dans leurs critiques, qu'une preuve de leur amitié. Se trouvoit-elle dans la société, il étoit impossible de la faire parler de ses productions ou de ses travaux; elle éprouvoit même une sorte de gêne quand on en parloit devant elle : elle seule sembloit ignorer son mérite; et jamais peut-être tant de modestie ne se trouva réunie à un talent plus vrai.

Au moment où elle fut atteinte de la maladie qui l'enleva aux lettres et à ses amis, elle travailloit à un roman sur l'éducation, dont elle avoit déjà écrit les deux premiers volumes. C'étoit sur cet ouvrage, qui avoit un but d'utilité réelle, qu'elle vouloit fonder sa réputation, et obtenir, disoit-elle, la seule gloire qu'une femme puisse espérer. Il ne lui fut point permis de le terminer ; sa maladie prit bientôt un caractère sérieux : ses derniers momens furent adoucis par les consolations de l'amitié et de la religion. Elle mourut, le 25 août 1807, à l'âge de trente-quatre ans.

A. P.

MATHILDE

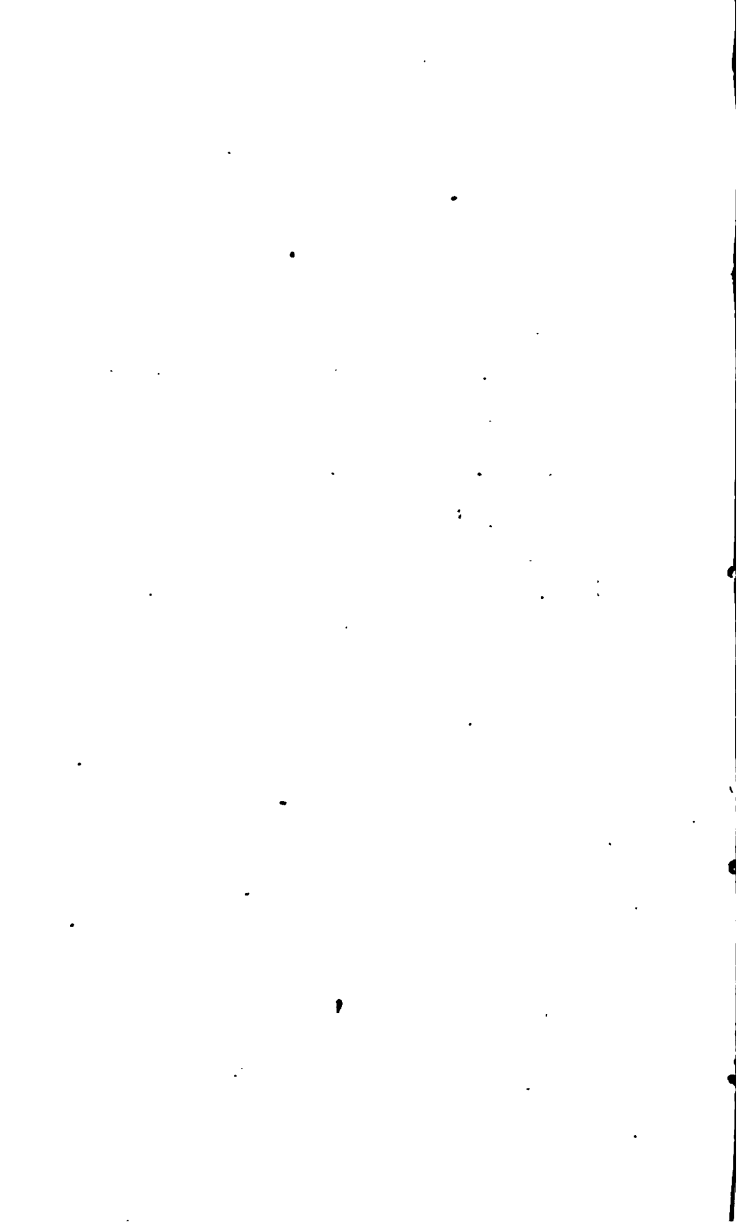
ou

MÉMOIRES TIRÉS DE L'HISTOIRE
DES CROISADES,

AVEC UNE INTRODUCTION NOUVELLE.



I.^{re} PARTIE.



INTRODUCTION.

L'ACTION du roman de Mathilde comprend toute la durée de cette troisième croisade, sur laquelle les noms de Philippe-Auguste, de Richard Cœur-de-Lion et de Saladin, jettent un si grand éclat. Les amours de Mathilde et de Malek Adhel occupent le premier plan, mais le roman suit en général la marche de l'histoire, et l'intrigue se rattache à tous les faits importants de la croisade. Si l'imagination a créé des situations fortes et dramatiques, si, par une combinaison savante, la passion la plus vive, opposée au plus sacré des devoirs, offre d'un côté le tableau de la faiblesse humaine, et de l'autre toute la puissance de l'honneur et de la religion, l'histoire a fourni, ou du moins indiqué les personnages; c'est elle qui, par les mœurs chevaleresques, par l'enthousiasme religieux, ennoblit les actions, rehausse les caractères, et leur donne une couleur véritablement héroïque. C'est dans l'histoire qu'on a puisé le sujet et les événemens principaux; c'est elle qui ajoute un nouveau degré d'intérêt à la partie romanesque; c'est là, enfin, que l'auteur



a trouvé la plupart des brillans accessoires qui enrichissent son ouvrage.

Cette production, qui se distingue par des beautés d'un ordre supérieur, ne doit pas être lue comme un simple roman. Pour l'apprécier, pour en sentir le mérite, il faut, non-seulement connoître l'histoire particulière de la troisième croisade, mais avoir, en quelque sorte, étudié l'esprit qui régnoit à cette époque mémorable, où, suivant l'expression d'Anne Commène, l'Occident sembla se réveiller, et s'arracher de ses fondemens pour se précipiter sur l'Asie.

On croit donc devoir placer en tête de ce roman, une Introduction, dans laquelle, après avoir jeté un coup d'œil sur Jérusalem, antique objet de la vénération des Chrétiens, et sur les pèlerinages qui ont précédé et préparé les guerres de la terre sainte, on essaiera de donner une idée des deux premières croisades; on présentera ensuite sur la troisième, tous les détails qui peuvent offrir quelque intérêt, et l'on aura soin de faire remarquer le parti que madame Cottin a tiré de l'histoire, soit lorsqu'elle y a pris les événemens et les caractères, soit lorsque, créant de nouveaux personnages, elle a réuni en eux les traits épars qu'elle a trouvés dans les annales du temps.

Les pèlerinages à Jérusalem remontent aux premiers siècles du christianisme. Prise et détruite par Titus, Adrien en avoit fait disperser les rui-

nes, et pour effacer jusqu'au souvenir de la cité sainte, il avoit fait bâtir une nouvelle ville à laquelle il avoit donné le nom d'Elia, d'Aélia, d'*Adriæ capitolina*. « Il fit dresser, dit l'auteur d'une » Histoire ecclésiastique, une idole de Jupiter au » lieu de la résurrection de Jésus-Christ; et une » Vénus de marbre au Calvaire, sur la roche de » la croix; il dédia à Adonis la caverne où Jésus- » Christ étoit né ». Mais les saints lieux n'en étoient pas moins dès-lors visités par les Fidèles. Constantin, ayant embrassé la religion chrétienne, rendit Jérusalem au culte du Christ; il orna le saint sépulcre, et inaugura lui-même l'église de la Résurrection : cette pompeuse cérémonie avoit attiré une foule innombrable de Chrétiens. Hélène, mère de Constantin, fit plusieurs pèlerinages à Jérusalem, et y termina ses jours. Les tentatives inutiles de Julien, pour rebâtir l'ancien temple des Juifs; les prodiges qui, au témoignage même d'Ammien Marcellin (auteur païen), détruisirent les premiers travaux et portèrent l'épouvante parmi les ouvriers, durent frapper l'imagination des peuples, et augmenter leur vénération pour les saints lieux. Aussi, dès le quatrième siècle, les pèlerinages étoient déjà si multipliés, que plusieurs Pères de l'Eglise firent sentir les dangers auxquels ils exposoient les Fidèles. Ces pieux voyages, loin d'être suspendus lors de l'invasion des Barbares, devinrent

encore plus fréquens. Au milieu des malheurs de tous genres qui les accabloient, les Chrétiens alloient chercher un asile et des consolations à Jérusalem; ils traversoient les camps et les armées; le bourdon et la pannetière leur servoient de sauve-garde, et les Barbares, déjà disposés à embrasser la foi, leur portoient une sorte de respect.

Au commencement du septième siècle, Chosroès s'empara de la Palestine, enleva le bois de la vraie croix, détruisa Jérusalem, y substitua la religion des Perses à celle des Chrétiens. Héraclius dirigea contre lui toutes les forces de l'empire, et après une guerre longue et opiniâtre, non-seulement il repoussa les Perses, mais il obtint la restitution de la croix. Les historiens remarquent que la caisse dans laquelle elle avoit été renfermée, n'avoit point été ouverte, et que les sceaux même étoient restés intacts. L'empereur Héraclius reconduisit en triomphe cette précieuse relique à Jérusalem; il traversa la ville pieds nus, et porta lui-même la croix jusqu'au mont Calvaire. Cette cérémonie, qui fut célébrée dans tout le monde chrétien, par l'institution de la fête de l'exaltation de la croix, ne pouvoit que redoubler l'ardeur des pèlerinages.

Cependant, Mahomet venoit de fonder une nouvelle religion, dont il avoit étendu le culte, moins par la persuasion que par la force des ar-

mes. Ses lieutenans, après sa mort, poursuivent le cours de ses conquêtes. Omar se rend maître de la Palestine ; il établit l'islamisme , et bâtit des mosquées dans Jérusalem. On se borne d'abord à interdire aux Chrétiens toutes cérémonies extérieures ; mais bientôt on les abreuve d'outrages, et on les force de porter une ceinture de cuir, comme marque de leur servitude. Les dissensions qui s'élèvent entre les Omniades et les Alides, leur permettent, pendant quelque temps, de respirer ; ils sont tour-à-tour favorisés et persécutés sous les Abassides ; mais les persécutions les plus violentes ne peuvent effrayer les pèlerins, qui bravent les dangers et la mort pour visiter les saints lieux. Harroun-al-Raschild, le plus illustre calife de la race des Abassides, leur accorde une protection particulière. La politique lui imposoit la loi de se concilier l'amitié des Chrétiens. Il craignoit que Charlemagne, dont les exploits et la puissance remplissoient le monde, ne dirigeât contre lui toutes les forces de l'Occident, et ne tirât vengeance des invasions, encore récentes, des Sarrazins. On vit donc arriver à la Cour de Charlemagne, des ambassadeurs du calife, qui apportèrent les clefs de Jérusalem et du saint sépulcre. Les Chrétiens purent alors élever dans la ville sainte, un hospice et des maisons pour les pèlerins ; des relations de commerce

s'établirent ; les Francs eurent un marché à Jérusalem, et tous les ans on tenoit, le 15 septembre, sur le Calvaire, une foire, dans laquelle on échangeoit les marchandises d'Orient et d'Occident. Mais les Chrétiens furent bientôt exposés à de nouvelles persécutions sous les successeurs d'Harroun-al-Raschild.

Vers la fin du dixième siècle, Jean Zimiscès, qui avoit assassiné Nicéphore Phocas, et usurpé l'empire grec, voulut faire pardonner son crime et son usurpation, en combattant les Sarrazins; déjà il s'étoit emparé de la plupart des villes de la Palestine, lorsqu'il fut empoisonné. Jérusalem retombe au pouvoir des Infidèles, et le sort des Chrétiens devient plus misérable que jamais, sans que toutefois le zèle des pèlerins se ralentisse. Le pape Sylvestre II, vivement touché de leurs maux, excite les peuples d'Occident à prendre leur défense : l'histoire ne fournit presque aucun détail sur cette expédition, qui peut être considérée comme une première croisade; on sait seulement qu'elle n'eut aucun résultat : les Pisans, les Génois, commandés par Boson, roi de Bourgogne, et beau-frère de Charles le Chauve, roi de France, prirent seuls les armes; ils firent une descente sur les côtes de Syrie, et se rembarquèrent après avoir dévasté quelques lieues de pays. Cette tentative inutile ne pouvoit qu'enve-

nimer la haine des Musulmans contre les Chrétiens; les persécutions redoublèrent, mais elles ranimèrent le zèle au lieu de l'éteindre, et des pèlerins partoient de tous les points de l'Occident, pour faire le voyage de la terre sainte. Tous les Chrétiens, sans distinction d'âge, de sexe ni de rang, étoient enflammés du désir d'adorer Dieu dans le lieu même où, suivant la belle expression de saint Jérôme, *la lumière de l'Évangile commença à briller du haut de la croix*. D'ailleurs, les pèlerinages avoient été substitués aux pénitences canoniques; les coupables espéroient trouver le pardon de leurs fautes sur le tombeau de Jésus-Christ, et l'on obtenoit des indulgences en secourant les pèlerins sur leur route, comme en allant soi-même en pèlerinage.

Voici les détails que donne sur ces voyages un auteur justement estimé (1). Avant de partir, un pèlerin se présentoit devant le prêtre de son église, qui lui remettoit le bourdon et la paunetière, des langes marqués de la croix, une lettre de l'évêque, attestant l'objet du voyage, répandoit l'eau sainte sur ses vêtemens, et l'accompagnoit à la tête d'une procession jusqu'à la prochaine paroisse; on s'empressoit de lui offrir sur sa route tous les objets dont il pouvoit avoir besoin; on ne lui demandoit que ses prières pour prix de l'hospitalité qu'il recevoit. Des hospices étoient bâtis pour les péle-

(1) M. Michaud.

rins, sur le bord des fleuves, sur les montagnes, dans les lieux déserts, et jusque dans les provinces de l'Asie. Le pèlerin ne portoit point d'armes; le bourdon et la pannetière suffisoient pour le mettre à l'abri de toute insulte, même chez les Musulmans, lorsqu'il n'y avoit pas de persécution déclarée. Arrivé près de la cité sainte, les Chrétiens établis à Jérusalem alloient au-devant de lui. Il entroit dans la ville par la porte d'Ephraïm, et payoit le tribut aux Sarrazins. Ce tribut étoit une pièce d'or, et c'étoit souvent le seul argent que le voyageur eût apporté; quelquefois même, il ne la possédoit pas, et il attendoit l'arrivée de quelque seigneur qui payât pour lui. Les pèlerins trouvoient la nourriture et le logement dans des maisons que dirigeoient des moines grecs, et qui étoient entretenues par les aumônes que les moines alloient, chaque année, recueillir en Occident. Il y avoit des couvens particuliers pour les femmes. Dès l'année 1048, quelques habitans d'Amalfi s'étoient réunis pour fonder un hospice où ils soignoient eux-mêmes les malades; ils prirent le nom d'hospitaliers, furent plus tard constitués en ordre religieux et militaire de saint Jean de Jérusalem; et après les croisades, cet ordre devient l'ordre souverain de Rhodes et ensuite de Malte.

Après s'être préparés par la prière et par le jeûne, les pèlerins se présentoient au saint sépulcre, couverts d'un drap mortuaire qu'ils con-

servoient avec soin, pendant tout le reste de leur vie, et dans lequel ils vouloient être enterrés. La grâce qu'ils demandoient à Dieu avec le plus de ferveur étoit de mourir dans la cité sainte. Ils parcouroient la montagne de Sion, celle des Oliviers; ils quittoient Jérusalem pour visiter Bethléem où naquit le Sauveur, le mont Thabor où il fut transfiguré, et tous les lieux témoins de ses miracles. Ils se baignoient ensuite dans les eaux du Jourdain, et cueilloient, dans le territoire de Jéricho, des palmes qu'ils rapportoient en Occident. De retour dans leur pays, ils présentoient au prêtre une de ces palmes, qui étoit déposée sur l'autel de l'église, comme une marque de reconnaissance envers Dieu qui avoit protégé leur voyage, et ils jouissoient d'une réputation particulière de sainteté.

Bientôt les pèlerins ne voyagèrent plus isolément. En 1054, un archevêque de Cambrai se mit en route pour la Palestine avec trois mille Chrétiens de son diocèse, qui périrent presque tous misérablement sans avoir pu parvenir jusqu'à Jérusalem. En 1064, l'archevêque de Mayence et quatre évêques partirent avec sept mille hommes; attaqués le vendredi saint, par les Arabes, ils ne voulurent point se défendre; ceux qui échappèrent furent reçus en triomphe à Jérusalem, mais plus de la moitié de la troupe étoit tombée sous le fer des Sarrazins, ou

avoit succombé aux fatigues du voyage, et à peine trois mille hommes purent revenir dans leur pays. Une foule innombrable de Chrétiens bravoient ainsi les fatigues, la misère, les dangers de toute espèce, pour visiter le tombeau de Jésus-Christ; ils supportoient avec une résignation que la religion seule peut donner, les vexations des Sarrazins : le noble châtelain, qui eût vengé dans le sang la plus légère offense, s'y soumettoit comme le plus pauvre voyageur : tous offroient à Dieu leurs souffrances, se plaisoient à les raconter à leur retour; et ces récits pleins d'intérêt excitoient à la fois l'enthousiasme religieux et la haine contre les ennemis de la foi; ils frappoient surtout l'imagination des enfans, y laissoient des impressions profondes, et préparoient ainsi la première croisade.

Quelque déplorable que fût la condition des Chrétiens et des pèlerins en Palestine, de nouveaux désastres alloient fondre sur eux, mettre le comble à l'indignation des peuples d'Occident, et soulever l'Europe contre l'Asie. Les Turcs, sortis des contrées situées au-delà de l'Oxus, après avoir conquis la Perse, s'étoient emparés de Jérusalem; ces barbares dirigèrent principalement leur rage contre les Chrétiens. Tous ceux qui tombèrent entre leurs mains furent massacrés, dépouillés ou vendus comme esclaves; ceux qui purent échapper parcoururent l'Occident et en-

flammèrent les esprits par le tableau de leur malheur et de celui de leurs frères. Ils montraient leurs cicatrices, la marque des fers qu'ils avoient portés; ils peignoient la dévastation des saints lieux, la profanation des reliques, les églises changées en mosquées, les femmes chrétiennes livrées à la brutalité des soldats, leurs enfans circoncis, et les pèlerins menacés de l'esclavage ou de la mort, s'ils osoient pénétrer en Palestine. Les fureurs et les excès des Turcs augmentoient la vénération des Chrétiens pour Jérusalem désolée; et les pèlerinages, devenus plus périlleux, n'en avoient que plus d'attraits pour la piété des fidèles. Les voyageurs qui ne trouvoient point la couronne du martyr dans leur pieuse entreprise, revenoient animés du désir de venger le culte du Christ, et de délivrer son tombeau; partout ils faisoient partager la sainte ardeur dont ils étoient pénétrés.

Cependant les Turcs étendoient leurs conquêtes et menaçoient l'empire grec; Michel Ducas avoit imploré les secours du pape Grégoire VII; le caractère de ce pontife le portoit aux grandes choses; enlever la terre sainte aux Infidèles, réunir les Grecs à l'Eglise latine, étoient des entreprises dignes de lui. Il avoit promis de passer lui-même en Asie avec cinquante mille hommes; mais, retenu par ses démêlés avec les empereurs, il mourut sans pou-

voir réaliser son projet. Sous Victor III, son successeur, les habitans des principales villes maritimes d'Italie prirent les armes; le pape les encouragea en leur accordant des indulgences; mais l'expédition n'étoit dirigée que contre les Sarrazins qui troubloient le commerce de la Méditerranée. On fit une descente en Afrique, on pilla quelques villes, on leva des tributs, et l'on rapporta un immense butin.

Dans la disposition où se trouvoient les esprits, il ne falloit que donner le signal pour exciter un soulèvement universel parmi tous les peuples de la chrétienté. Il étoit réservé à un simple moine d'armer l'Occident contre l'Orient. Ce moine étoit Pierre l'hermite (1); son esprit ardent, inquiet, lui avoit fait essayer successivement toutes les conditions de la vie; il avoit étudié les lettres, il avoit été soldat, il s'étoit marié, et ayant reconnu le néant des choses de ce monde, il s'étoit retiré dans un hermitage. Les dangers qui menaçoient les Chrétiens en Palestine ne pouvoient effrayer un homme de ce caractère; il fit le voyage de Jérusalem. A la vue des maux auxquels les Chrétiens étoient en proie, son imagination s'exalte, une vision le détermine; il promet au patriarche d'armer tout l'Occident pour la délivrance des saints lieux. Il revient en Europe, va se jeter aux pieds du Pape, et lui fait part de

(1) Suivant Oderic, il se nommoit Victor-Pierre de Acheris.

son dessein. Urbain II, qui occupoit alors le saint Siége, n'avoit pas été étranger aux entreprises projetées par Grégoire VII et par Victor; il brûloit de les voir exécuter. Pierre lui paroît inspiré par le ciel même, et il le charge de prêcher la guerre contre les Infidèles. L'hermite parcourt l'Italie, la France et presque toute l'Europe; il prêche dans les églises, dans les places publiques, sur les routes; partout la population entière se presse sur ses pas; hommes, enfans, vieillards, riches et pauvres, seigneurs et serfs, s'animent à ses discours, et jurent de sacrifier leur vie pour la conquête des saints lieux. Celui qui armoit ainsi l'Europe voyageoit sur une mule; ses pieds étoient nus; il portoit une robe de bure, et son corps étoit ceint d'une corde. Souvent il n'avoit pas même besoin de parler pour embraser les ames; et lorsque, succombant à la fatigue, ou ne pouvant se faire entendre de la foule immense qui l'entouroit, il montrait en pleurant le crucifix qu'il portoit à la main, ses gestes et ses larmes produisoient autant d'effet que son éloquence.

Cependant le Pape avoit convoqué à Plaisance un concile où se trouvèrent réunis deux cents évêques, quatre mille ecclésiastiques et plus de trente mille laïques. On y admit les ambassadeurs d'Alexis Comnène, qui sollicitoient avec instance les secours de l'Occident, et qui pro-

mettoient, au nom de leur maître, de joindre toutes les forces de l'empire grec à celles des Latins; ils ne se bornèrent point à peindre les dangers et les malheurs de l'Eglise d'Orient, ils firent à dessein le tableau le plus séduisant des contrées que les Chrétiens alloient délivrer et conquérir. La guerre sainte n'avoit pourtant pas été définitivement arrêtée dans le concile, mais tous ceux qui y avoient assisté, reportèrent et répandirent dans leur pays les fortes impressions qu'ils avoient reçues. Un nouveau concile est convoqué à Clermont; Pierre l'hermite y déploie sa fouguese éloquence; le Pape somme tous les Chrétiens de prendre les armes au nom de Jésus-Christ, et l'assemblée entière se lève en criant : *Dieu le veut.*

« Oui, Dieu le veut, reprend Urbain, c'est lui qui » a dicté les paroles que je viens d'entendre, » qu'elles soient votre cri de guerre, qu'elles annoncent partout la présence du Dieu des armées ». Puis, montrant la croix, il ajoute :

« C'est Jésus-Christ qui sort de son tombeau et » qui vous présente sa croix; elle sera le signe » qui doit rassembler les enfans dispersés d'Israël; portez-la sur vos épaules, sur votre » poitrine; qu'elle brille sur vos armes et sur » vos étendards; elle sera pour vous le gage de » la victoire ou la palme du martyr; elle vous » rappellera sans cesse que Jésus-Christ est mort » pour vous et que vous devez mourir pour

» lui ». De toutes parts on demande la croix; la guerre sainte prend le nom de croisade, et le nom de croisé est donné à ceux qui s'engagent à combattre les Infidèles. D'autres assemblées se tiennent dans différens pays, partout la même ardeur éclate. L'Angleterre, à peine conquise par les Normands, l'Allemagne et l'Italie, malgré leurs troubles et leurs factions, l'Espagne même à moitié envahie par les Sarrazins, suivent l'exemple de la France, et le cri de *Dieu le veut* retentit dans l'Europe entière.

Jamais, à aucune époque, la religion n'obtint un triomphe plus prompt et plus complet. Les princes oublient leurs différends et leurs projets ambitieux, les peuples leurs rivalités, les barons, qui se faisoient la guerre la plus opiniâtre, se réconcilient et ne demandent plus qu'à signaler leur valeur contre les Infidèles; les intérêts particuliers même, auxquels il est si difficile d'imposer silence, n'osent plus élever la voix. Des anathèmes sont lancés contre celui qui refusera ou troublera la paix de Dieu. Les créanciers renoncent à toutes poursuites contre les débiteurs qui prennent les armes pour la guerre sacrée. Chose remarquable! les hommes les plus dépravés, les voleurs, les brigands, viennent confesser leurs crimes aux pieds des évêques, et sollicitent, comme une grâce, la permission d'aller les expier en Pales-

tine. On ne doit pas dissimuler qu'à cette époque la condition des peuples, l'ambition des grands et la politique des souverains, se réunissoient pour favoriser l'impulsion générale donnée par la religion. Non-seulement les royaumes n'avoient pas de frontières fortifiées, et à chaque guerre les invasions ruinoient les campagnes; mais les barons, retirés dans leurs châteaux, étoient presque toujours en état d'hostilité les uns contre les autres, et ravageoient les terres soumises à la domination de leurs ennemis. Le peuple, victime de ces dissensions, voyoit dans une expédition lointaine, sinon un adoucissement, du moins un changement à sa situation. Plusieurs barons n'hésitoient point à vendre, même à vil prix, leurs possessions, dans l'espoir d'en conquérir de plus brillantes en Asie; et d'ailleurs, le bruit généralement répandu, que la fin du monde approchoit, dispoit les hommes de tout rang et de toute classe à faire les plus grands sacrifices pour leur salut. Les souverains, souvent bravés par des vassaux trop puissans, les voyoient avec plaisir céder à prix d'argent la liberté aux communes, pour subvenir aux frais d'une guerre d'outre-mer, qui permettoit d'établir et d'étendre l'autorité royale. Enfin les hommes qui n'étoient point étrangers aux idées politiques, sentoient la nécessité de réunir les forces de l'Oc-

puent pour arrêter la puissance, toujours crois-
sante, des peuples de l'Orient, qui avoient déjà
envahi l'Europe et qui la menaçoient de nouveau.
Ils n'ignoroient pas que le chef des Turcs, en con-
sacrant son usurpation, avoit pris deux cou-
ronnes, et s'étoit fait ceindre deux cimenterres,
emblèmes de sa domination future sur l'Orient et
sur l'Occident.

Partout on s'occupoit donc avec un égal en-
thousiasme des préparatifs de la croisade. Le dé-
part étoit fixé au jour de l'Assomption de l'année
1097; mais le zèle impatient des Croisés devança
ce délai. Dès le printemps, une armée de cent
mille Croisés, si toutefois on peut donner le
nom d'armée à une troupe composée d'hommes,
de femmes, d'enfans et de vieillards, prend pour
chef Pierre l'hermite, et se met en marche. On part
des bords de la Meuse, on traverse l'Allemagne; les
Croisés n'avoient pris aucune précaution pour
leurs subsistances; la plupart d'entre eux ne soup-
çonnoient même pas la distance qui les sépa-
roit de Jérusalem; ils demandoient naïvement,
à la vue de chaque ville, si c'étoit là la cité
sainte. La piété des Français et des Allemands
leur fournit d'abord des vivres, mais arrivés chez
les Hongrois et chez les Bulgares, ils ne trouvent
plus aucuns secours. Ils étoient partis l'imagina-
tion remplie des prodiges que Dieu avoit faits
pour nourrir son peuple dans le désert, et ils

ne concevoient pas qu'on pût laisser mourir de faim les soldats de Jésus - Christ; ils enlèvent par force ce qu'on leur refuse; le besoin les excite au pillage, et croyant punir des ennemis de Dieu, ils se livrent aux plus détestables excès. Les Bulgares, peuple belliqueux et sauvage, prennent les armes et taillent aisément en pièces cette troupe indisciplinée, mal armée, et dont les chefs ignoroient l'art de faire la guerre. Pierre l'hermite rassemble les débris de la troupe et se rend à Constantinople; d'autres bandes, qui marchent sur ses traces, éprouvent à peu près le même sort. Cependant cent mille Croisés se trouvent réunis sous les murs de la capitale de l'empire d'Orient. Ces nouveaux hôtes ne tardèrent pas à être à charge aux Grecs; Alexis, pressé de s'en délivrer, leur fournit des vaisseaux et les fait transporter au-delà du Bosphore. Leurs premiers revers ne les avoient pas rendus plus prudents; ils croient marcher à des succès faciles; ils s'avancent sans ordre; le sultan de Nicée en fait un horrible carnage; trois mille échappent à peine au massacre, tristes restes de trois cent mille Croisés qui avoient quitté l'Europe. Cette première expédition eut les conséquences les plus funestes, et c'est peut-être à elle que l'on peut attribuer les désastres des croisades. Par leurs excès, dit un historien, les premiers Croisés avoient prévenu les Grecs

contre

contre ces entreprises ; par leur manière de combattre , ils avoient appris aux Turcs à mépriser les armes des Chrétiens d'Occident.

La nouvelle de ces malheurs ne refroidit pas cependant le zèle des Croisés ; des armées régulières se forment en Europe, elles sont commandées par des chefs habiles. Godefroi de Bouillon, déjà célèbre par ses exploits, a réuni sous ses bannières la noblesse de France et des bords du Rhin ; il compte dix mille cavaliers et quatre-vingt mille fantassins. Une seconde armée part de France , sous les ordres de Hugues de Vermandois, frère du roi Philippe I ; Robert, fils aîné de Guillaume le Conquérant, marche à la tête des Anglais et des habitans de la Normandie ; un autre Robert, comte de Flandre, commande les Frisons et les Allemands ; Adhémar, légat apostolique et chef spirituel de la croisade, conduit, avec son frère Raymond, comte de Toulouse, les soldats du midi de la France ; Bohémond, prince de Tarente, a sous ses ordres les Italiens : toutes ces armées se rendent par terre et par différentes routes à Constantinople : aucun auteur ne parle des mesures prises pour leurs subsistances ; elles avoient pourtant à traverser des contrées sauvages et presque inconnues alors.

L'empereur Alexis, qui avoit vivement sollicité les secours des peuples d'Occident contre les Turcs, craignoit que les auxiliaires qu'on lui four-

nissoit ne ressemblassent aux premiers Croisés ; ses inquiétudes devinrent plus vives lorsqu'il vit successivement arriver sous les murs de sa capitale, ces innombrables armées qu'Anne Commène compare aux sables de la mer et aux étoiles du firmament. Au lieu de se mettre à la tête des Croisés pour conquérir l'Asie mineure, il laisse apercevoir sa crainte et sa foiblesse en essayant de tromper, de séduire et de diviser les chefs. A force de présents et de caresses, il obtient d'eux un vain hommage de leurs conquêtes futures, espérant tirer tout le fruit de la guerre sans en partager les périls. Pendant les négociations, l'armée oisive s'amollit, se livre au pillage, et oublie le but de sa sainte entreprise ; dès-lors des haines implacables s'élèvent entre les Chrétiens et les Grecs ; enfin l'armée des Croisés, forte de cent mille cavaliers et de cinq cent mille fantassins, traverse le Bosphore et culbute l'ennemi : elle attaque Nicée, qui se rend aux émissaires qu'Alexis y avoit envoyés ; et à défaut de bois pour fortifier son camp, elle emploie les os des Croisés, qui, l'année précédente, ont péri victimes de leur imprudence, sous les murs de la ville. Une nouvelle victoire remportée à Dorilée jette la terreur dans le pays ; plusieurs villes ouvrent leurs portes ; mais Antioche, place forte et défendue par une garnison aguerrie, arrête les Croisés pendant neuf mois. On manquoit de machines

pour le siège et d'instrumens pour en construire ; la valeur des Croisés échouoit contre des murailles qu'ils ne pouvoient ni abattre , ni franchir ; ils avoient à repousser les sorties des assiégés et les attaques des troupes turques : la trahison d'un renégat leur livre la ville au moment où le défaut de vivres alloit peut-être les obliger de se retirer ; mais la citadelle résiste encore : les Chrétiens sont bientôt assiégés eux-mêmes par l'ennemi , qui a réuni toutes ses forces. L'armée , épuisée par la faim et par les maladies , est réduite à la dernière extrémité ; déjà les Sarrazins se croyoient assurés de leur proie , quand tout-à-coup le courage des Croisés se ranime. Le fer de la sainte lance , découvert miraculeusement par un moine , leur semble un gage assuré de la protection divine ; ils attribuent leurs revers à leurs fautes ; ils font pénitence , et , certains d'avoir apaisé le courroux de Dieu , ils marchent avec confiance à l'ennemi ; rien ne résiste à leur impétuosité ; les Sarrazins , enfoncés de toutes parts , ne peuvent se rallier ; on en fait un horrible carnage. Quelques historiens prétendent que cent mille Infidèles restèrent sur le champ de bataille.

On remarque souvent dans les croisades ce passage subit du découragement à l'enthousiasme , des excès les plus déplorables au repentir le plus sincère ; la seule conséquence qu'on en

puisse tirer, c'est que les Croisés, tout animés qu'ils fussent par le zèle de la religion, étoient hommes, et que la foiblesse, attachée à la nature humaine, leur faisoit quelquefois oublier le but de leur sainte entreprise. La guerre offre partout les mêmes excès, et rarement de semblables exemples de repentir.

Après la bataille d'Antioche, les Sarrazins ne pouvoient plus arrêter la marche des Croisés, qui poursuivent le cours de leurs conquêtes; mais ces conquêtes deviennent un sujet de discordes parmi les chefs. Il avoit été réglé que celui qui arboreroit le premier sa bannière sur une ville, ou sur un château, en seroit légitime possesseur. Le soldat qui mettoit un signe quelconque à une maison, en devenoit également propriétaire. Ces dispositions, qui avoient pour objet de prévenir les différends, répandirent le désordre dans l'armée. Les barons faisoient des expéditions particulières afin de se former des établissemens. Souvent deux troupes arrivoient en même temps devant une ville, et au lieu de l'attaquer, on en venoit aux mains, pour s'en disputer la possession.

L'ambition et la discorde affoiblissoient ainsi l'armée des Croisés; les Sarrazins n'avoient point assez de forces pour hasarder une nouvelle bataille, mais ils inquiétoient la marche des Chrétiens, dévastoient les campagnes, et li-

vroient leurs ennemis à toutes les horreurs de la famine. Il n'est peut-être pas inutile de remarquer qu'à cette époque les Croisés firent alliance avec l'émir de Hazart ou Hésas, dont un des principaux officiers avoit épousé une Chrétienne. C'est le premier traité entre les Croisés et les Musulmans : on avoit refusé d'entrer en négociation avec le sultan d'Egypte, qui avoit envoyé des ambassadeurs pendant le siège d'Antioche. On remarque aussi que les Chrétiens trouvèrent, au milieu de leur disette, une ressource inattendue dans la canne à sucre, plante alors inconnue en Occident. Après avoir éprouvé tous les désastres que la faim, la soif, les maladies entraînent sous un climat brûlant et étranger, l'armée se dirigea sur Jérusalem. Comment peindre l'enthousiasme qu'éprouvèrent les Croisés, lorsque arrivés sur les hauteurs d'Emmaüs, ils découvrirent enfin la ville sainte ? Les sentimens religieux, que les horreurs de la guerre avoient pour ainsi dire étouffés en eux pendant quelque temps, renaissent avec toute leur énergie ; ils se jettent à genoux, ils baisent cette terre sacrée, ils confessent leurs fautes, et n'ont plus d'autre pensée que de les expier en délivrant les saints lieux. Les premières attaques sont repoussées ; on manquoit de machines et l'on ne pouvoit en construire, faute de bois ; l'ardeur des Chrétiens surmonte tous les obstacles ;

on appelle la protection de Dieu par le jeûne et par la prière; l'armée fait une procession autour de la ville comme jadis les Israélites autour de Jéricho; une forêt éloignée fournit des matériaux qu'on amène à force de bras; des tours s'élèvent contre les murailles; on donne l'assaut deux jours de suite, et malgré la plus opiniâtre résistance, l'étendard de la croix brille sur les murs de la cité sainte. L'animosité étoit telle, que la ville ne fut pas même sommée de se rendre, et que, pendant un siège de quarante jours, il n'y eut aucune communication entre les assiégés et les assiégeans. Le carnage devint horrible lorsqu'on fut maître de la place; tout étoit passé au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Au milieu du massacre, on apprend que Godefroi s'est rendu, sans armes, pieds nus, au saint sépulcre; soudain le carnage cesse, la religion reprend son empire; les Croisés déposent leurs armes, et vont pleurer sur le tombeau de Jésus-Christ.

Un nouveau royaume s'élève; Godefroi, nommé roi par les Croisés, refuse de porter le diadème dans une ville où son Dieu a été couronné d'épines; il ne prend que le titre de baron du saint sépulcre. Pendant que Godefroi s'attache à établir l'ordre dans son royaume, et que les chefs se dispersent pour conquérir des villes et se former des établissemens, le sultan du Caire

s'avance avec une armée formidable ; les Chrétiens se réunissent, marchent à lui, et la victoire d'Ascalon termine la première croisade.

La conquête des saints lieux paroissant affermie par la dernière défaite des Sarrazins, les Croisés considèrent leur vœu comme rempli, et ils retournent en Occident. Pierre l'hermite revient avec eux, rentre dans son cloître, où il meurt seize ans après, dans la pratique des plus rigoureuses austérités.

On ne peut voir sans étonnement le peu de troupes laissées en Orient, par les Croisés, pour défendre Jérusalem, qui alloit avoir à lutter contre toutes les forces de l'Orient. Godefroi n'avoit pu retenir près de lui que trois cents chevaliers, et quelques milliers de fantassins ; il y réunissoit les Chrétiens du pays répandus dans les campagnes, et qui prenoient les armes, lorsqu'il étoit attaqué. Cependant, non-seulement il conserva ses conquêtes, mais il les étendit. Le royaume de Jérusalem se composa des anciens royaumes d'Israël et de Juda. Il étoit divisé en quatre principautés ; le comté d'Edesse, le comté de Tripoli, la principauté d'Antioche, et la baronie de Jérusalem. Le roi ou baron de Jérusalem étoit le chef de cette espèce de confédération, mais il n'avoit qu'une foible autorité sur ses grands vassaux, qui ne connoissoient d'autre droit que celui de leur épée. Souvent il n'avoit point assez de

forcés pour tenir la campagne, et retiré dans Jérusalem, il voyoit les Sarrazins inonder la plaine, brûler les villages, et emmener en esclavage les paysans qu'il ne pouvoit secourir. Mais aussitôt que les troupes de pèlerins arrivées d'Europe lui permettoient de prendre l'offensive, il repoussoit l'ennemi, et tentoit quelques expéditions, auxquelles il étoit obligé de renoncer, quand ses soldats, dont il n'étoit pas le maître, vouloient retourner dans leur pays. Parmi ces croisades partielles on remarque celle de Siger, fils du roi de Norwège, qui débarqua en Palestine à la tête de dix mille hommes. Il ne demanda pour prix de ses services qu'un morceau de la vraie croix, et repartit après avoir contribué à la défaite des Sarrazins. Godefroi avoit essayé de fixer les Latins dans la Palestine, en ordonnant que tout homme qui habiteroit une maison pendant un an et un jour, en deviendroit propriétaire, et que la propriété seroit perdue par une absence de même durée; mais l'amour du sol natal l'emportoit sur toute autre considération, et les pèlerins repartoisent après avoir rempli leur vœu.

Cependant les forces des Chrétiens avoient suffi, sous Godefroy et sous ses premiers successeurs, pour repousser les armées que les souverains d'Egypte envoioient en Palestine. Mais les Turcs de Syrie ayant pris les armes et les chefs des Croisés se faisant la guerre entre eux,

les provinces du royaume de Jérusalem furent envahies. La prise d'Edesse rallume le zèle des peuples d'Occident, une deuxième croisade est prêchée par saint Bernard; l'enthousiasme est le même qu'autrefois, et produit les mêmes effets, comme à la première croisade; à peine la guerre sainte est-elle proclamée, que toutes les guerres cessent en Europe; les peuples et les souverains oublient leurs différends, on n'entend plus parler de vols ni de brigandages, ceux qui ne peuvent prendre la croix, fournissent de l'argent aux Croisés.

Des princes et des barons s'étoient mis à la tête de la première croisade; dans la seconde les souverains eux-mêmes veulent commander les armées. L'empereur Conrad réunit les Allemands à Ratisbonne; et Louis VII, après avoir pris l'oriflamme à Saint-Denis, et reçu le bourdon et la pannetière des mains du Pape, part de Metz avec les Français; la reine l'accompagne dans cette expédition. Les deux monarques, de concert avec le Pape, avoient fait d'utiles réglemens pour prévenir les désordres. Tout objet de luxe étoit interdit aux Croisés; on emportoit les instrumens nécessaires pour frayer les chemins, pour jeter les ponts, pour construire les machines de siège. Le nombre, le courage et l'ardeur des combattans sembloient assurer le succès de l'entreprise; l'imprudence et la perfidie

la firent échouer. Le roi de Sicile avoit offert des vaisseaux; on fit une première faute en négligeant son offre, et les troupes se rendirent par terre à Constantinople. Manuel, petit-fils d'Alexis, occupoit le trône d'Orient; il ne craignoit pas moins les Croisés que les Turcs et les Sarrasins; il traitoit en même temps avec les latins et avec les Musulmans; il espéroit les affaiblir et les détruire les uns par les autres. Conrad arriva le premier à Constantinople. Séduit par les caresses de Manuel, par sa présomption, par le désir de remporter des victoires sans le secours des Français, il entre seul en campagne. Les Grecs lui dressent des embûches, lui fournissent des farines mêlées de chaux; des guides infidèles engagent son armée dans des défilés impraticables, et disparaissent; ses troupes, épuisées de faim et de fatigue, tombent, presque sans résistance, sous le fer des Musulmans, auxquels Manuel les avoit livrées. Louis est également trahi par Manuel, qui lui persuade que l'armée triomphante de Conrad vient de s'emparer d'Iconium. Les Français s'aperçoivent trop tard qu'ils ont été le jouet de la perfidie; ils obtiennent cependant quelques avantages, que la désobéissance d'un chef rend bientôt inutiles. La reine et toutes les dames de sa suite avoient suivi l'avant-garde de l'armée. Geoffroy de Rançon, qui commandoit le premier corps

des Croisés, avoit ordre de garder les hauteurs pendant la nuit ; la montagne étoit sèche et aride ; la plaine offroit un aspect agréable ; la reine et ses dames le pressent d'y descendre ; il a la foiblesse de leur céder ; les Turcs s'emparent des hauteurs, l'armée est surprise et mise en déroute dans les défilés. Le roi, séparé des siens, se défend seul contre plusieurs Musulmans, et ne doit son salut qu'à son intrépidité ; les revers se succèdent, la famine et les maladies viennent augmenter les désastres, et Louis peut à peine conduire à Jérusalem, le quart des troupes avec lesquelles il avoit commencé la guerre. Conrad, plus malheureux que lui, arrivoit dans la ville sainte, sans suite, et comme simple pèlerin. Les débris de l'armée, réunis aux forces du roi de Jérusalem et des autres princes chrétiens de la Palestine, suffisoient encore pour attaquer les Turcs et les Sarrazins, qui sont battus en diverses rencontres. On se décide à mettre le siège devant Damas ; mais les barons se disputent d'avance la possession de la ville : du moment où l'un d'eux en a obtenu la promesse, les autres cessent de s'intéresser au succès de l'entreprise, et, si l'on en croit quelques historiens du temps, agissent même de concert avec les Sarrazins. Ayoub défendoit la place ; il avoit avec lui son fils Saladin, dont les exploits furent, par la suite, si funestes aux Chrétiens. Il oppose

une vigoureuse résistance; les Croisés, désunis entre eux, déploient une valeur inutile; ils manquent de vivres, sont obligés de lever le siège, et le roi de France revient en Europe, laissant la terre sainte dans une position plus critique qu'avant la seconde croisade. Il avoit montré la bravoure d'un soldat plutôt que le génie d'un capitaine.

Suger, qui s'étoit vainement opposé au départ du roi pour la Palestine, et qui étoit resté chargé de la direction des affaires du royaume pendant son absence, forme le projet d'une nouvelle expédition. Agé de soixante-dix ans, son intention étoit de lever et d'entretenir une armée à ses frais, et de la conduire lui-même en Syrie; la mort le frappa, et les Chrétiens d'Orient furent abandonnés à leurs propres forces. Ils pouvoient encore sortir victorieux de la lutte, s'ils eussent su profiter des discordes qui divisoient les Musulmans. L'Egypte étoit déchirée par la guerre civile. Un des partis avoit réclamé les secours de Noureddin, sultan d'Alep et de Damas, l'autre s'étoit adressé à Amaury, roi de Jérusalem. Le général de Noureddin se met le premier en campagne, Amaury le force à la retraite; Noureddin tente une seconde expédition, les Chrétiens sont appelés de nouveau et repoussent son armée; mais au lieu de tirer parti de leurs avantages, ils font traîner la guerre en

longueur, et quelques tributs sont le seul fruit de plusieurs victoires qui les affoiblissent.

Noureddin et Amaury ambitionnoient tous les deux la conquête du pays où ils avoient été appelés comme auxiliaires. Le sultan d'Alep avoit réuni toutes les forces des Musulmans. Le roi de Jérusalem attendoit vainement les renforts que Manuel lui avoit promis, lorsqu'il apprend que les généraux de Noureddin sont entrés une troisième fois en Egypte, qu'ils se sont emparés du Caire, et ont déposé le souverain : il se voit menacé par les armées victorieuses du sultan. Noureddin se dispoit effectivement à envahir la Palestine, et déjà il construisoit de ses propres mains une chaire, qu'il vouloit placer lui-même dans la principale mosquée de Jérusalem. La mort vint arrêter ses projets; il étoit réservé à Saladin de les exécuter.

L'histoire de l'élévation de Saladin, la manière dont il passa ses premières années, les circonstances qui favorisèrent son usurpation, sont racontées avec détail par l'archevêque de Tyr, dans le premier volume du roman de Mathilde, et il seroit inutile de les répéter dans cette introduction. Le nouveau sultan avoit anéanti la secte des Fatimites, et par conséquent, mis fin aux dissensions religieuses qui divisoient les Musulmans. Il s'efforçoit de rallier à lui les peuples d'Egypte et de Syrie, en manifestant l'intention

de faire la guerre aux Chrétiens; mais son autorité, encore mal affermie, permit à Amaury de porter la guerre en Egypte, à l'aide de la flotte et des troupes que Manuel lui avoit enfin envoyées; l'entreprise échoue par la mésintelligence des Grecs et des Latins; le roi de Jérusalem envoie des ambassadeurs en Europe, va lui-même à Constantinople, et meurt, après avoir épuisé son royaume pour une conquête qu'il n'auroit pas dû tenter. Saladin avoit à combattre les nombreux partisans du fils de son ancien maître, dont il avoit usurpé le trône; l'intérêt des Chrétiens étoit donc de diriger leurs forces sur la Syrie, et d'y entretenir des troubles. Ils s'obstinèrent à suivre les projets d'Amaury, et l'Egypte devint encore le théâtre d'une guerre malheureuse. Le fils d'Ayoub profitoit de leurs fautes, et se montroit à la fois grand général et profond politique: vainqueur ou vaincu, il n'hésitoit jamais à faire la paix dont il avoit besoin pour consolider son pouvoir, et la paix étoit toujours violée par les Chrétiens, chaque fois que l'arrivée des troupes de pèlerins les mettoit en état de prendre l'offensive. Chacun des chefs n'agissoit qu'à sa volonté, n'écoutoit que son intérêt; les victoires enrichissoient par le pillage, mais elles n'étoient d'aucune utilité pour la cause commune. Saladin étant entré en Palestine, son armée fut taillée en pièces; lui-même

ne se sauva qu'à peine ; les Croisés, au lieu de le poursuivre, mirent le siège devant deux villes peu importantes dont ils ne purent se rendre maîtres, et lui donnèrent le temps de réunir une nouvelle armée, avec laquelle il reparut bientôt plus formidable qu'auparavant. Une dernière trêve fut rompue par Renaud de Châtillon, qui, né de parens obscurs, avoit obtenu la principauté d'Antioche en épousant la veuve de Raymond, mort sans enfans. Saladin demande inutilement satisfaction, Renaud s'y refuse, et le roi de Jérusalem ne peut l'y contraindre. Le sultan avoit enfin soumis les partisans de la famille de Noureddin ; les villes musulmanes de la Syrie et de la Mésopotamie fléchissoient sous ses lois ; il disposoit de toutes les forces de l'Asie, et s'apprêtoit à fondre sur la terre sainte. Le royaume de Jérusalem étoit plus que jamais déchiré par les factions ; Baudouin V venoit d'expirer, et Sybille, sa mère, veuve d'Amaury, avoit élevé au trône Guy de Lusignan, auquel elle avoit donné sa main. Plusieurs barons qui prétendoient à la couronne, refusoient de le reconnoître : on avoit en vain réclamé les secours de l'Occident ; le mauvais succès de la dernière croisade, et plus encore le récit des désordres qui régnoient en Palestine, avoient éteint l'enthousiasme des peuples. Guy de Lusignan parvient

néanmoins à réunir cinquante mille hommes dans la plaine de Zéphouri : Saladin venoit d'emporter d'assaut la ville de Tibériade ; la citadelle tenoit encore , et malgré l'avis des barons , le roi se décide à livrer bataille pour la sauver. L'armée du sultan , postée sur les hauteurs , avoit l'avantage du lieu ; les Chrétiens étoient fatigués par une marche forcée , et manquoient d'eau et de vivres ; cependant , le premier jour , la victoire resta indécise , mais le lendemain , leur défaite fut entière. Ralliés autour du bois de la vraie croix , qui , dans cette affaire comme dans toutes les batailles , étoit portée par un évêque , ils se défendirent en désespérés et ne succombèrent que sous le nombre. La croix étant tombée au pouvoir des Sarrazins , « un cri de déses- » poir , dit un historien , s'éleva parmi les Francs , » lorsqu'ils virent le signe de leur salut entre les » mains du vainqueur ; les plus braves jetoient » leurs armes , et , sans chercher à fuir , se précipitoient sur les glaives des Infidèles ; le champ » de bataille n'étoit plus qu'un lieu de désolation ; les guerriers chrétiens qui n'avoient pu » sauver la croix de Jésus-Christ , ne craignoient » plus de perdre la liberté ni la vie ». L'armée fut anéantie , et le roi lui-même fait prisonnier ; Saladin l'épargna , peut-être autant par politique que par générosité : mais il souilla sa vic-

toire en faisant massacrer devant lui tous les chevaliers du Temple et de Saint-Jean, que le sort des armes avoit livrés entre ses mains. L'ordre des chevaliers du Temple, qui rivalisoit de zèle avec celui des Hospitaliers, avoit été établi en 1118; il devoit son origine à quelques gentilshommes qui s'étoient réunis pour protéger les pèlerins et pour défendre la terre sainte. Ils avoient pris le nom de Templiers, parce que leur première association s'étoit formée sur le lieu même où jadis avoit été le temple de Jérusalem. A l'époque des croisades, ils se faisoient remarquer par leur piété, par leur bravoure et par la simplicité de leurs mœurs: à l'approche du combat, dit saint Bernard, ils s'armoient de foi au dedans et de fer au dehors, et leur nom seul avoit long-temps fait trembler les Sarrazins. La journée de Tibériade soumettoit au sultan toute la Palestine; la plupart des villes, restées sans défenseurs, ouvrirent leurs portes. Je ne parlerai point de la prise de Jérusalem, dont les détails se trouvent dans le roman, et terminent le récit de l'archevêque de Tyr.

Cet illustre et savant prélat, que madame Cottin a placé d'une manière si heureuse dans son ouvrage, prêcha la troisième croisade. On a peu de détails sur sa naissance; si l'on en croit quelques auteurs, il étoit issu du sang des rois de Jérusalem; il avoit étudié les lettres en Occident; de

retour dans la Palestine, il avoit obtenu la faveur d'Amaury, qui lui confia l'éducation de son fils, le chargea de plusieurs négociations importantes, et le nomma chancelier du royaume. Elevé à l'archevêché de Tyr, dont il avoit été d'abord archidiacre, il fut appelé à Rome par les affaires de son église; il assista au troisième concile de Latran, et en rédigea les actes. A son retour en Orient, il fut chargé encore de différentes négociations, rétablit plusieurs fois la paix entre les souverains et les barons, jaloux de l'autorité royale. On croit qu'il mourut empoisonné. Quelques historiens ont prétendu que c'étoit un autre Guillaume, également archevêque de Tyr, qui avoit prêché la troisième croisade. Mais ce n'est point ici le lieu d'examiner cette question, qui est indifférente pour l'intelligence du roman : madame Cottin auroit été d'ailleurs libre de réunir les deux personnages, pour en former un seul caractère. Guillaume a composé deux ouvrages; le premier est une Histoire orientale; le deuxième, une Histoire des guerres de la terre sainte, qui va jusqu'en 1183, et qui est d'autant plus précieuse, que les quinze premiers livres ont été écrits sur les lieux, d'après des traditions récentes, et que dans les sept derniers, l'auteur raconte les événemens dont il a été témoin. Ses histoires prouvent qu'il possédoit l'Écriture sainte et même les poètes de l'antiquité, dont il fait de

fréquentes citations. Madame Cottin a profité habilement de cette indication, pour enrichir ses discours des plus beaux passages des Ecritures. Rien ne porte à croire, du reste, que l'archevêque de Tyr ait figuré dans la croisade qu'il a prêchée, et encore moins qu'il y ait exercé l'influence que lui prête madame Cottin. Mais dans son beau caractère, et dans sa noble conduite, elle a réuni les divers traits qui distinguent un saint prélat, et elle a su lui conserver le colouis du temps; c'étoit tout ce que l'on pouvoit exiger d'elle.

Il seroit difficile de donner une idée de la consternation dans laquelle l'Europe fut plongée à la nouvelle de la prise de Jérusalem : le pape Urbain III en mourut de douleur. Tous les Chrétiens pleuroient sur la ville sainte et sur la profanation des saints lieux. Suivant quelques auteurs arabes, des prêtres parcouroient les villes et montraient des images où l'on voyoit le saint sépulcre foulé aux pieds des chevaux, et Jésus-Christ terrassé par Mahomet. De toutes parts l'ancien zèle des croisades se réveilloit : comme autrefois, la religion reprenoit son empire; on renonçoit au luxe, on prodiguoit les aumônes, on confessoit ses fautes, on faisoit pénitence. Guillaume, chargé par Grégoire VIII de prêcher la croisade, traverse l'Italie, et arrive en France : à sa voix, Henri II, roi d'Angleterre, et Philippe-Auguste, qui se faisoient la

guerre, déposent les armes; les deux rois, jusqu'alors ennemis implacables, s'embrassent en pleurant, et jurent, ainsi que la noblesse de leur royaume, de voler à la délivrance de Jérusalem. L'enthousiasme gagne les provinces, et partout retentit de nouveau le cri de *Dieu le veut*. La croisade est différée par la révolte de Richard contre son père; Henri II meurt, et Richard, devenu roi, n'a plus d'autre pensée que d'aller chercher en Palestine des lauriers et le pardon de ses fautes.

Les victoires de Saladin inspiroient une telle terreur en Occident, que pour hâter les préparatifs de la guerre sainte, l'impôt d'un dixième fut ordonné indistinctement sur tous les biens laïques et ecclésiastiques, cette dîme fut nommée la dîme saladine. Philippe-Auguste et Richard, animés de la même ardeur, se promettent une amitié inviolable, se garantissent réciproquement leurs possessions, et se disposent à partir pour la croisade. Les malheurs des premières expéditions avoient enfin montré les inconvéniens des voyages par terre; on équipe des flottes, et les deux souverains se donnent rendez-vous en Sicile avec leurs armées. L'Allemagne avoit également pris part à la croisade; Frédéric Barberousse s'étoit rendu par terre à Constantinople avec une armée. Andronic, dont les cruautés paroissent à peine croyables aujourd'hui, avoit été massacré par le

peuple. Isaac l'Ange occupoit le trône d'Orient : fidèle à la politique de ses prédécesseurs, il faisoit des protestations amicales à Frédéric et traitoit avec Saladin. Ses gouverneurs avoient ordre de harceler les Croisés. L'Empereur d'Allemagne met leurs troupes en déroute, force Isaac à lui fournir des vivres et des vaisseaux, et passe en Asie. Le sultan d'Iconium avoit également essayé de tromper Frédéric par de fausses démonstrations; il espéroit engager et surprendre son armée dans les défilés de la Cilicie, qui avoient déjà été funestes aux Chrétiens. Mais l'événement trompa son attente : les Allemands étoient sur leurs gardes; ils font un horrible carnage des Musulmans, les poursuivent sans relâche, prennent d'assaut la ville d'Iconium et jettent l'épouvante dans le pays. Barberousse avoit su maintenir la discipline la plus exacte dans son armée triomphante; tout sembloit annoncer en lui le vengeur de la Palestine; déjà il avoit traversé le mont Taurus, et se mettoit en marche pour la Syrie; il meurt en se baignant dans la rivière de Sélef, et ses victoires deviennent inutiles à la croisade. Les soldats, privés de leur chef, désertent; sept cents cavaliers et cinq mille fantassins rejoignent seuls, plus tard, l'armée des Chrétiens.

Les retards qu'entraînoient les préparatifs de la croisade, avoient laissé à Saladin le temps d'achever la conquête du royaume de Jérusalem.

Presque toutes les villes avoient ouvert leurs portes : Tyr résistoit encore ; mais déjà elle envoyoit des députés au vainqueur, lorsque Conrad, fils du marquis de Montferrat, se jette dans la place : sa réputation l'y avoit devancé ; il étoit rendu fameux dans les guerres d'Italie ; passé en Orient, il avoit porté les armes pour Isaac l'Ange, et ses services lui avoient valu le titre de César et la main de la sœur de l'empereur. Incapable de jouir d'un bonheur paisible, il étoit parti pour la Palestine. La présence d'un seul homme sauva la ville contre laquelle échouèrent toutes les forces de Saladin. Le marquis de Montferrat avoit été fait prisonnier à la bataille de Tibériade : le sultan propose à Conrad de rendre la liberté à son père ; il lui offre de riches possessions en Syrie ; s'il s'obstine à défendre la ville, il le menace de faire périr le vieillard. Conrad est sourd à toutes propositions ; il répond que si les Sarrazins sont assez barbares pour massacrer un Croisé qui s'est rendu sur parole, il se fera gloire de descendre d'un martyr. Saladin désespérant de forcer une place dont tous les habitans étoient devenus des héros, et où les femmes et les enfans combattoient comme de vaillans soldats, lève le siège, et attaque en vain Tripoli. Un guerrier, que l'histoire désigne sous le nom du Chevalier aux armes vertes, soutient la valeur des Chrétiens, et

rend inutiles les efforts des Musulmans. La forteresse de Carac pousoit également la résistance jusqu'à l'héroïsme : les Croisés chargés de sa défense, et réduits aux dernières extrémités, avoient vendu leurs femmes et leurs enfans pour avoir des vivres : la fortune trahit leur courage, ils furent obligés de capituler. Saladin, qui étoit sensible aux grandes actions, ne voulut point que les femmes et les enfans de gens si intrépides, demeurassent dans l'esclavage ; il brisa leurs fers, et permit aux assiégés de les emmener avec eux. A peu près à la même époque, il rendit la liberté à Guy de Lusignan, qui étoit prisonnier depuis la bataille de Tibériade ; il lui avoit fait jurer sur l'Évangile de renoncer au royaume de Jérusalem et de retourner en Europe : le sultan comptoit peu sur la promesse du roi, mais il avoit étudié le caractère de Lusignan, et il aimoit mieux le voir à la tête des Chrétiens qu'un autre chef plus habile. Lusignan, aussitôt qu'il fut libre, fit annuler son serment par les évêques, et songea aux moyens de recouvrer son royaume. Il se présente devant Tyr ; on lui en refuse l'entrée : Conrad avoit seul conservé la place ; il y commandoit en maître, et ne vouloit point reconnoître un souverain qui n'avoit pas su défendre ses États. Lusignan, condamné à errer dans son royaume où il ne possédoit pas une seule ville, rallie quelques

Chrétiens; des troupes de Croisés qui avoient devancé l'expédition de Richard et de Philippe Auguste, se réunissent à lui; et avec une armée de neuf mille hommes, il va mettre le siège devant Ptolémaïs. Les assiégeans étoient moins nombreux que les assiégés; Lusignan n'avoit aucun espoir de s'emparer de la ville; mais il vouloit, par une entreprise éclatante, fixer sur lui l'attention des Chrétiens. En effet, sa petite armée ne tarde pas à se grossir par l'arrivée des Génois, des Vénitiens, des Pisans, et des autres Croisés d'Italie; bientôt elle compte quatre-vingt mille hommes, et devient assez redoutable pour donner des inquiétudes à Saladin. Le sultan appelle à son secours tous les peuples de Syrie; et pendant que ses lieutenans rassemblent de nouvelles armées, il part avec ses troupes pour Ptolémaïs; il attaque les Croisés, pénètre jusque dans la ville; examine du haut des tours la position des Chrétiens; donne ses ordres pour la défense de la place, et revient dans son camp: les Chrétiens et les Musulmans reçoivent de toutes parts des renforts; on se bat tous les jours; les succès sont balancés; il n'y a point d'action décisive; et chose assez remarquable, les deux camps sont envahis et pillés tour à tour. Lusignan, depuis la perte de la vraie croix, faisoit porter dans les batailles le livre de l'Évangile, enveloppé d'une étoffe de soie et soutenu par

quatre

quatre chevaliers; un char sur lequel s'élevait une tour surmontée d'une croix et d'un drapeau blanc, servoit de point de ralliement aux Chrétiens. Cependant le siège n'avançoit point; l'armée des Chrétiens s'affoiblissoit par les combats et par les maladies; on manquoit souvent de vivres, et plusieurs Croisés retournoient en Occident. La discorde vint augmenter leurs maux: la reine Sybille, qui avoit élevé Lusignan au trône en l'épousant, meurt; et à sa mort, les droits de Lusignan au trône sont contestés. La couronne sembloit appartenir à Isabelle, seconde fille d'Amaury; Honfroi de Thoron, son mari, fait valoir ses prétentions; Lusignan les lui dispute: pendant ces différends, Conrad de Montferrat parvient à plaire à Isabelle, fait casser le mariage de la princesse, obtient sa main, quoiqu'il fût déjà marié lui-même avec la sœur d'Isaac l'Ange, et il prend le titre de roi de Jérusalem. Les Croisés se partagent entre les princes rivaux; on s'exaspère, on s'enflamme de part et d'autre; on est sur le point d'en venir aux mains. Les évêques font soumettre l'affaire au jugement de Philippe et de Richard, dont l'arrivée prochaine étoit annoncée: le calme est rétabli pour quelques momens, et de nouvelles dissensions se préparent.

Les souverains de France et d'Angleterre s'étoient rendus en Sicile avec leurs troupes,

ainsi qu'ils en étoient convenus; et ils devoient partir en même temps pour la Palestine. Malgré l'amitié inviolable qu'ils s'étoient jurée, chaque jour amenoit de nouveaux sujets de discorde, et plus d'une fois ils furent sur le point d'en venir à une rupture ouverte, même avant de s'embarquer pour la terre sainte. Tous deux étoient ambitieux, absolus, avides de gloire, jaloux de leur puissance. Richard étoit vassal du roi de France; mais loin de supporter aucune supériorité, il laissoit rarement échapper l'occasion de braver Philippe: « C'étoit, dit l'abbé de Velly, une image fidèle de deux rivaux qui ne sont bien ensemble que jusqu'à ce qu'ils se soient aperçus qu'ils aiment en même lieu ». Une circonstance particulière alimentoit leur mésintelligence: le roi d'Angleterre avoit dû épouser Alix, sœur de Philippe; plus il montrait d'éloignement pour ce mariage, plus le roi de France insistoit. Philippe renonça enfin à cette union; les deux princes se réconcilièrent, et le départ fut résolu: ils s'étoient promis de se secourir avec tout le zèle que deux frères d'armes doivent avoir l'un pour l'autre; toutes les conquêtes devoient être fidèlement partagées; et pour se donner une dernière preuve de confiance, ils avoient décidé que si l'un des deux périssoit dans l'entreprise, ses troupes et ses trésors seroient à la disposition de l'autre jusqu'à

la délivrance de la terre sainte; mais le caractère entier des deux monarques devoit bientôt troubler cette union, qui étoit pourtant cimentée par tout ce que la religion a de plus puissant. Madame Cottin les a peints l'un et l'autre avec beaucoup de vérité dans son roman; on y trouve l'orgueil indomptable de Richard, sa valeur brillante, sa bouillante impétuosité, sa téméraire audace; elle a placé très-heureusement dans sa bouche le mot d'un Croisé, qui s'écrioit, en admirant l'armée chrétienne : « Que Dieu reste neutre, et la victoire est à nous ». Elle a opposé avec art aux emportemens de Richard, la politique plus sage, la valeur plus calme de Philippe-Auguste.

Le roi de France arriva le premier devant Ptolémaïs. Il fut reçu, dit un historien, comme un ange libérateur; sa présence ranima le courage des Chrétiens, qui depuis plus de deux ans assiégeoient inutilement la ville; les Français, à peine débarqués, attaquent les murailles, font une large brèche, et se disposent à donner l'assaut: le roi pouvoit se rendre maître de la place, mais par un raffinement d'esprit chevaleresque que l'on aura peine à concevoir, il veut attendre Richard, afin de partager avec son frère d'armes l'honneur de la conquête. Les assiégés profitèrent de cette faute pour réparer et augmenter les fortifications, et des flots de sang devoient encore

•

être répandus, avant que l'étendard de la croix brillât sur les murs de Ptolémaïs.

La flotte de Richard, battue par la tempête, avoit été poussée sur les côtes de l'île de Chypre. Isaac gouvernoit cette île avec le titre d'empereur. Non-seulement il refuse l'entrée de ses ports au vaisseau qui portoit Bérengère de Navarre, que Richard alloit épouser, mais il jette dans les fers les Chrétiens naufragés. Le bouillant Richard, impatient de venger une pareille injure, débarque avec ses troupes, s'empare de l'île, et insultant au vaincu, il charge Isaac de chaînes d'argent.

C'est ici que commence la partie historique du roman de madame Cottin. Elle embellit du charme de son imagination le détail des fêtes célébrées dans l'île de Chypre, à l'occasion du mariage de Richard. On doit lui savoir gré de n'avoir pas compliqué son intrigue en profitant d'une circonstance que lui offroient les chroniques du temps. Richard, en remontant sur ses vaisseaux, avoit emmené la fille d'Isaac; plusieurs historiens prétendent que cette princesse partageoit avec Bérengère le cœur du monarque anglais.

La jeune Mathilde, sœur de Richard et l'héroïne du roman, est un personnage créé par l'auteur. Le roi d'Angleterre avoit effectivement une sœur nommée Mathilde, mais elle n'avoit

pas été destinée au cloître ; elle étoit l'aînée de Richard ; elle ne l'avoit pas suivi dans son expédition ; elle a été mariée à Henri, duc de Saxe ; et elle avoit plus de trente-quatre ans lors de la troisième croisade. Si le personnage de Mathilde, tel que madame Cottin le présente, n'a point existé, il n'en a pas moins la couleur historique, parce que l'auteur a réuni, pour le composer, les traits qui caractérisoient les femmes les plus pieuses de cette époque : l'enthousiasme de la terre sainte, la haine des Sarrazins. L'imagination des femmes s'enflammoit facilement pour les pèlerinages, et surtout pour la délivrance d'un pays consacré par le mystère de la rédemption. Leur zèle avoit égalé et même surpassé celui des hommes, soit lorsqu'il ne s'agissoit que de visiter Jérusalem, soit lorsqu'il avoit été question de la conquérir. On les avoit vues, oubliant la foiblesse de leur sexe, braver les fatigues et les dangers d'une pareille entreprise, et partir avec les pèlerins pour la Palestine. Hélène, née d'une famille noble de Suède, avoit fait à pied ce voyage, et cet exemple n'est pas le seul que l'on pourroit citer. Aux deux premières croisades, des milliers de femmes avoient marché avec les armées, et combattu avec elles. Les historiens font même mention d'une troupe d'amazones qui s'étoient distinguées pendant la précédente expédition. La reine de France, Eléonore de Guyenne, dont

l'histoire a célébré la beauté, les grâces et même la coquetterie, avoit suivi Louis VII, avec une partie de sa Cour. La reine Bérengère n'avoit point quitté son époux; elle s'étoit embarquée pour la Palestine avec Jeanne, sœur de Richard et veuve de Guillaume le Bon, roi de Sicile; la même qui, plus tard, fut sur le point d'épouser Malek Adhel et de partager avec lui le trône de Jérusalem. Madame Cottin, loin de choquer la vraisemblance, s'est donc conformée aux mœurs du temps en supposant qu'une jeune princesse, destinée au cloître, a voulu accompagner son frère, et visiter le tombeau de Jésus-Christ avant de prononcer ses derniers vœux. Elle a rendu avec autant d'énergie que de vérité, l'horreur que devoit inspirer la présence d'un Sarrazin à une vierge chrétienne, son étonnement lorsqu'elle voit qu'il n'a pas la figure hideuse que les Ecritures donnent à Satan, son désespoir quand elle découvre que son cœur brûle malgré elle pour un ennemi de la foi.

Ayant choisi le frère de Saladin pour le héros du roman, madame Cottin ne montre le sultan que dans le lointain, afin qu'il n'éclipse pas Malek Adhel, et elle pare ce dernier de tout l'éclat des vertus chevaleresques. Les Sarrazins avoient admiré ces vertus dans les précédentes croisades, et Saladin lui-même, ainsi que son frère, avoient voulu être armés chevaliers. En re-

cevant ce titre, ils avoient juré de protéger le foible et de défendre les dames; ainsi, les égards de Malek Adhel pour les deux princesses prisonnières et pour les dames de leur suite, ont toute la vraisemblance historique que l'on peut exiger, surtout dans un roman; et l'on ne doit point être étonné que Malek se déclare le chevalier de Mathilde. La générosité du frère de Saladin, envers les Chrétiens captifs, est également appuyée sur l'histoire. Après la prise de Jérusalem, il avoit payé la rançon de deux mille prisonniers, et les avoit rendus à la liberté. Enfin, madame Cottin, en peignant l'amour de cet Arabe, lui a donné ce degré de violence et d'énergie que les passions acquièrent sous un climat brûlant.

Le plan de l'ouvrage éloignoit nécessairement, pendant plusieurs mois, Malek Adhel et Mathilde, du théâtre de la guerre; aussi n'y trouve-t-on que peu de détails sur les événemens du siège de Ptolémaïs. Lorsque Richard fut arrivé devant la ville, l'armée chrétienne réunissoit toute la noblesse et les plus vaillans guerriers de l'Europe. Le camp ressembloit à une ville; on y avoit bâti des maisons, tracé des rues, élevé des églises; chaque nation avoit son quartier séparé. Aux premières expéditions, tous les Croisés portoient une croix rouge; dans celle-ci, les Français seuls avoient conservé cette couleur.

Les Anglais avoient pris la croix bleue, et les Flamands avoient adopté la croix verte. Cette armée brillante et pleine d'ardeur, commandée par les plus habiles capitaines du siècle, auroit pu aisément soumettre la Palestine et même toute l'Asie, si la discorde n'eût divisé les chefs. Les prétentions de Lusignan et de Conrad, sur la couronne de Jérusalem, avoient été soumises au jugement de Philippe et de Richard. Le roi de France s'étant prononcé pour Conrad, Lusignan étoit allé trouver en Chypre le roi d'Angleterre; et par ses soumissions, l'avoit mis dans ses intérêts. Avant de débarquer à Ptolémaïs, Richard avoit voulu visiter la ville de Tyr, dont les portes lui avoient été fermées, dans la crainte, dit-on, qu'il ne s'en emparât. Il suffisoit d'ailleurs, que Philippe se fût déclaré en faveur de Conrad, pour que le prince anglais favorisât Lusignan. Les Croisés de toutes les nations prirent parti dans la querelle. Les Allemands, les Génois, et les Templiers, se rangèrent avec les Français; les Pisans et les chevaliers de l'Hôpital se réunirent aux Anglais. Au lieu de pousser le siège, on étoit prêt à se faire la guerre; lorsque les Français attaquoient la place, les Anglais restoient dans l'inaction, et de leur côté, les Français laissoient les Anglais aller seuls à l'assaut. Les deux rois tombent malades; ils s'accusent réciproquement d'avoir employé le poison, pour se

défaire d'un rival. Saladin leur envoie des médecins et des rafraîchissemens; ils se reprochent l'un à l'autre d'avoir des négociations avec les Sarrazins. Madame Cottin fait arriver au camp l'archevêque de Tyr, qui, par son éloquence, rétablit la bonne intelligence entre les deux souverains. L'influence qu'elle donne au saint prélat est autorisée par l'exemple d'Adhémar, légat du Pape, qui, pendant la première croisade, avoit plusieurs fois étouffé la discorde parmi les Croisés, et les avoit rappelés à l'objet de leur sainte entreprise. Elle se rapproche de l'histoire, en rapportant les conditions arrêtées pour terminer le différend de Lusignan et de Conrad. (Le premier devoit conserver le titre de roi pendant sa vie; le second devoit hériter du trône, et le laissoit à ses descendans). Mais elle s'en écarte, lorsqu'elle fait prendre la ville d'assaut, dès le lendemain de la réconciliation. Malgré les efforts réunis des Croisés, le siège traîna encore en longueur. Les Sarrazins avoient réparé leurs fortifications, ils en avoient élevé de nouvelles; Saladin les secondoit en attaquant chaque jour les Croisés. Cependant la place commençoit à manquer de vivres, et le gouverneur demanda à capituler. Philippe-Auguste, exigeoit, pour première condition, que Saladin rendît toutes les places tombées au pouvoir des Musulmans, depuis la bataille de Tibériade; le sultan y consentoit, mais il vou-

loit que les Chrétiens réunissent leurs forces aux siennes pour soumettre des émirs révoltés contre lui. La négociation est rompue, on se bat de nouveau. Plusieurs fois les Chrétiens escaladent les murs, pénètrent sur les remparts, ils sont toujours repoussés; mais les brèches deviennent de plus en plus praticables, et la garnison est aux abois : des plongeurs traversoient le port, et se rendoient au camp des Sarrazins; des pigeons, porteurs de messages, alloient informer le sultan de la détresse des assiégés. Saladin se disposoit à faire un dernier effort, lorsqu'il apprit que la capitulation étoit signée. On fera remarquer ici, que madame Cottin n'a pas suivi l'histoire, en tenant Saladin éloigné de Ptolémaïs à l'époque où la place fut prise. Il commanda toujours en personne l'armée qui inquiétoit les assiégeans; ainsi, il n'y a rien d'historique dans tout ce qu'elle fait faire à Metchoub; cet émir n'est connu que pour avoir vaillamment défendu la ville. Les émirs s'étoient engagés, si on laissoit la vie et la liberté aux habitans et aux soldats, à faire rendre aux Croisés le bois de la vraie croix et seize cents prisonniers, et de payer deux cent mille besans d'or; la garnison devoit rester en otage jusqu'à ce que ces conditions fussent remplies. Les deux rois entrèrent dans Ptolémaïs et se partagèrent la ville; ils abandonnèrent aux soldats les provisions de bouche, mais ils se réservèrent l'or, l'argent, les

bijoux, et tous les prisonniers; ce qui excita beaucoup de mécontentement dans l'armée, et décida un grand nombre de Croisés à retourner en Europe. Cependant on pressoit le sultan d'exécuter la capitulation, et celui-ci éludoit, sous divers prétextes. Richard, irrité de ces retards, fit massacrer cinq mille prisonniers qui étoient entre ses mains, et par cet acte de barbarie, dégagea Saladin de toute obligation.

Le siège de Ptolémaïs avoit duré près de trois ans. On avoit livré plus de cent combats et neuf grandes batailles sous les murs de la ville. Les Chrétiens avoient eu souvent à souffrir des maladies et de la disette. Les Croisés du Nord, plus malheureux que les autres, parce qu'on n'entendoit pas leur langue, ne pouvoient demander les secours dont ils avoient besoin. Quarante seigneurs de Brême et de Lubec dressèrent des tentes avec les voiles de leurs vaisseaux, y donnèrent asile aux pauvres soldats de leur nation, les soignèrent dans leurs maladies, et formèrent ainsi l'ordre teutonique, qui devint depuis si fameux et si puissant.

Pendant ce siège mémorable, les Chrétiens et les Sarrazins se distinguèrent par des prodiges de valeur. Souvent ils se provoquoient à des combats singuliers, et comme ils s'accabloient d'injures, au moment où ils en venoient aux mains, on les a comparés avec assez de raison aux héros

d'Homère. Plusieurs femmes se signalèrent aussi dans ces combats; les jeunes s'y précipitoient, dit une chronique du temps, et les vieilles les animoient par leurs discours. Il ne sera peut-être pas indifférent au lecteur de connoître la manière dont on étoit armé, et dont on combattoit alors⁽¹⁾. Les barons et les chevaliers, dit un historien; portoient un haubert, espèce de tunique, faite de petits anneaux de fer ou d'acier; chaque guerrier avoit un casque et un bouclier, qui étoit couvert d'un cuir épais et qui résistoit aux flèches; l'on voyoit quelquefois, sur le champ de bataille, des soldats hérissés de traits, que les Sarrazins comparoient à des porcs-épic. Les Croisés se servoient, pour les combats, de la lance, d'épées si énormes, et dont la trempe étoit telle, qu'au siège d'Antioche, Godefroi avoit pénétré un Sarrazin. L'empereur Coprad s'étoit distingué par le même exploit, au siège de Damas. Les chevaliers avoient en outre une espèce de couteau ou poignard, appelé miséricorde, la massue, la hache d'arme, la fronde qui lançoit des pierres ou des balles de plomb; l'arc et l'arbalète, arme récemment inventées, et considérée comme si meurtrière, qu'un concile de Latran en avoit défendu l'usage à la deuxième croisade. Lors des premières expéditions de la terre sainte, les

(1) Les détails qui suivent, sont en très-grande partie tirés de l'histoire des Croisades, de M. Michaud.

guerriers d'Occident n'étoient point encore couverts de cette pesante armure de fer, que portèrent les chevaliers du moyen âge, et que les Croisés empruntèrent des Sarrazins. Ils prirent également d'eux les tambours, qui étoient inconnus en Europe. C'est aussi aux expéditions de la terre sainte que remonte l'origine des armoiries. Les princes et les chevaliers avoient sur leurs bannières, sur leurs boucliers, des images ou des signes qui servoient de point de ralliement à leurs soldats : ces signes devinrent plus tard les attributs de la noblesse.

Dans les batailles, quand l'armée s'ébranloit, l'ardeur du butin faisoit presque toujours abandonner les rangs; les chevaliers écoutoient peu leurs chefs, et ne leur demandoient que l'exemple du courage. Le principe d'honneur qui les animoit et les empêchoit de fuir, même dans un combat inégal, étoit le mobile le plus actif de leur bravoure, et leur tenoit lieu de discipline. Abandonner son compagnon dans le péril, se retirer devant l'ennemi, étoient des actions infâmes aux yeux de Dieu et des hommes. Tantôt les évêques, les prêtres et les moines combattoient comme de simples soldats, tantôt un crucifix à la main, ils animoient les guerriers, marchoient à leur tête, et tomboient percés de flèches, en annonçant, au nom de Dieu, la victoire aux Croisés. Quelquefois l'animosité des combattans étoit

noient des représailles, et augmentoient les malheurs de la guerre. Mais ce qui paroît le plus singulier, et ce qui peint le mieux l'esprit du temps, quelquefois des troupes d'enfans sortoient de la ville et se battoient contre les enfans des Chrétiens, en présence des deux armées, qui restoient immobiles, et se bernoient à les encourager par leurs cris.

Cependant la guerre avoit pris un caractère moins cruel que dans les premières croisades; à la longue, des relations s'étoient établies entre les chefs qui s'estimoient, et même entre les soldats. On a déjà vu que Saladin envoyoit des rafraichissemens et des médecins aux deux rois malades pendant le siège; on négocioit en se battant, et les Croisés étoient admis à la table du sultan, comme les émirs étoient reçus à celle de Richard et de Philippe. Quelquefois on suspendoit pendant plusieurs jours les hostilités; alors les Chrétiens et les Sarrazins, oubliant leur haine, se réunissoient et jouissoient de tous les plaisirs de la paix. On donnoit des tournois; les champions se haranguoient avant d'entrer en lice; le vainqueur étoit porté en triomphe, et le vaincu racheté comme prisonnier de guerre. Tantôt on dansoit au son des instrumens arabes, tantôt au chant des ménestrels. L'esprit chevaleresque s'étoit perfectionné; il inspiroit la générosité, le désintéressement et les grandes ac-

tions. Madame Cottin a montré, dans les deux nations, le beau idéal de la chevalerie, en peignant Malek Adhel et Josselin de Montmorenci. Ce dernier avoit péri, ainsi que son frère Matthieu, sous les murs de Ptolémaïs, et non dans une expédition aventureuse. Ils s'étoient l'un et l'autre distingués par leur bravoure; madame Cottin a réuni en Josselin toutes les perfections d'un véritable chevalier, qui n'hésitoit jamais à se sacrifier pour son Dieu et pour la dame qu'il avoit choisie. Le roman de Mathilde acquiert un nouveau degré d'intérêt, par les noms illustres de cette antique noblesse française, dont elle s'est pluë à décrire les exploits, à une époque où les descendans de ces héros gémissaient proscrits loin d'une patrie qui devoit sa gloire aux services de leurs familles.

• L'histoire ne fait point mention de cette Agnès, fille d'Amaury, qui joue un rôle si odieux dans le roman de Mathilde. Mais, si ce caractère est forcé dans plusieurs de ses parties, l'idée première du personnage n'est point contraire à la vraisemblance. Plusieurs femmes chrétiennes n'avoient point rougi de se livrer aux Musulmans. On prétend même qu'Eléonore de Guyenne, femme de Louis VII, s'étoit montrée sensible à la beauté d'un jeune Turc. La veuve de Baudouin, roi de Jérusalem, avoit fui chez les Sarrazins avec Andronic, qui de-

puis monta sur le trône d'Orient, et par ses cruautés acquit une célébrité si funeste. Le grand Saladin lui-même se glorifioit de devoir le jour à une Chrétienne. De nombreux exemples autorisoient donc madame Cottin à créer le personnage d'Agnès, et à l'opposer à celui de Mathilde. Ce personnage n'est point à l'abri du reproche dans ses développemens, mais il peut être considéré comme historique sous beaucoup de rapports.

Dans le cours de l'ouvrage, l'auteur a donné au caractère de Guy de Lusignan, des couleurs plus brillantes que celles avec lesquelles il est peint dans l'histoire; l'époux de Sybille n'avoit point ces grandes qualités qui justifient quelquefois l'ambition; sa famille étoit sujette de Richard, qui le protégeoit comme un vassal, plutôt qu'il ne le traitoit en roi. Le monarque anglais ménageoit si peu Lusignan, qu'il ne l'avoit pas même admis au partage des dépouilles de Ptolémaïs. Loin de le choisir pour frère d'armes, de lui offrir sa sœur en mariage, et de vouloir le rétablir sur le trône de Jérusalem, il l'avoit forcé de lui céder ses droits à cette couronne, en lui donnant en échange l'île de Chypre, île déjà vendue par lui aux Templiers, et dont il avoit reçu le prix. Il destinoit le royaume de Jérusalem à Henri, comte de Champagne, son neveu, auquel il avoit fait épouser la veuve de Conrad,

et contre lequel personne ne pouvoit plus élever de prétentions. Par une singulière destinée, Isabelle apporta à ses trois époux le titre de souverains d'un royaume qui n'existoit pas, qui ne devoit plus exister.

D'un autre côté, Lusignan n'est jamais descendu au degré d'avilissement où le plonge madame Cottin à la fin de son ouvrage; et l'on peut dire de la manière dont elle le traite,

Qu'il n'avoit mérité

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Madame Cottin, obligée de s'occuper des amours de Malek Adhel et de Mathilde, ne prend, parmi les événemens qui ont suivi la prise de Ptolémaïs, que ceux dont elle a besoin pour soutenir la marche de son roman, et elle la dispose à sa fantaisie; tantôt elle intervertit l'ordre des faits; tantôt elle suppose des sièges, des combats et des batailles qui n'ont jamais eu lieu; mais, lors même qu'elle s'éloigne le plus de l'histoire, le coloris du temps est presque toujours conservé avec une fidélité scrupuleuse. Son talent se fait surtout remarquer lorsqu'elle décrit des assauts ou des batailles; on voit qu'elle a fait une étude approfondie d'Homère et du Tasse, et ses tableaux ont autant d'énergie que de variété.

Elle ne parle point des nouveaux différends

qui s'élevèrent entre Richard et Philippe, et qui décidèrent ce dernier à repasser en Europe. Le roi de France ne se trouvoit point lié à l'action principale du roman, et madame Cottin se seroit écartée de son sujet par des digressions inutiles, si elle eût pént ces funestes discordes. Sa fable lui fournissoit d'ailleurs assez d'autres moyens de mettre en jeu et de faire ressortir l'orgueil et l'impétuosité de Richard. Ce prince, plus altier que jamais, ne gardoit plus aucuns ménagemens; il bravoit ouvertement Philippe, dont la puissance l'importunoit; il vouloit être seul chef de la croisade; il répandoit ses trésors parmi les troupes du roi de France, et cherchoit à les attirer sous ses drapeaux. Philippe, épuisé par une longue maladie, fatigué des tentatives et des prétentions de Richard, craignant d'être obligé de rompre entièrement avec lui, et de compromettre les intérêts de la guerre sainte, prit la résolution de quitter la Palestine. Plusieurs historiens anglais présentent les choses sous un autre point de vue, et mettent tous les torts du côté du roi de France: ces torts furent sans doute partagés; mais, à considérer les choses de la manière la plus impartiale, il est difficile de croire que Richard n'ait pas donné lieu aux premiers sujets de mécontentement. Sa conduite et son caractère ne permettent pas d'hésiter à cet égard. Philippe, en partant,

laissa à son rival dix mille fantassins, cinq cents chevaliers, pourvut à leur solde, et se rendit à Tyr, où il trouva des ambassadeurs de Saladin, qui lui offrirent des présens magnifiques, au nom de leur maître. Soit que le sultan eût apprécié la sagesse et les hautes qualités du roi de France, soit qu'il eût l'intention d'humilier Richard, ses ambassadeurs étoient chargés de complimenter Philippe, comme le plus puissant monarque de l'Occident.

Richard se trouvoit à la tête de cent mille hommes; il laisse une forte garnison à Ptolémaïs et se dirige vers Césarée. Madame Cottin lui fait faire le siège de la place, dont elle confie la défense à Malek Adhel. Le siège, les espérances que fondent les Chrétiens sur la conversion du prince arabe, ses démêlés avec Saladin, ne sont point historiques; mais les divers événemens se rattachent à l'histoire par les détails. Les moyens d'attaque et de défense en usage alors sont présentés avec beaucoup d'exactitude; et comme plusieurs princes mahométans s'étoient, à différentes époques, montrés disposés à embrasser la foi, l'auteur n'a pas choqué la vraisemblance en faisant supposer aux Chrétiens de semblables dispositions dans Malek Adhel.

Le roi d'Angleterre, en entrant en campagne, se croyoit assuré de la conquête de la Palestine; la force et la vaillance de son armée lui faisoient

peu redouter les troupes de Saladin ; mais il ne prévoyoit pas l'espèce de guerre qu'il alloit être obligé de soutenir. Le sultan , qui ne vouloit pas s'exposer à perdre dans une bataille le fruit de ses conquêtes , lui dispute le terrain pied-à-pied , et évite d'engager une action générale : ses coureurs enlèvent tous les soldats qui s'écartent du gros de l'armée , et les massacrent , en représailles du carnage des prisonniers de Ptolémaïs. Les Chrétiens , sans cesse harcelés , mettent six jours pour franchir un espace de douze lieues. Ces premiers obstacles donnèrent à Richard des inquiétudes sur le succès de son expédition , et dès-lors il entamâ des négociations avec Saladin. Il eut une entrevue avec Malek Adhel , il n'exigeoit plus , comme Philippe-Auguste , la restitution de toutes les places conquises depuis la bataille de Tibériade ; il ne demandoit que la ville de Jérusalem et la vraie croix. Mais la cité sainte n'étoit pas moins sacrée aux yeux des Musulmans qu'à ceux des Chrétiens. Suivant leurs traditions , Mahomet s'y étoit miraculeusement transporté avant de monter en paradis , et ils ne croyoient pouvoir la céder sans impiété et sans crime. Quant au bois de la croix , Saladin refusoit de le rendre , sous prétexte de zèle pour l'islamisme , mais la politique étoit la véritable cause du refus ; il avoit appris , par sa propre expérience , combien cette relique , portée dans les combats , augmentoit l'ardeur des Chré-

tiens. La négociation n'eut donc aucune suite, et Richard se remit en marche, résolu de forcer le sultan à recevoir la bataille. Les deux armées en vinrent effectivement aux mains, dans la plaine d'Assur. La victoire, disputée avec acharnement resta aux Chrétiens. Si l'on en croit quelques historiens, Saladin et Richard se rencontrèrent dans la mêlée, et fondirent l'un sur l'autre l'épée à la main : suivant d'autres, Richard auroit couru lance baissée sur le sultan, et lui auroit porté un coup si terrible, que l'homme et le cheval auroient été renversés. Ce qu'il y a de certain, c'est que Richard ne tira aucun avantage de cette victoire, qui devoit le rendre maître de la terre sainte. En poursuivant l'ennemi, il anéantissoit l'armée turque; en se portant sur Jérusalem, il marchoit à une conquête assurée que Saladin n'étoit plus en état de lui disputer. Il prend la route de Jaffa, ville abandonnée et démantelée par les Sarrazins, mécontente et fatigue son armée pour réparer les fortifications, y fait venir la reine Bérengère, Jeanne, reine de Sicile, la fille d'Isaac, donne les fêtes les plus brillantes, s'endort au sein des plaisirs, paroît avoir oublié entièrement le soin de la guerre, et donne au sultan le temps de réparer ses pertes.

Cependant, réveillé par les murmures des Croisés, il forme le projet d'assiéger Ascalon. Saladin désespérant de défendre la place, la livre aux flam-

mes ; Richard entreprend de la faire rebâtir par son armée, et excite de nouveaux murmures. Plusieurs chefs refusent d'obéir, disant qu'ils ne sont ni charpentiers, ni maçons ; qu'ils sont venus en Asie, non pas pour bâtir des villes, mais pour conquérir Jérusalem ; quelques-uns retournent en Europe, d'autres cherchent à négocier avec Saladin. Richard fait faire de nouvelles propositions au sultan ; mais comme il insistoit sur la restitution de la cité sainte et de la vraie croix, il est refusé avec hauteur. Il ne songe plus qu'à sauver sa gloire et à se retirer sans honte d'une entreprise dont le mauvais succès ne pouvoit être attribué qu'à la manière dont il l'avoit conduite. Il cherche à mettre en jeu l'ambition du frère de Saladin. Il propose de donner en mariage à ce prince, sa propre sœur, Jeanne, reine de Sicile, à la condition que les deux époux régneroient ensemble sur Jérusalem, où les Musulmans et les Chrétiens trouveroient une égale protection. Les historiens grecs et latins ne parlent point de cette négociation, mais elle est rapportée avec détail par les historiens arabes. Le projet étoit tout à l'avantage du Sultan, qui paroissoit disposé à y donner les mains ; mais il fût combattu avec autant d'ardeur par les imans que par les évêques, et il fallut continuer la guerre.

C'est sur la négociation dont il s'agit, que madame Cottin a fondé presque toute l'intrigue de

de son roman : elle a substitué la jeune Mathilde à la reine Jeanne, âgée alors d'environ trente ans; et en supposant, dès le début, un amour qui n'a jamais existé, en peignant les progrès d'une passion longuement combattue par l'honneur et par la religion, l'auteur a donné l'intérêt le plus puissant à une circonstance qui n'est que bizarre dans l'histoire.

Après la rupture des négociations, on ne trouve presque plus aucune trace de l'histoire dans le roman de madame Cottin. Mathilde se retire au monastère du mont Carmel, que l'auteur suppose être un couvent de religieuses. A la fin du 12.^e siècle, un moine de Calabre s'étoit effectivement établi, avec quelques pieux cénobites, sur le mont Carmel, près de la caverne d'Elie, et y avoit relevé les ruines d'un ancien monastère, qui avoit été détruit par les Sarrazins; mais au milieu des horreurs de la guerre, il est difficile de supposer la formation d'un couvent de religieuses, dans un lieu qui n'étoit point à l'abri des incursions des Turcs. D'après le plan de l'auteur, il falloit que le couvent où Mathilde s'étoit retirée, ne fût point inaccessible à Malek Adhel : cette circonstance amène des scènes très-pathétiques, mais elle n'a pas le degré de vraisemblance nécessaire.

Pour préparer son dénouement, madame Cottin fait prendre Césarée par ruse; elle livre

Malek entre les mains des Chrétiens ; elle le fait périr, ainsi que Lusignan, dans une bataille, près d'Ascalon ; elle le fait convertir avant sa mort, et enterrer avec pompe au monastère du mont Carmel ; elle suppose enfin que Saladin a permis aux soldats de son armée d'assister à cette auguste et lugubre cérémonie, et qu'un grand nombre d'entre eux demandent le baptême.

Le talent de l'auteur, la rapidité du récit, la pompe des descriptions, font passer sur ce qu'il y a d'in vraisemblable dans ces différentes suppositions. La dernière surtout ne s'accorde guère avec la profonde politique du sultan, et avec le zèle ardent qu'il a toujours montré pour l'islamisme. Malek Adhel ne périt point dans la croisade ; il survécut même à Saladin. Il avoit servi fidèlement son frère ; mais après la mort du sultan, il ne garda pas la même fidélité à ses neveux, et s'empara de la Mésopotamie et de l'Egypte. Lusignan ne trouva pas non plus la mort en Palestine, il alla gouverner le royaume de Chypre que Richard lui avoit abandonné, ou plutôt vendu.

Mais revenons à l'histoire, et indiquons en peu de mots les derniers événemens de la croisade. Richard, cédant aux instances de ses soldats, se décide enfin à prendre la route de Jérusalem : il espéroit encore pouvoir forcer le sultan à une bataille ; mais Saladin avoit des moyens plus

sûrs pour l'arrêter; il faisoit brûler les villes et dévaster les campagnes; son armée, divisée par petites troupes, enlevoit les convois, barroit les chemins, inquiétoit sans cèsse les Chrétiens, et les réduisoit à la famine. Le roi d'Angleterre n'ose s'avancer dans un pays ravagé; il revient sur ses pas, et met le comble aux mécontentemens des Croisés. Sur ces entrefaites, on apprend que Conrad, qui avoit traité avec Saladin, et réuni ses forces à celles des Musulmans, vient d'être assassiné : sa mort est imputée à Richard, qui redoutoit en lui un rival habile, valeureux et entreprenant. Le roi impose silence aux murmures, et profitant des momens où Saladin avoit licencié une partie de son armée, il fait plusieurs expéditions, dans lesquelles il déploie toute sa bravoure et toute son audace : il porte la terreur jusque sur les confins de l'Egypte, et se dirige de nouveau sur Jérusalem. Le sultan s'y étoit renfermé, et avoit juré, avec son armée, de s'ensevelir sous les ruines de la ville plutôt que de se rendre. Déjà Richard étoit campé près des montagnes de la Judée; mais la division régnoit entre lui et les autres chefs des Croisés; il ne vouloit point partager avec eux la conquête, et eux se montroient peu disposés à seconder une entreprise dont il tireroit seul tout le fruit. La jalousie fait exagérer de part et d'autre les obstacles que l'on avoit à surmonter. Lorsque Ri-

chard insiste pour le siège de la ville sainte, les chefs s'y refusent; paroît-il y renoncer, on excite les soldats, qui demandent qu'on les conduise sous les murs de Jérusalem. Dans l'impossibilité où l'on étoit de s'accorder sur le parti qu'il y avoit à prendre, vingt-quatre chevaliers sont chargés de prononcer, et la retraite est résolue par eux. Le monarque anglais devient de plus en plus odieux à l'armée : en vain étonne-t-il l'Asie par des prodiges de valeur; on dit qu'il ne travaille que pour accroître sa renommée et non pour la cause commune. On l'accuse d'avoir déclaré aux ambassadeurs de Saladin qu'il attachoit peu d'importance à la conquête des saints lieux; les Français et les Allemands l'abandonnent : il reste seul avec les Anglais.

Sa position devenoit critique : tantôt il vouloit retourner en Europe sans avoir fait la paix; tantôt il supplioit Saladin, tantôt il le menaçoit et cherchoit à l'effrayer, en annonçant l'arrivée de toutes les forces de l'Occident.

Les deux armées étoient campées fort près l'une de l'autre, et toutes deux, également fatiguées de la guerre, restoient dans leurs retranchemens; on convint enfin d'une trêve de trois ans, trois mois et trois jours, suivant quelques historiens; de trois ans et huit mois suivant quelques autres. Jérusalem restoit ouverte à la dévotion des Chrétiens; ils conservoient la pos-

session de toute la côte maritime depuis Jaffa jusqu'à Tyr. On ne s'accordoit pas sur la ville d'Ascalon : il fut décidé qu'elle seroit rasée. Tous les princes chrétiens et musulmans de la Syrie furent invités à signer le traité, dans lequel on ne fit point mention de Lusignan. La paix fut célébrée par des tournois et par des fêtes, où se déploya tout le luxe de l'Europe et de l'Asie. Madame Cottin les a placés à l'époque des négociations qui ont lieu pour le mariage projeté de Mathilde et de Malek Adhel, et elle les a décrits avec cette richesse d'imagination qui n'appartient qu'à elle.

Richard, dans cette croisade dont l'issue fut si peu glorieuse pour lui, s'étoit signalé par des traits d'audace et de valeur qui surpassent ceux des Amadis et des Roland. Si l'on en croit quelques historiens, avec quinze cents hommes il défit douze mille Turcs, qui escortoient un convoi destiné pour Jérusalem. Plus tard, ayant appris que les Turcs pressoient Joppé avec une armée considérable, il s'embarque avec quatre-vingts chevaliers et quatre cents fantassins, fond sur les assiégeans, les met en déroute, entre dans la place par la brèche qu'ils ont faite, taille en pièce ceux qui assiégeoient la forteresse, et sauve ainsi la ville qui alloit tomber au pouvoir de Saladin. Dans une autre circonstance, avec une poignée de chevaliers, il affronte sept mille cavaliers mu-

sulmans , et tue leur chef de sa propre main. On raconte enfin que , surpris pendant son sommeil par un nombreux détachement de Sarrazins , il a l'inconcevable hardiesse de se précipiter sur eux avec quelques seigneurs de sa suite. Les exploits de Saladin avoient répandu la terreur en Europe, ceux de Richard étonnèrent et effrayèrent l'Asie, et y laissèrent de profonds souvenirs : plus d'un siècle encore après sa mort , il suffisoit aux mères, pour faire taire leurs enfans, de leur dire : Voilà le roi Richard. Mais ces exploits, qui le firent surnommer Cœur-de-Lion, furent inutiles pour la cause des Chrétiens : le bouillant Richard, toujours emporté par son impétuosité, ne savoit ni combiner de grandes entreprises, ni s'assurer les moyens de les exécuter; rebuté aux premiers obstacles, il changeoit ses résolutions aussi légèrement qu'il les avoit adoptées; et un historien observe avec raison qu'il semble moins appartenir à l'histoire qu'aux romans de chevalerie.

A. P.



Picou inv.

Ruhierre Sculp.

*Tu veux en vain t'efforcer de m'ôter
mon bonheur...*

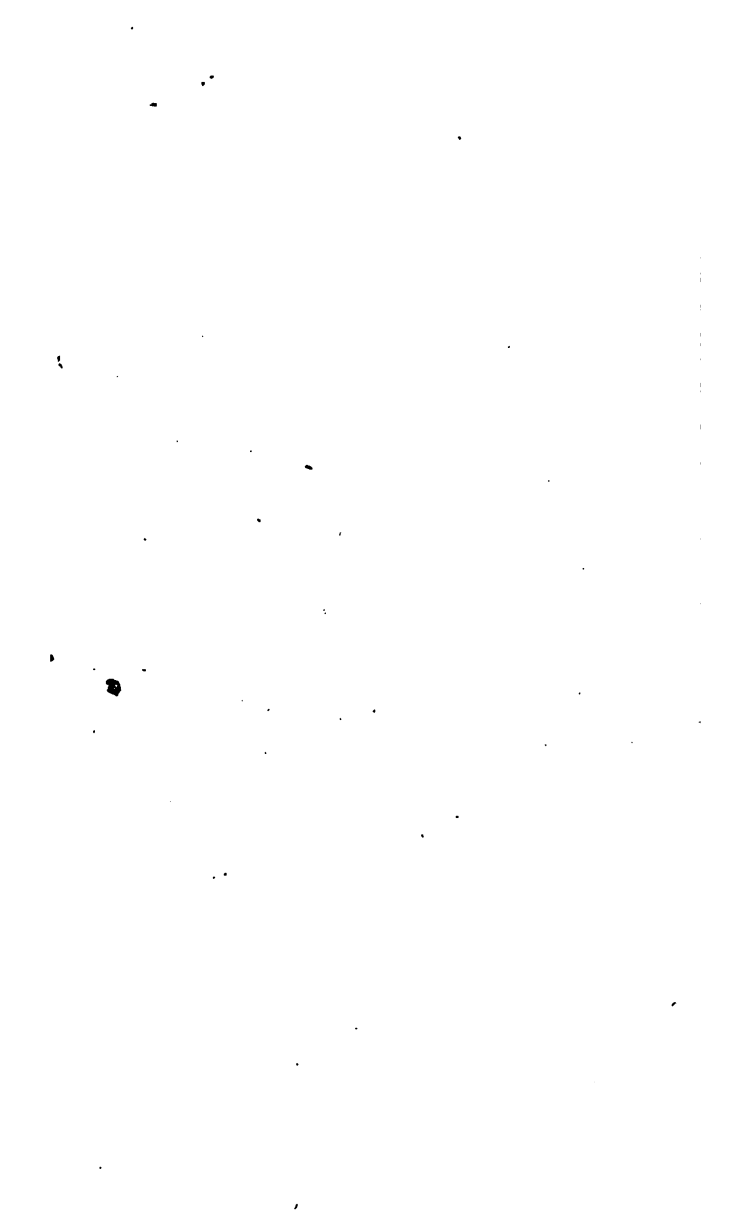




Rien un ?

Antoine Lefebvre

*Elle est là, dit O. Albert ;
mais elle n'y est pas seule*

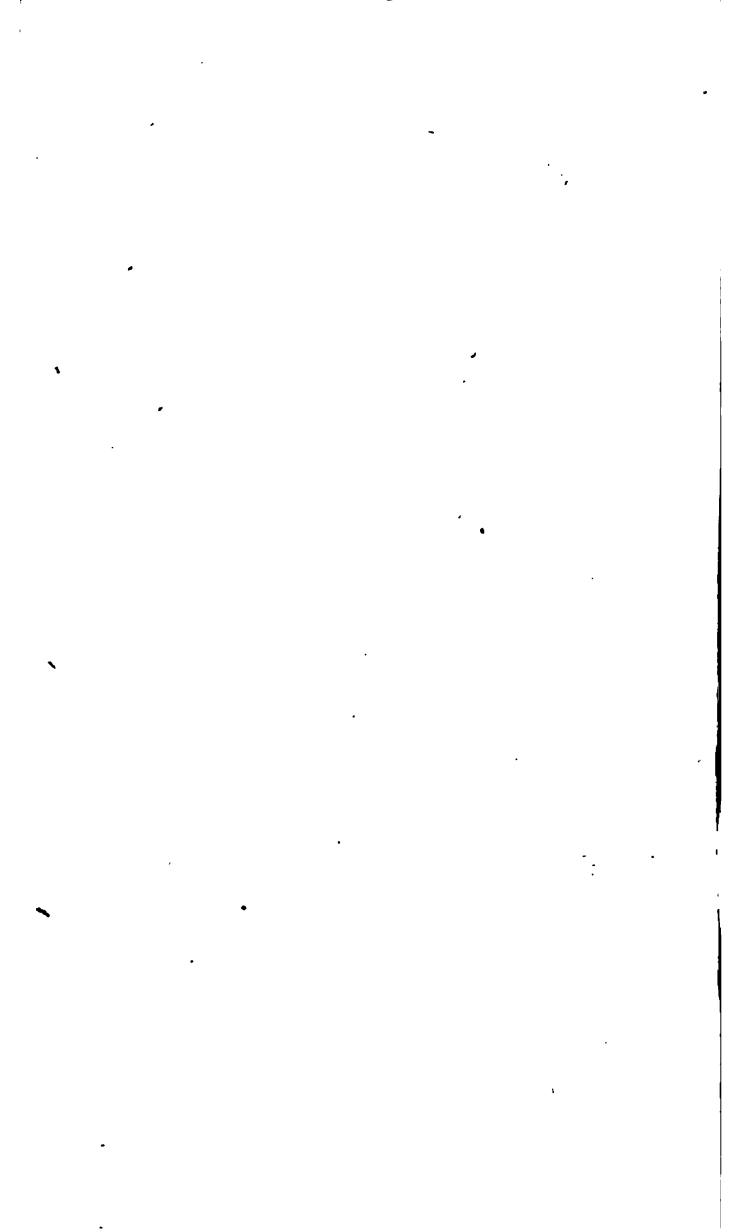


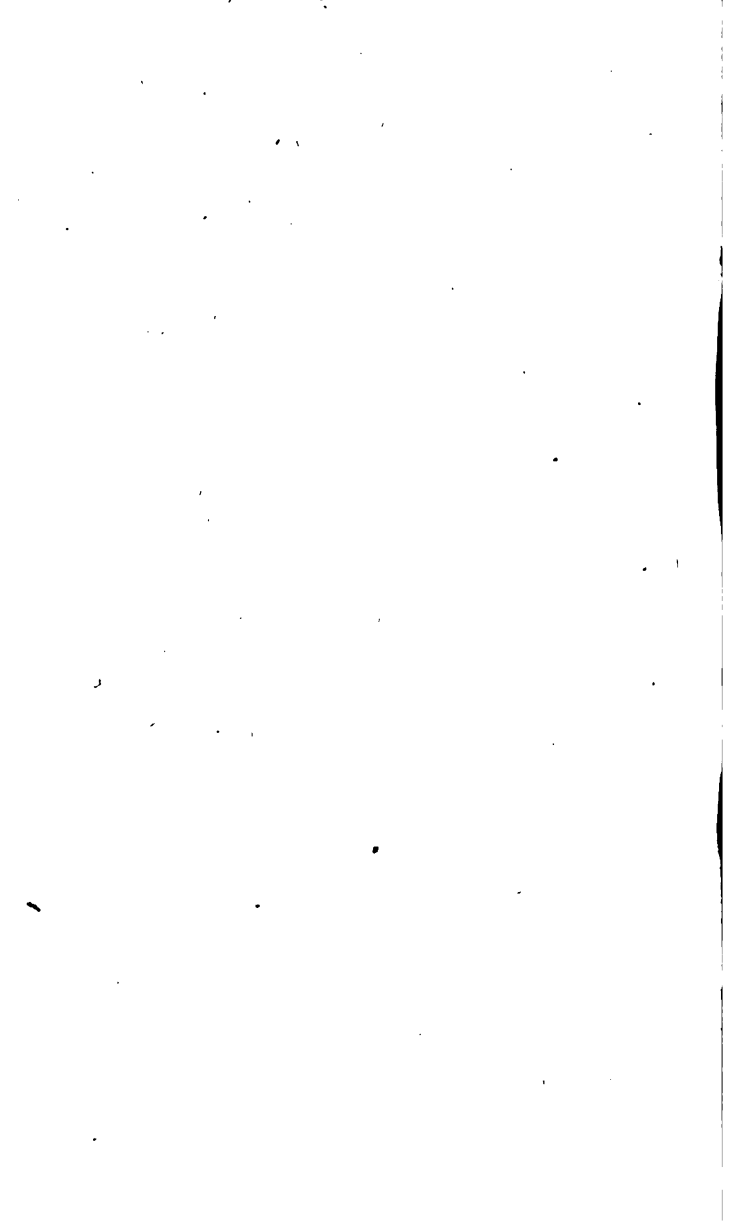


Picou, inv.

Mancini, Sculp.

*Encore le Monde aujourd'hui ;
mais demain l'Éternité !*

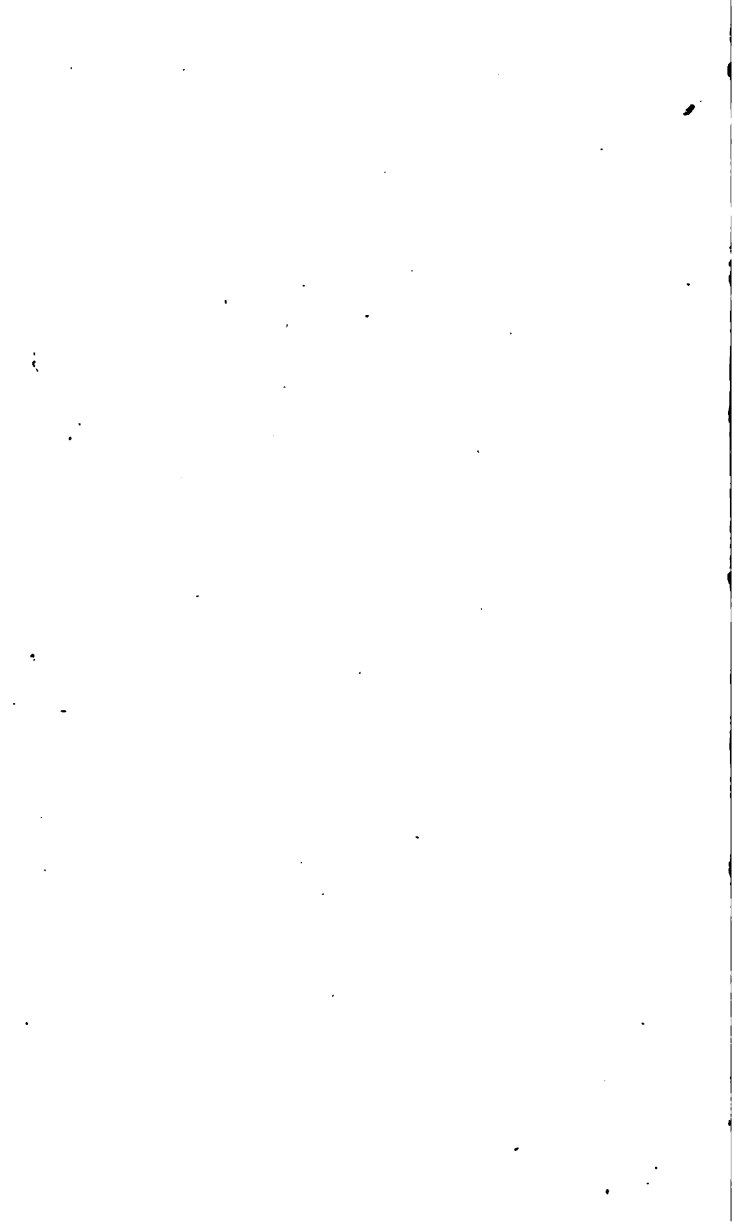


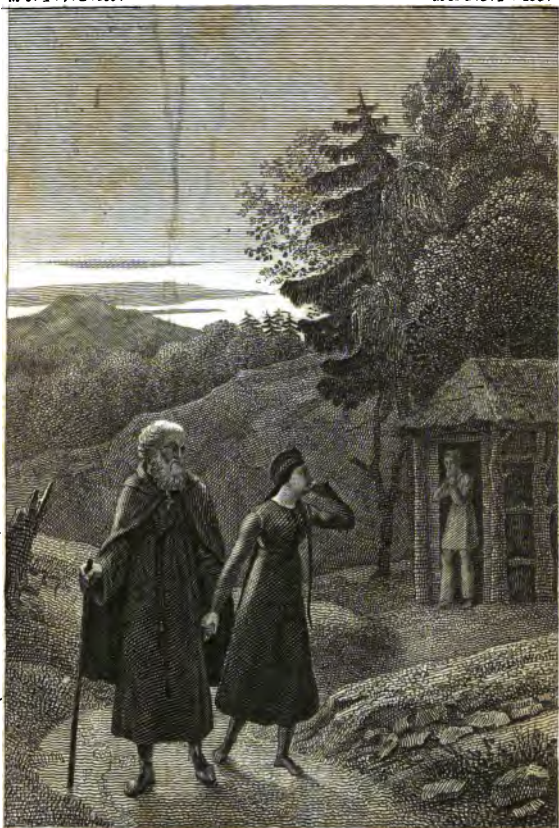




Procu in? et Sulp?

O vénérable Saint! priez, priez, Dieu ne vous refusera pas le Salut de cette âme.





Prose inv.

Picco Sculp.

*O mon père! Vous? Pourquoi,
mon père, pourquoi venir ici?*

52635332





